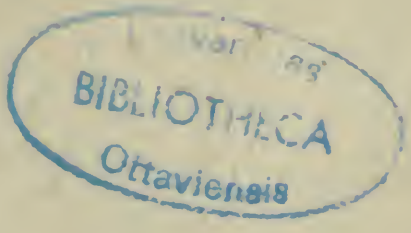
1 1
S B
24



Coll spec.

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.
TOME TROISIÈME.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

Universitas
BIBLIOTHECA
Oratoriensis

A PARIS,
Chez DURAND, neveu, Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

D
102
.M527
1787
v.3

Coll. spec.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HUITIÈME ÉPOQUE.

L'EMPIRE GREC DÉTRUIT PAR LES TURCS.

LES MÉDICIS A FLORENCE. — FERDINAND ET ISABELLE EN ESPAGNE.

Depuis le milieu jusques vers la fin du quinzième siècle.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès des Turcs depuis Othman jusqu'à Mahomet II. — Prise de Constantinople.

DEPUIS que Michel Paléologue avoit chassé les Latins de Constanti- État pitoyable de l'empire grec depuis

Michel Paléologue.

nople en 1261, cet empire, déja si foible avant les croisades, également déchiré par les chrétiens, par les Turcs, par ses propres membres, ne conservoit qu'un beau nom, sur le penchant de sa ruine. L'esprit monacal y sembloit éteindre les rayons du sens commun; de petites idées superstitieuses servoient de règle au gouvernement, & n'arrêtoient pas le cours des grands crimes. Andronic, fils de Michel Paléologue, se laissa persuader que, dieu protégeant l'empire grec, la marine étoit absolument inutile. On abandonna donc cette ressource, la plus avantageuse, la plus nécessaire. Qu'arriva-t-il? des pirates ravagèrent d'abord le pays; les Turcs l'inondèrent ensuite.

Othman relève les Turcs.

Un grand nombre de Turcs s'étoient réfugiés dans les montagnes, pour ne pas subir le joug des Tartares Mogols. Ils reparurent au commencement du quatorzième siècle, sous la conduite d'Othman dont la postérité règne encore, & à qui l'empire des Ottomans doit sa naissance. Les conquêtes rapides d'Oth-

man frayèrent la route à celles de ſes ſucceſſeurs. Orcan, ſon fils, déja maître d'une grande partie de l'Aſie-mineure, venoit fondre ſur la Thrace ; lorſque Cantacuzène, collégue de l'empereur Jean Paléologue I, lui donna ſa fille en mariage pour l'arrêter. Cantacuzène, uſurpateur de l'empire, finit par ſe faire moine. Jean Paléologue, après avoir mendié inutilement du ſecours en Italie, & s'être ſoumis au pape Urbain V, fut réduit en 1370 à faire un traité honteux avec Amurath, fils d'Orcan, auquel il paya tribut. Le ſultan avoit paſſé le détroit, avoit conquis Andrinople, & répandoit par-tout la terreur. Il établit la milice des Janiſſaires, telle qu'on la voit encore de nos jours. Un chrétien transfuge l'aſſaſſina. Bajazet, ſon fils, ſurnommé *Ilderim* (le Foudre,) fut encore plus redoutable. Les conquérans ne dégénèrent ordinairement, que lorſqu'ils goûtent en repos les fruits délicieux de la conquête.

Orcan, ſon fils, gendre de Cantacuzène.

Amurath I rend Conſtantinople tributaire.

Tout l'empire Grec ſe réduiſoit preſque à l'enceinte de Conſtanti-

Troubles à Conſtantinople fomentés

r les Gé-
ois.

nople. Cependant la discorde y régnoit toujours. Andronic, fils aîné de Jean Paléologue, se révoltoit contre son père, qui l'avoit condamné à perdre les yeux. Les Génois, devenus par leur marine les maîtres du commerce, & même d'une partie de la ville, fomentoient ces dissensions. L'empereur fut deux ans prisonnier. Ayant recouvré son autorité, il entreprit de fortifier Constantinople; mais Bajazet lui envoya ordre de démolir les ouvrages, & les ouvrages furent démolis. Quel préſage d'une ruine inévitable & prochaine!

Les prin-
ès d'Europe
narchent
ontre Baja-
et I.

Cependant les progrès du Turc en europe alarment, excitent à la guerre les princes chrétiens. L'élite de la noblesse françoise accourt sous les ordres de Jean Sans-peur, alors comte de Nevers. Sigismond, roi de Hongrie, & depuis empereur, commande l'armée. Il assiége Nicopolis sur le Danube. Bajazet vient, examine: il voit que ses ennemis n'ont que du courage, sans prudence; il les attire dans une embuscade, & remporte une grande

Ils sont dé-
faits à Nico-
polis en 1396.

victoire en 1396. On lui reproche le maſſacre de preſque tous les priſonniers ; mais les François lui en avoient donné l'exemple avant la bataille. C'étoit le temps où la France étoit en proie à la fureur des factions ſous Charles VI : l'humanité n'y étoit guère plus connue que chez les Turcs.

Déja Conſtantinople eſt aſſiégée. Manuel Paléologue, fils & ſucceſſeur de Jean, achette une apparence de paix, en ſe ſoumettant à un tribut annuel de dix mille pièces d'or ; en s'obligeant à laiſſer bâtir une moſquée, & à recevoir un cadi, qui devoit juger les Turcs domiciliés dans la ville. Voyant enſuite ſe former un nouvel orage, il part : il donne le ſpectacle de ſa foibleſſe à l'Italie, à la France, à l'Angleterre ; implorant le ſecours de tout le monde, ne trouvant perſonne en état de le ſecourir, quoique l'eſprit des croiſades ſubſiſtât avec tant d'autres folies. un conquérant Tartare fut ſon unique reſſource.

Manuel Paléologue mendie des ſecours de tous cotés.

Timour ou Tamerlan, que l'on

Tamerlan ſe

éclare contre
ajazet.

dit issu de Genghiz-Kan par les femmes, né sans état dans la Sogdiane, (aujourd'hui le pays des Usbecs) doué du génie, des talens & du courage qui forment & exécutent les grands desseins, avoit déja subjugué la Perse, les Indes & la Syrie. Les ennemis de Bajazet, musulmans & chrétiens, l'attirèrent dans l'Asie-mineure, comme un héros seul capable de les délivrer. Il envoie des ambassadeurs au sultan; & le menace de la guerre, s'il ne restitue ce qu'il a pris aux uns & aux autres. Bajazet marche contre lui, le joint près d'Ancyre, en Phrygie (Angouri), & perd, en 1402, une fameuse bataille, où périrent, dit-on, plus de trois cents quarante mille hommes. Le sultan resta prisonnier. Selon les historiens Orientaux, il fut traité généreusement par le vainqueur, au lieu d'être enfermé dans une cage de fer & foulé aux pieds, comme on le raconte ordinairement.

Il le bat &
it prison-
ier.

Les Turcs se
outiennent
ependant.

La défaite des Turcs ne leur fit perdre que des hommes, soit que Tamerlan trouvât trop de résistan-

ce dans leur bravoure, ſoit que d'autres motifs l'appelaſſent loin de l'Aſie-mineure. Manuel ſe croyoit cependant hors de péril. Il détruiſit la moſquée de Conſtantinople ; il reprit quelques places. Des guerres civiles, allumées entre les fils de Bajazet, fortifièrent ſes vaines eſpérances. Mais après la mort de Mahomet I, qui avoit détrôné & fait mourir ſon frère Moyſe ou Muſa, Amurath II, fils de ce Mahomet, aſſiégea bientôt Conſtantinople. Il leva le ſiège pour étouffer la révolte de Muſtapha, ſon frère. Il s'empara enſuite de Theſſalonique, ſoumiſe depuis peu aux Vénitiens. Conſtantinople ſe vit menacée plus que jamais.

Amurat II menace Conſtantinople.

Manuel etoit mort ſous l'habit de moine. Jean Paléologue II, ſon ſucceſſeur, ſe jeta, comme nous l'avons raconté, entre les bras des Latins. Il crut acheter leur ſecours en ſe réuniſſant à leur égliſe : il n'y gagna que la haine de ſes ſujets. A ſon retour en 1440, il trouva le peuple ameuté par les moines, furieux de ce qui s'étoit fait au con-

Les Grecs rompent l'union faite avec l'égliſe romaine.

cile de Florence. Les évêques de sa suite, détestés comme des infideles pour avoir signé l'union, se rétractèrent la plupart; & lui-même il perdit beaucoup de son zèle, quand il cessa de la croire utile à ses intérêts. Pour peu qu'on réfléchisse sur le caractère sophistique & superstitieux des Grecs, sur l'autorité des moines parmi eux, sur les raisons particulières qu'ils avoient de haïr les papes, sur la conduite des anciens croisés à Constantinople; on n'aura pas de peine à concevoir les raisons qui perpétuèrent le schisme.

Huniade arrête Amurath.

Cependant Amurath faisoit la guerre en Hongrie, où régnoit Ladislas VI, roi de Pologne, que les Hongrois avoient couronné, au préjudice du jeune Ladislas, fils posthume de l'empereur Albert. Le célèbre Jean Huniade, à la tête des armées hongroises, arrêta ce terrible conquérant. Il le força de lever le siège de Belgrade; il le battit en plusieurs rencontres, & le réduisit à demander la paix. Ladislas & Amurath jurèrent en 1444 une trève de dix ans. Celui-ci, dégoûté de la

Abdication du sultan.

fortune, remit le ſceptre à ſon fils Mahomet II ; mais une noire perfidie des chrétiens l'arracha de ſa retraite, malheureuſement pour eux.

Les Turcs, ſe repoſant ſur la trève qu'ils obſervoient religieuſement, avoient porté leurs forces en Aſie. Ce fut une raiſon de les attaquer : on crut facile de les vaincre & d'en délivrer l'Europe. Le cardinal Julien Céſarini, légat d'Eugène IV, homme violent & fourbe, qui s'étoit ſignalé dans la croiſade contre les Huſſites, perſuada que le traité avec les Turcs n'obligeoit point ; qu'il étoit nul, impie, ayant été fait ſans l'approbation du pape ; & que l'on pouvoit, qu'on devoit même le violer. Eugène confirma ce jugement, ordonna de rompre la trève, délia Ladiſlas de ſes ſermens, ſelon l'uſage établi à Rome depuis pluſieurs ſiécles.

Trève rompue indignement avec les Turcs.

Par quel incroyable aveuglement, cette maxime abſurde qu'*on ne doit pas garder la foi aux hérétiques, aux infideles*, avoit-elle triomphé des premiers principes de la conſcience & de la raiſon ? Comment ne

Faux principe des chrétiens d'alors.

voyoit-on pas que, ſi la doctrine du parjure réuſſiſſoit dans quelque occaſion paſſagère, elle conduiſoit néceſſairement aux ſuites les plus funeſtes ? qu'elle autoriſoit les ennemis à ſe jouer de même des ſermens ; qu'elle détruiſoit la foi publique ; qu'elle rompoit les liens de la ſociété, & ſubſtituoit au droit des gens le brigandage & la fureur ? Les chrétiens eurent tout lieu de ſe repentir de leur trahiſon.

1444. Amurath les défait à Varne, & abdique encore.

Tranſportés d'une juſte colère, ne reſpirant que la vengeance, les Turcs prient Amurath de ſe remettre à leur tête ; car ſon fils Mahomet étoit trop jeune. Il ſe rend aux vœux de la nation, il marche contre les ennemis, les défait à Warna en Bulgarie ; & Ladiſlas eſt tué dans cette bataille avec le cardinal Julien. Une choſe plus étonnante eſt de voir Amurath vainqueur, abdiquer l'empire pour la ſeconde fois.

Scanderberg enlève l'Albanie aux Turcs.

Il fut encore arraché de ſa retraite par les exploits de George Caſtriot, ſurnommé Scanderberg, (*Seigneur Alexandre*,) fils d'un prince d'Albanie, l'ancienne Épire.

Ce jeune héros, emmené pour otage après que sa patrie eut été conquise, élevé dans la cour d'Amurath, étoit parvenu à ses bonnes graces par des talens & une valeur extraordinaires. Ayant appris la mort de son père, il résolut d'enlever aux Turcs la ville de Croie, capitale de l'Albanie. Il commandoit quelques troupes. Un sécrétaire de la cour passa près de son camp. Il le contraignit de signer un ordre au gouverneur de Croie, pour que la place lui fût remise. Ce faux ordre eut son effet. Scanderberg massacra la garnison, & attira sous ses drapeaux les habitans du pays. Il profita si bien de l'avantage que lui donnoient les montagnes, qu'Amurath ne put jamais le vaincre. Le sultan mourut en 1451. Son fils devint la terreur des chrétiens.

Mahomet II, successeur d'Amurath II.

Mahomet II, qu'on peint ordinairement de couleurs si odieuses, joignoit aux vices des conquérans, à l'injustice & à la cruauté, une grandeur d'ame, une prudence & des lumières qui méritent des éloges. Il savoit plusieurs langues, il aimoit

les arts, il cultivoit l'aſtronomie ; deux fois il avoit montré une rare modération, en voyant ſon père ſortir de la ſolitude pour remonter ſur le trône. Trouveroit-on ſon égal parmi les princes contemporains ? A l'âge de vingt-deux ans, il exécuta le grand projet de ſes pères : il s'empara de Conſtantinople en 1453.

1453. Siège de Conſtantinople.

Le ſiège de cette capitale offre des objets intéreſſans. La haine théologique agita les Grecs juſqu'à la dernière extrémité : ils combattirent néanmoins avec le courage du déſeſpoir. Mahomet, ne pouvant forcer le port, que défendoient des chaînes énormes, fit couler en une nuit, ſur des planches enduites de graiſſe, une partie de ſa flotte, l'eſpace de deux lieues, par un chemin de terre. Il ſe trouva tout-à-coup maître du port, par cette entrepriſe preſque incroyable. On prétend qu'il avoit une pièce d'artillerie ſi prodigieuſe, qu'il fallut ſoixante & dix paires de bœufs pour la traîner. Voltaire obſerve qu'une très-grande quantité de poudre ne

pouvant s'allumer à la fois, le boulet ne pouvoit produire un effet bien considérable. Peut-être, dit-il, les Turcs par ignorance employoient de ces canons, & peut-être les Grecs par la même ignorance en étoient effrayés. Constantin Paléologue, successeur de Jean II, fut tué dans la foule des combattans, lorsque les Turcs forcèrent la place. Sous le règne d'un Constantin, Constantinople devoit subir le joug de l'Alcoran. Rome avoit subi le joug des barbares sous un Auguste.

Constantin Paléologue tué, & la ville prise.

Tout sanguinaire qu'étoit Mahomet, la manière dont il traita les vaincus lui fait honneur. Il leur laissa des églises ; il installa lui-même un patriarche ; il contint la fureur de ses soldats ; il fit de magnifiques obsèques à l'empereur ; il rendit Constantinople heureuse & florissante. Enfin quelques reproches qu'il mérite à certains égards, le grand homme se montre à travers ses vices.

Mahomet ne se comporte point en barbare.

Huniade eut la gloire de sauver Belgrade, assiégée par le sultan *.

Succès des Turcs sous son règne.

* Jean Capistran, franciscain canonisé,

Les chevaliers de Rhodes, aujourd'hui de Malte, lui réſiſtèrent dans leur île avec le même ſuccès. Mais il reconquit l'Albanie après la mort de Scanderberg. Il s'empara de Trébizonde, où reſtoit encore un nom d'empire grec. Il porta ſes armes juſqu'à Trieſte. Il menaçoit Veniſe, & diſoit au ſujet de la cérémonie ſingulière où le doge épouſe la mer adriatique, *qu'il l'enverroit conſommer ſon mariage au fond de la mer.* Ses lieutenans prirent Otrante, pénétrèrent dans la Calabre. L'Italie, l'Europe entière, tremblèrent comme du temps des Arabes.

Sa mort en 1481.

Ce terrible conquérant mourut en 1481, dans un âge où il pouvoit encore exécuter les plus vaſtes en-

---

un des plus grands zélateurs contre les Huſſites, les Juifs & les Turcs, étoit de cette expédition comme prédicateur de croiſade. Humade & lui, dans leurs relations, ne dirent pas un mot l'un de l'autre. A qui des deux attribuer la gloire du ſuccès, au prédicateur ou au général? La queſtion n'étoit pas bien décidée en ce temps-là; elle paroît l'être aujourd'hui.

trepriſes, n'ayant que cinquante & un ans. Sa poſtérité règne toujours à Conſtantinople. Les lettres & les ſciences en ſont bannies. Les Grecs étoient devenus trop mépriſables, pour que les Turcs, dont le gouvernement & la religion étoient fixés, adoptaſſent leurs lois, leurs coutumes, leurs opinions & leurs goûts. Il en fut de cette conquête, comme de celles des Germains, deſtructeurs de l'empire d'occident : elle éteignit le peu de lumière qui reſtoit encore.

Aucune puiſſance de l'Europe ne prit les armes pour ſauver Conſtantinople. On y étoit cependant plus intéreſſé ſans doute qu'à la conquête de Jéruſalem. Mais la foibleſſe des états, les diſſenſions inteſtines, l'expérience de tant de malheurs produits par ces guerres éloignées, le défaut de politique & d'harmonie entre les princes, peut-être auſſi les embarras de la cour de Rome qui n'avoit plus le même empire, furent cauſe que les armes ottomanes rencontrèrent ſi peu d'obſtacles. De grandes armées, ſous des chefs tels

Aucune puiſſance de l'Europe ne défendit Conſtantinople; pourquoi.

qu'Huniade ou Scanderberg, auroient probablement confondu les espérances de Mahomet. Revenons aux affaires de l'occident.

CHAPITRE II

Fin du règne de Charles VII. — Louis XI, juſqu'à la mort du dernier duc de Bourgogne.

CHARLES VII, ayant chaſſé les Anglois par les armes de ſes illuſtres capitaines, des Dunois, des Richemont, des la Hire, &c. continua de réparer par un ſage gouvernement les maux affreux de la nation. Son fils Louis, génie dangereux & mauvais cœur, empoiſonna la fin de ſa vie en ſe révoltant. Il ſe retira chez le duc de Bourgogne; il ſe rendit même ſuſpect de méditer un parricide. Charles mourut de chagrin en 1461. Fin de Charles VII.

Sous ſon règne furent reſtreints les priviléges de l'univerſité de Paris, qui ſortant de ſa ſphère & s'ingérant dans les affaires d'état, inquiétoit alors le gouvernement plus qu'elle n'éclairoit les citoyens. Mais ce qu'il importe ſur-tout d'obſer- Réforme de l'univerſité.

ver, c'eſt l'établiſſement de quinze compagnies d'ordonnance, chacune de ſix cents chevaux, & d'un corps de quatre mille fantaſſins. C'étoient des troupes réglées, toujours prêtes à prendre les armes. On établit pour leur entretien la *taille* perpétuelle. D'abord elle ne fut que de dix-huit cents mille francs; elle devoit croître ſous chaque règne. Il eſt facile de juger quelle force une armée permanente donnoit à l'autorité royale. Sans ce moyen, le ſeul infaillible, comment ſoumettre l'indépendance des vaſſaux?

Troupes réglées.

Taille perpétuelle.

Nous ne devons pas ignorer qu'un riche négociant, Jacques Cœur, contribua beaucoup au ſuccès des armes françoiſes, par les ſecours qu'il fournit au roi. Le miniſtère des finances fut le prix de ſes ſervices, & ne le mit point à couvert des injuſtices de cour. Ses ennemis vinrent à bout de le perdre. On l'accuſa d'avoir empoiſonné Agnès Sorel; accuſation ſi abſurde qu'elle tomba d'elle-même. On l'accuſa ſur-tout d'avoir envoyé des ſommes aux Muſulmans, avec leſquels il trafiquoit.

Jacques Cœur, négociant, devenu miniſtre des finances, indignement perſécuté.

Il se justifia en alléguant la permission de deux papes pour trafiquer avec eux : apologie aussi bizarre que l'imputation. On lui donna pour juges ses ennemis mêmes, qui le condamnèrent à l'exil, & le dépouillèrent de ses biens. Qu'il eût les mains parfaitement nettes ou non, cette injustice, sous un bon prince, n'en est pas moins propre à faire gémir, & sur les mœurs du siècle, & sur les périls des grandes fortunes. Jacques Cœur ne trouva des secours que dans la reconnoissance de quelques particuliers.

1461. Idée du règne de Louis XI.

Louis XI, fils de Charles VII, étoit fourbe, hypocrite, superstitieux, cruel. Il affermit l'autorité royale, par des moyens plus convenables à un tyran que dignes d'un roi. Les traits de sagesse qu'on remarque dans son règne, n'ont pu effacer les noirceurs dont il est rempli. Tromper & opprimer furent le fond de sa politique. Mais il éprouva quelquefois qu'avec la finesse & la fourberie, on s'expose à la mauvaise foi d'autrui ; & qu'en se faisant détester, on se rend malheu-

reux par le pouvoir même dont on eſt avide. Ennemi de la nobleſſe, il employa des ames baſſes qui le payèrent de trahiſon. Soupçonneux & ſanguinaire comme Tibère, comme lui il étouffa le mérite, il fit diſparoître les grands hommes, il ſembla déſirer d'avoir des eſclaves au lieu de ſujets. Cependant la monarchie lui eut des obligations, parce que du moins il la délivra de la tyrannie des ſeigneurs.

Pie II change de principes, étant pape.

Dès le commencement, il tomba dans les piéges de la cour de Rome. Ænéas-Sylvius Picolomini, célèbre ſecrétaire du conciſe de Bâle, où il s'étoit ſignalé contre Eugène IV, ayant changé d'opinion pour des bénéfices, (car Eugène le gagna ainſi) avoit reçu la tiare en 1458, ſous le nom de Pie II. Il eut ſoin d'abord de condamner les appels au concile général, *comme un abus exécrable & inoui dans l'antiquité.* Il vouloit abſolument faire abolir la pragmatique de Charles VII, fondée ſur les décrets même de Bâle, dont il avoit ſoutenu l'autorité avec une extrême chaleur. Il

Abolition de la pragmatique de Charles VII.

y réuſſit, en faiſant eſpérer au roi de mettre ſur le trône de Naples René d'Anjou. Ferdinand d'Aragon, fils naturel & ſucceſſeur d'Alfonſe, fut cependant ſoutenu par le pontife. Louis, indigné d'être dupe, honteux de l'abolition de la pragmatique, permit au parlement de la maintenir en grande partie ; & les magiſtrats le vengèrent en bravant les foudres de Rome.

Pour ne pas revenir à Pie II, qui ſe plaignoit avec aigreur que *le juge des juges, le pontife Romain, fût ſoumis au jugement du parlement*, indiquons ici une de ſes lettres adreſſée à Mahomet II. Il lui marque en ſubſtance ; » Si vous voulez éten-
» dre votre empire parmi les chré-
» tiens, vous n'avez beſoin que d'u-
» ne petite choſe qui ſe trouve fa-
» cilement, d'un peu d'eau pour
» vous baptiſer. Alors nous vous
» appellerions empereur des Grecs
» & de l'orient : nous implorerions
» votre bras contre les uſurpateurs
» des biens de l'égliſe romaine. A
» l'exemple de nos prédéceſſeurs
» Étienne, Adrien, Léon, qui tranſ-

Lettre ſinguliere du pape à Mahomet II.

» férèrent l'empire des Grecs à Pe-
» pin & à Charlemagne, nous au-
» rions recours à vous, & nous ne
» ſerions point ingrats. » Cette lettre d'un pape au ſultan turc eſt peut-être moins étonnante, que les efforts de quelques écrivains pour y trouver les preuves d'un zèle admirable.

Ligue du bien public contre Louis XI.

Comme Louis XI vouloit ſur-tout abaiſſer les grands, leurs cabales produiſirent bientôt une révolte. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, prince magnifique & généreux, qui après ſa réconciliation avec la couronne, paya la rançon du duc d'Orléans priſonnier en Angleterre, & ſacrifia une haine violente au plaiſir glorieux de faire du bien; Philippe, dis-je, étoit trop vieux & trop ſage pour allumer la guerre civile. Mais ſon fils Charles le Téméraire, ennemi perſonnel du roi, ſe ligua avec le duc de Berri, frère de Louis, & avec les ducs de Bourbon & de Bretagne, ſous prétexte de réformer l'état, de ſoulager les peuples. Dunois lui-même, le vertueux Dunois ſe joignit aux rebelles; tant les injuſtices du gouvernement étoient révoltantes!

La bataille ſanglante de Montlhéri en 1465 ne décida rien. Cependant le ruſé monarque, dont la politique fut toujours de négocier pour tromper, fit la paix à des conditions honteuſes, cédant la Normandie à ſon frère, & démembrant le domaine en faveur des principaux chefs. Cette ligne appelée *du bien public* laiſſa ſubſiſter, augmenta même les maux publics, comme il arrive toutes les fois que l'ambition ou l'inquiétude ſe révolte avec le maſque du zèle.

Le roi fait un traité honteux, pour le violer.

On ne tarda point à connoître les vues de Louis. Il enleva la Normandie à ſon frère : nouvelle ſource de brouillerie. Il lui donna enſuite la Guienne en apanage : mais le nouveau duc de Guienne mourut bientôt, empoiſonné par un moine ſon aumônier; & le roi fut généralement ſoupçonné de ce crime. D'un autre côté, tandis qu'il travailloit ſous main à ſoulever les Liégeois contre le duc de Bourgogne Charles, ſucceſſeur de Philippe le Bon ; il eut la confiance d'aller à Péronne ſans précaution conférer avec lui; ou plutôt ſe livrer à lui, apparemment pour

Il eſt ſoupçonné d'avoir fait mourir ſon frère.

Il tombe dans le piége où il veut attirer le duc de Bourgogne.

le mieux tromper. Sa perfidie fut malheureuſe. La révolte de Liége éclata plus promptement qu'il ne le penſoit. Le duc outragé & furieux, le tenant priſonnier, vouloit d'abord le faire périr ; il ſe contenta d'une ſatisfaction humiliante, & l'obligea de le ſuivre contre les Liégeois. Bientôt leur ville reduite en cendres, éprouva toutes les horreurs de la vengeance la plus barbare.

Ambition & témérité de ce duc Charles.

Ces deux princes ſe brouillèrent continuellement, au mépris de leurs traités. La mauvaiſe foi de l'un irritoit la fougue de l'autre. Enfin Charles tomba dans l'abîme que creuſe la témérité. Maître des deux Bourgognes, de l'Artois, de la Flandre, de preſque toute la Hollande, il avoit acheté les domaines d'un duc d'Autriche en Alſace ; & tant de puiſſance & de richeſſe ne ſatisfaiſoit pas ſon ambition. Il vouloit le titre de roi ; il ſe propoſoit d'aſſujettir les Suiſſes, de conquérir la Lorraine. En vain les Suiſſes lui repréſentèrent par une députation la pauvreté de leur pays, qui ne valoit pas, diſoient-ils, les mors

de

de ſes chevaux, ni les éperons de ſes chevaliers. Il marcha contre eux ; il s'engagea dans leurs défilés il fut battu en 1476 à Granſon & à Morat. L'année ſuivante, il alla encore ſe faire battre à Nancy, où il fut tué.

Battu par les Suiſſes, il eſt tué en Lorraine.

Une particularité digne de l'hiſtoire, c'eſt qu'après la bataille de Granſon, ſa vaiſſelle d'argent ſe vendit pour vaiſſelle d'étain ; ſon plus beau diamant, qu'on eſtime près de deux millions, paſſa de main en main pour la valeur d'un florin. Telle étoit la ſimplicité des Suiſſes. Un peuple, qui n'avoit pas même l'idée du luxe, étoit digne ſans doute de la liberté acquiſe au prix de ſon ſang. Il connoîtra mieux dans la ſuite les douceurs de la ſociété & les agrémens de la vie. Heureux s'il en uſe toujours avec ſageſſe, ſans ſe corrompre, ſans envier l'opulence, & ſans perdre les ſentimens d'égalité, qui nourriſſent la vertu républicaine ! Je parlerai ailleurs du gouvernement des Treize cantons : il commençoit à ſe former.

Simplicité des Suiſſes.

Marie, fille du duc Charles, étant la ſeule héritière, le duché de

La Bourgogne réunie à la couronne de France.

Bourgogne fief maſculin, fut réuni à la couronne par la loi des apanages. On pouvoit y réunir tout le reſte, en mariant la princeſſe avec le dauphin. Louis en forma le deſſein, & s'y prit mal. Il inſpira de la défiance à Marie ; il ſe rendit odieux aux Flamands. Ce peuple indocile & factieux ſaiſit les rênes du gouvernement, fit exécuter deux miniſtres de ſa ſouveraine, l'obligea d'épouſer Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Ce mariage fut une ſource de guerres & de calamités pour les peuples.

Mariage de l'héritière du duc avec Maximilien d'Autriche.

CHAPITRE III.

Factions d'Yorck & de Lancaſter, qui détruiſent la race des Plantagenets. — Traité de Pecquigni.

DEPUIS long-temps les factions d'Yorck & de Lancaſter, la première déſignée par la *Roſe blanche*, la ſeconde par la *Roſe rouge*, s'acharnoient l'une contre l'autre en Angleterre, où le génie turbulent & féroce de la nation ſe livroit à toute la rage des diſcordes civiles. Nous avons vu la maiſon de Mortimer dépouillée de la couronne par le duc de Lancaſter, qui régna ſous le nom de Henri IV. Richard, duc d'Yorck, héritier de cette maiſon, entreprit de faire valoir ſes droits, contre le foible Henri VI. Il ſe revolta; & en 1455, il fit le roi priſonnier à la bataille de Saint-Albans. Naturellement modéré, irréſolu, il laiſſa le titre de roi à Henri, & ſe contenta d'avoir celui de protecteur.

Le duc d'Yorck ſe révolte contre Henri VI.

La reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne.

Une femme comparable aux héros de la chevalerie, la reine Marguerite d'Anjou, rétablit l'autorité royale, mais pour peu de temps. Elle perdit la bataille de Northampton en 1460, contre le fameux comte de Warwick. Henri fut encore prisonnier. Sa femme le délivra encore par deux victoires, dont l'une coûta la vie au duc d'Yorck. Édouard, fils de ce duc, jeune prince aussi brave qu'ambitieux, soutint avec plus de succès les prétentions de son père. Il fut proclamé à Londres en 1461. Il gagna aussi-tôt sur Marguerite la sanglante bataille de Touton. Trente-six mille hommes furent les victimes de cette journée. Le parlement reconnut ensuite le droit du plus fort, malgré les actes de trois règnes en faveur de la maison de Lancaster. Ainsi jusqu'aux lois & aux principes, tout dépend des caprices de la fortune !

1461. Édouard IV détrône Henri.

Marguerite encore vaincue & fugitive.

L'intrépide Marguerite, avec quelque secours de Louis XI & de l'Écosse, revient attaquer l'usurpateur. Elle est encore battue à Hexham en 1464. Fuyant dans les bois,

elle rencontre un voleur, qui fond sur elle l'épée à la main. *Approchez mon ami*, lui dit-elle en lui préſentant ſon fils, *je vous confie le fils de votre roi.* Le voleur l'admire, la met en sûreté. Bientôt elle ſe réfugie en France ; & le malheureux Henri VI demeure enfermé dans la tour de Londres.

Édouard s'attire la haine du comte de Warwick.

Edouard IV cimentoit de ſang un trône acheté par tant de maſſacres; mais plus il ſe montroit cruel, plus il s'expoſoit aux révolutions. Une faute où l'entraîna l'amour, changea la face des affaires. Tandis que Warwick, à qui il devoit principalement la couronne, négocioit pour lui un mariage avec Bonne de Savoie, ſœur de la reine de France; il épouſa ſecrètement Éliſabeth Wideville, veuve d'un ſimple gentilhomme, dont il étoit éperduement amoureux ſans pouvoir ſéduire ſa vertu. A cette nouvelle, Warwick indigné repaſſe en Angleterre, forme des cabales, attire dans ſon parti les mécontens, & même le duc de Clarence, frère du roi. Il va ſe réconcilier avec la reine Marguerite, ſon

Cabales de ce ſeigneur.

ennemie mortelle ; il entreprend de rétablir le roi qu'il a détrôné, de détrôner celui qu'il a établi.

Henri VI rétabli.

A peine peut-on imaginer la promptitude de l'exécution. Il arrive ; plus de ſoixante mille Anglois ſe rangent ſous ſes drapeaux. Édouard s'enfuit après un combat nocturne. Onze jours ſuffiſent pour lui enlever le royaume. Henri VI, tiré de ſa priſon, eſt de nouveau reconnu ; & le parlement abroge les actes par leſquels tant d'autres actes étoient abrogés.

Nouvelle révolution ſoudaine.

Nouvelle révolution ſept mois après. Édouard IV, ayant obtenu un foible ſecours du duc de Bourgogne, débarque avec deux mille hommes ſur les côtes d'Angleterre pour ſe remettre ſeulement, dit-il, en poſſeſſion de ſon duché d'Yorck. Ses partiſans accourent. Warwick combat à Barnet, ſans attendre la reine Marguerite ; il perd la bataille & la vie. L'héroïne combat à ſon tour à Teukeſbury ; elle perd la bataille & la liberté. Le prince de Galles, ſon fils, priſonnier comme elle, parle fièrement au vainqueur,

1471. Meurtres des princes.

en reçoit un ſoufflet, eſt égorgé ſur le champ par les ducs de Gloceſter & de Clarence. Ce dernier avoit trahi Warwick, & s'étoit joint au roi ſon frère. Enfin la mort de Henri VI, aſſaſſiné peu de jours après, fait le dénouement d'une ſi affreuſe tragédie.

Édouard IV attaque la France.

Des mœurs atroces n'empêchoient point Édouard de ſe livrer aux plaiſirs. C'étoit même ſa paſſion dominante ; mais la haine nationale pour le nom françois, excitée par les intrigues de Charles le Téméraire, qui vivoit encore, le réveillant au ſein de la volupté ; il ſomma Louis XI de reſtituer la Normandie & la Guienne. Il vint, à la tête d'une armée nombreuſe, pour arracher ce qu'il ne pouvoit obtenir.

Louis XI achète une trêve.

Si le fougueux Bourguignon ne s'étoit pas précipité ſur la Lorraine, au lieu d'attendre les Anglois, la France avoit tout à craindre. Louis évitoit ſoigneuſement la guerre : la ruſe & l'argent étoient ſes armes. Peu ſenſible à l'honneur, pourvu qu'il éloignât le danger, il entre en négociation, il corrompt les miniſ-

tres d'Angleterre, il achète par le traité de Pecquigni en 1475 une trêve honteuſe de ſept ans, pour une penſion, ou un tribut annuel, de cinquante mille écus d'or. Le ſeul article honorable du traité fut la délivrance de Marguerite d'Anjou. Le roi paya ſa rançon, & cette héroïne vint finir ſes jours dans ſa patrie.

Traité de Pecquigni.

Comme l'ordre des idées eſt préférable à celui des dates, ſuivons rapidement juſqu'au bout l'hiſtoire tragique des deux *Roſes*. Édouard IV, auſſi cruel que voluptueux, ſouillé du ſang royal d'Yorck, verſe encore celui de ſon frère, le duc de Clarence, à qui cependant il devoit en partie la dernière révolution. Il le haïſſoit, le ſoupçonnoit : il le fait arrêter, & le livre au parlement alors eſclave de la cour. On le condamne à mort, ſans aucune preuve de crime capital ; on lui laiſſe ſeulement le choix du ſupplice ; & ce prince bizarre eſt noyé, comme il le demande, dans un tonneau de malvoiſie.

Édouard fait périr ſon frère.

Édouard meurt en 1482, lorſ-

Après la mort

qu'il se préparoit à recommencer la guerre contre la France. Le duc de Gloceſter ſon autre frère, monſtre de ſcélérateſſe, régent du royaume pendant la minorité d'Édouard V, fils aîné du dernier roi, forme le projet de s'emparer de la couronne d'Angleterre. Au premier coup-d'œil, rien ne devoit paroître plus chimérique; car non-ſeulement il y avoit deux enfans d'Édouard IV, mais il y en avoit auſſi du duc de Clarence, l'aîné de Gloceſter. Cette conſidération ne l'arrête point. Il ſe délivre par un meurtre du lord Haſtings, grand-chambellan & ſujet zélé. Il a le front de publier que le feu roi & le duc de Clarence étoient bâtards, diffamant ainſi ſa propre mère, encore vivante. Il ſe donne pour ſeul héritier légitime; il eſt proclamé par quelques miſérables, dont les acclamations achetées lui paroiſſent la voix du peuple; il fait aſſaſſiner dans la tour le jeune Édouard, & le duc d'Yorck ſon cadet. Il règne déja en 1483 & la force contraint enſuite le parle-

d'Édouard IV, uſurpation atroce du duc de Gloceſter (Richard III).

ment à le reconnoître, ſous le nom de Richard III.

Richard détrôné par le comte de Richmond (Henri VII).

Tant d'horreurs ne pouvoient que révolter une nation courageuſe. Le parti de Lancaſter ſe ranima. On jeta les yeux ſur Henri comte de Richmond, petit-fils de cet Owen Tudor qui avoit épouſé la veuve de Henri V. Il étoit l'héritier de la maiſon de Lancaſter, mais par les femmes, & même par une branche légitimée, que l'acte de légitimation excluoit de la couronne. Richmond proſcrit avoit cherché un aſyle en Bretagne. La haine qu'inſpiroit la tyrannie, étoit ſeule capable de le placer ſur le trône. Voici un nouvel exemple de ces révolutions ſoudaines, ſi communes dans l'hiſtoire d'Angleterre. Avec environ deux mille hommes, fournis par la France, le comte arrive ſur les côtes de Galles en 1485. Il a auſſitôt une armée; il attaque Richard à Boſworth; celui-ci, abandonné par un de ſes généraux, perd la bataille & meurt en combattant avec beaucoup de courage.

Maiſon de

Ainſi après trente années de guerre

civile, après douze batailles rangées & des barbaries sans nombre, fut éteinte dans des flots de sang la maison d'Anjou Plantagenet, qui régnoit depuis trois cents trente ans. Ainsi les parens, les frères, acharnés les uns contre les autres, se servirent tous mutuellement de bourreaux en déchirant les entrailles de leur patrie. Si l'ambition n'est pas effrayée de ces terribles événemens, que les peuples du moins tremblent d'être les instrumens de sa fureur, pour en devenir tôt ou tard les victimes !

Plantagenet éteinte dans le sang.

Richmond, proclamé roi sous le nom de Henri VII, s'avisa de faire confirmer ses droits par une bulle du pape : il les croyoit donc foibles & incertains ; quoique le parlement eût déclaré que le droit de succession résidoit dans sa personne. Il épousa Élisabeth, fille d'Édouard IV, comme le souhaitoit la nation ; & réunit ainsi les titres d'Yorck à ceux de Lancaster. Presque toujours tranquille, pendant un règne de vingt-quatre ans, il abaissa la haute noblesse, il étendit les pré-

Henri VII se munit d'une bulle du pape.

Idée de son règne.

rogatives de la couronne, il gouverna l'Angleterre à-peu-près comme Louis XI gouvernoit la France, avec moins de rigueur, mais avec les mêmes vues d'intérêt & de politique.

L'autorité royale devoit s'accroître.

Que les rois euſſent alors pour but d'étendre leur autorité, ce pouvoit être l'effet des paſſions ſur le trône. Cependant le bien public ſembloit l'exiger, puiſqu'il n'y avoit guère d'autre moyen d'établir l'ordre, & de faire régner les lois. De vaſtes monarchies déchirées ſans ceſſe, non par un zèle de liberté politique, mais par des factions de ſeigneurs toujours diſpoſés à envahir : c'eſt le tableau que l'hiſtoire nous offre dans pluſieurs ſiècles. Comment réprimer de tels déſordres, ſi l'autorité royale reſtoit impuiſſante ?

CHAPITRE IV.

Particularités du règne de Louis XI.

LOUIS mourut en 1483. Raſſemblons ici ſous un point de vue général quelques traits intéreſſans de ſon règne, que nous n'avons pu placer ailleurs. S'il mit les rois *hors de page*, ſuivant l'expreſſion de François I, s'il fit plier les grands ſous le joug, ce ne fut qu'à force d'injuſtices & de cruautés. On vit tomber ſur un échafaud les têtes les plus illuſtres ; le connétable de Saint-Paul ſon beau-frère, le comte d'Armagnac, le duc d'Alençon, le duc de Nemours : les enfans du dernier furent arroſés du ſang paternel, par ordre du roi. Ces exécutions pouvoient être la peine des révoltes ; mais la tyrannie préſida plus que l'équité à la plupart des jugemens. Les ſoupçons tinrent ſouvent lieu de preuves ; & les ſoupçons ſe multiplioient, à proportion de la haine qu'inſpiroit le ſombre monarque.

Cruautés de Louis XI envers les grands.

Un prévôt ſanguinaire, ſon ami, miniſtre de ſes vengeances, Triſtan l'Hermite, eſt célèbre parmi les inventeurs des ſupplices. Quel ami d'un roi de France !

Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne & la Flandre, réunis à la couronne.

Sans la force militaire établie ſous le dernier règne, ſans le ſoin qu'eut Louis XI d'éviter la guerre aux dépens même de ſon honneur, un tel gouvernement auroit eſſuyé de rudes ſecouſſes. Les circonſtances lui furent favorables. Des anciens grands vaſſaux, il ne reſtoit que les ducs de Bretagne & de Bourgogne. La mort du dernier augmenta le pouvoir de la couronne, qui auroit infiniment gagné ſi ſa fille eût épouſé le dauphin. On acquit encore la Provence, par le teſtament du comte de la Marche, neveu & héritier de René d'Anjou.

Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours.

Depuis que les ſeigneurs s'étoient ruinés pour les croiſades ; que les peuples avoient été affranchis de la ſervitude ; que l'appel aux juſtices royales étoit ſolidement établi ; que les parlemens compoſés de juriſconſultes ſuivoient des principes conſtans ; que les rois ordonnoient en

législateurs, & recouvroient les principaux droits de la souveraineté; chaque jour l'anarchie féodale tomboit en ruine.

Réglement sur les apanages.

Les états, assemblés en 1468, firent un réglement très-propre à prévenir les désordres, qu'avoit tant de fois occasionnés le démembrement de la monarchie. Ils déclarèrent que la Normandie ne pouvoit se détacher de la couronne; & que le roi pouvoit s'en tenir, par rapport à son frère, à une déclaration de Charles V, sur l'apanage des enfans de France: on l'avoit fixé à douze mille livres de rente, en fonds de terre, érigés en duché ou en comté. Ces douze mille livres en feroient aujourd'hui environ cent vingt-quatre mille.

Contradictions dans Louis XI.

Un monarque plein de vices & de contradictions, absolu sans dignité, populaire sans bonté, injuste par système, & zélé pour l'administration de la justice; fourbe & perfide, en montrant sa finesse à découvert; violant les premiers devoirs de la morale, & se livrant aux superstitions les plus ridicules; se parant du titre de *Très-chretien*, & rendant sa re-

ligion mépriſable ou odieuſe ; tyran de ſes ſujets, & timide eſclave de ſon médecin ; Louis XI avilit la royauté, & cependant la fortifia. C'eſt qu'il ſut employer un reſſort très-efficace, l'argent. Il avoit augmenté la taille de trois millions. A l'entendre, il ne prenoit le bien du peuple, que pour épargner ſon ſang; comme ſi l'on ne pouvoit épargner tout-à-la-fois l'un & l'autre. Il eut du moins la prudence de mépriſer cette funeſte ambition, qui aime mieux s'étendre que s'affermir. C'étoit réellement épargner le peuple.

L'argent fut ſon grand moyen.

La république de Gènes, mal gouvernée, parce que les nobles y opprimoient la multitude, avoit ſouvent cherché un maître; & ne ſavoit pas mieux obéir que conſerver ſon indépendance. Elle s'étoit donnée à Charles VI, & révoltée contre lui ; elle s'étoit donnée tour-à-tour au marquis de Montférat, au duc de Milan, à Charles VII, & s'étoit ſoulevée contre tous. Elle voulut ſe donner à Louis XI, qui répondit, *je vous donne au diable.* Héritier des droits de la maiſon

Il ne voulut point de Gènes, qui ſe donnoit & ſe révoltoit.

Il ne penſa point à Naples.

d'Anjou ſur le royaume de Naples, il ſe garda bien de porter ſes vues de ce côté-là. Son fils ſera moins ſage & s'attirera des malheurs.

Louis XI établit les poſtes, deſtinées d'abord uniquement aux affaires du roi & à celles du pape: l'univerſité de Paris en avoit donné l'exemple, par les couriers qu'elle entretenoit. Il créa l'ordre de Saint-Michel, qui, avec celui de la Toiſon d'or, inſtitué par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, ſervit beaucoup à faire tomber l'ancienne chevalerie. Il encouragea les François au commerce, que leur ignorance abandonnoit aux étrangers. Il ſe propoſoit de publier un code pour réformer la juſtice. Mais que penſer d'un prince, dont les miniſtres furent un cardinal Balue & un Olivier le Daim? Le premier qu'il avoit tiré de la fange, ame vile & ſans mœurs, le trahit en ſcélérat; le ſecond, devenu grand ſeigneur après avoir été ſon barbier, fut pendu pour un crime infâme, au commencement du règne de Charles VIII.

Poſtes établies.

Ordre de Saint-Michel.

Commerce.

Indignes miniſtres de ce roi.

La cléricature, à plus forte raiſon

Sort du cardinal Balue.

l'épiſcopat & la pourpre romaine, mettoient ordinairement un criminel à l'abri des pourſuites de la juſtice. Balue reſtoit détenu en priſon. Mais un légat prenant Louis par la conſcience, obtint ſon élargiſſement, ſous promeſſe qu'on le puniroit à Rome. Au lieu de punition, il reçut à Rome les plus grands honneurs, parce qu'il avoit ſacrifié les intérêts de ſa patrie aux deſirs de cette cour.

CHAPITRE V.

Gouvernement orageux de Florence, juſqu'à Laurent de Médicis, inclusivement.

L'ITALIE va fixer nos regards. Les François y chercheront des conquêtes, & n'y trouveront que des tombeaux. Mais avant de ſuivre leurs guerres pour le royaume de Naples, jetons un coup-d'œil ſur Florence, & voyons l'époque de la gloire des Médicis.

Florence s'y prend mal pour fonder une république.

C'eſt à Florence ſur-tout que régnoit l'eſprit de liberté, depuis que les villes d'Italie avoient ſecoué le joug de l'empire d'Allemagne. Les Florentins, dont l'activité & le génie méritent de grands éloges, auroient fondé une république puiſſante & durable, s'ils avoient ſu éteindre la fureur des factions. Malheureuſement cette ſimplicité de mœurs, qui doit être la baſe d'un état républicain; cette égalité, ſi néceſſaire pour que tous les citoyens

ſoient ſoumis aux mêmes lois ; cet amour du bien général, auquel tout devroit céder, ne pouvoient renaître que par des prodiges de légiſlation, dont l'Italie moderne ne fournit aucun exemple.

Gouvernement heureux, mais court, après la mort de Frédéric II.

Après la mort de Frédéric II, les Guelfes & les Gibelins parurent ſe réconcilier à Florence. On confia le gouvernement à douze magiſtrats annuels. On choiſit deux juges étrangers pour décider les affaires ; tant on craignoit que des citoyens ne fiſſent ombrage aux citoyens. Ces commencemens furent ſi heureux, qu'en dix années les Florentins entraînèrent dans leur alliance Piſtoie, Sienne, Arezzo ; ſoumirent Volterra ; & dominèrent dans la Toſcane.

Factions & révolutions.

Bientôt les factions ſe ranimèrent. Les Guelfes chaſsèrent les Gibelins ; ceux-ci à leur tour chaſsèrent les Guelfes. Ce ne fut long-temps qu'une ſuite perpétuelle de troubles, de variations & de violences. Les nobles, les *citadins* ou bourgeois, le petit peuple, firent encore autant de partis inconciliables.

La nobleſſe

En 1282, on exclut toute la no-

bleſſe du gouvernement. Il fut remis à des marchands & des artiſans, avec le titre de *ſeigneurs*. Enſuite on créa un gonfalonnier tiré du peuple, qui ayant des troupes à ſes ordres, devoit prêter main forte à la *ſeigneurie*.. La nouvelle adminiſtration produiſit de nouveaux déſordres. Pour contenir les nobles dans le devoir, on imagina un moyen tout propre à les révolter. Comme les témoins n'oſoient dépoſer contre eux, on autoriſa les magiſtrats à juger ſur le bruit public. On ne voyoit pas que la licence devoit augmenter par une juſtice arbitraire.

fut exclue du gouvernement.

Gonfalonnier.

Juſtice arbitraire.

Les nobles gagnèrent du terrain, mais ſe diviſèrent en deux factions, *blancs* & *noirs*, armées l'une contre l'autre pour déchirer la patrie. On s'affoibliſſoit toujours en ſe diviſant. Les villes de Toſcane ceſsèrent d'obéir. Caſtruccio Caſtracani, maître de Lucques & de Piſe, fit trembler les Florentins. Ils s'étoient ſoumis pour cinq ans à Robert, roi de Naples; ils ſe ſoumirent à Charles, fils de Robert. Ils recouvrèrent leur li-

Les Florentins ſe déchirent.

berté en 1328, la perdirent encore, & la recouvrèrent de nouveau.

Cependant ils se maintiennent.

Cependant ils conservoient, malgré tant d'orages, une réputation imposante; puisque sur l'offre qu'ils firent aux villes rebelles de renoncer à la souveraineté, & de se contenter de leur alliance, ces villes rentrèrent volontairement sous leur domination. Le pape Grégoire XI & les Visconti leur firent la guerre, sans les dompter. On connoît le style de la cour de Rome en pareille circonstance. Voici néanmoins une singularité remarquable : le pape en jetant l'interdit sur la république, condamna les citoyens à l'esclavage, & livra au premier occupant les biens de ce peuple excommunié.

Bulle de Grégoire XI contre eux.

Les réformes ne remédient à rien.

Il seroit inutile & ennuyeux de suivre plus en détail des agitations perpétuelles, de petites réformes toujours inutiles. A peine Florence avoit joui de quelques années de calme, que les tempêtes y renaissoient avec violence. Les Guelfes persécutoient les Gibelins ; le peuple ne pouvoit souffrir les nobles ; les nobles & le itadins cabaloient

pour ſubjuguer le peuple. C'étoit l'image de la démocratie d'Athènes. Mais on n'avoit point eu de Solon, & l'on n'avoit pas encore l'humanité des Athéniens : auſſi les diſcordes étoient-elles ſouvent ſanguinaires.

Sageſſe & autorité des Médicis.

Une famille enrichie par le commerce, les Médicis acquirent enfin, à force de mérite & de bienfaits, l'autorité néceſſaire pour extirper tant d'abus. Silveſtre Médicis, (ou comme nous diſons, de Médicis,) gonfalonnier vers la fin du quatorzième ſiècle, jeta les fondemens d'une réforme qui eut d'abord très-peu de ſuccès. Le peuple commença néanmoins à n'avoir plus le même empire. Véri de Médicis appaiſa des troubles ; & pouvant s'emparer du gouvernement, il préféra d'agir toujours en citoyen. Jean de Médicis marcha ſur ſes traces, parvint à toutes les dignités ſans ambition, tempéra par ſa prudence l'animoſité des différens partis, & fit goûter à la république un bonheur qu'elle n'avoit point connu juſqu'alors. Côme, fils de Jean, eut la gloire de le ſurpaſſer. Ses envieux l'accusèrent devant

Côme, père de la patrie.

la ſeigneurie : il fut banni comme les Ariſtide & les Camille ; mais rappelé preſque auſſi-tôt, parce qu'il n'y avoit que déſordres en ſon abſence. Le titre de père de la patrie, qu'on lui donna, étoit la digne récompenſe de ſes vertus.

Commiſſion pour gouverner.

Tout gouvernement vicieux dans ſon principe, flottant au gré des factions, toujours prêt à ſe diſſoudre faute de lois & d'harmonie, ne peut ſe réformer que par des moyens extraordinaires. Plus la liberté eſt licencieuſe, plus la république ſe rapproche inſenſiblement de la monarchie. Il fallut établir une commiſſion à Florence pour gouverner ; il fallut la renouveler ſix fois dans l'eſpace de vingt-un ans, juſqu'en 1455. Côme de Médicis fut le chef & l'ame de cette magiſtrature ; il n'employa ſon autorité qu'au bien public. Des cabales firent enfin ſupprimer la commiſſion ; car les ambitieux vouloient commander à leur tour. Pitti, gonfalonnier entreprenant, la rétablit par la force, & en exerça durement l'autorité. Côme, languiſſant de vieilleſſe, agiſſoit moins

moins qu'il ne laiſſoit agir ſon collègue Pitti.

Pierre de Médicis, ſucceſſeur de Côme en 1464, étant par ſa mauvaiſe ſanté preſque incapable d'affaires, les ennemis de cette famille puiſſante & reſpectable conſpirèrent pour la détruire. Leur complot ne réuſſit point ; la commiſſion fut renouvelée, mais l'inaction de Pierre devint une ſource de cabales. Julien & Laurent, ſes fils, éprouvèrent après ſa mort toutes les noirceurs de la haine & de l'envie.

Conſpiration contre les Médicis.

Les Pazzi, dont la maiſon étoit une des plus illuſtres de Florence, réſolurent d'aſſaſſiner ces deux citoyens, qu'ils ne pouvoient abattre que par un crime. Le pape Sixte IV n'eut pas honte d'entrer dans leurs vues ; & un Salviati, archevêque de Piſe, fut comme le chef des conſpirateurs. Sous les dehors de l'amitié, on avoit voulu attirer les Médicis à des repas, où la mort les attendoit. Julien ne s'y étant pas rendu, quoique ſans défiance, on choiſit l'égliſe même pour théâtre de l'aſſaſſinat. Pendant la meſſe, à

1478. Julien & Laurent aſſaſſinés dans l'égliſe.

l'élévation de l'hoſtie, ſignal dont on étoit convenu, les conjurés tirent leurs poignards & frappent les deux victimes. Julien expire ſur la place; Laurent ſe défend & échappe. Le peuple venge auſſi-tôt ſes bienfaiteurs. On met en pièces les meurtriers. L'archevêque de Piſe eſt pendu lui-même.

Sixte IV, complice de la conſpiration, excommunie Florence.

Sixte IV, auroit dû, ce ſemble, diſſimuler & ſe taire, pour couvrir ſa propre honte. Il lança contre les Florentins tous les foudres de l'Égliſe. Ceux-ci méprisèrent d'abord l'interdit, & implorèrent la protection de la France. Louis XI, qui vivoit encore, eut la généroſité ou la politique de ſe déclarer en leur faveur. Il menaça de rétablir la pragmatique ſanction; il envoya quelques troupes; il tint ferme contre les artifices de Rome. Enfin le pape accorda ce qu'il ne pouvoit plus refuſer. Mais l'autorité pontificale triomphoit toujours, par les humiliations qu'elle impoſoit en ſe déſarmant. Les ambaſſadeurs de Florence reçurent des coups de verge avec l'abſolution.

Louis XI la protège.

Abſolution des Florentins.

Rien ne juſtifia mieux le zèle des Florentins pour les Médicis, que la manière dont Laurent gouverna leur république. Protecteur des lettres & des beaux-arts, ainſi que le grand Côme, ſon aïeul : libéral avec une magnificence éclairée, & cherchant moins à briller qu'à faire du bien ; ſimple magiſtrat dans ſa patrie, & continuant le commerce de ſes pères; il l'emporta ſur les princes contemporains, non-ſeulement par le mérite réel, mais par l'influence qu'il eut dans les affaires d'Italie, & par les ſuccès de ſa prudente politique.

Laurent gouverne en grand homme.

C'étoit un objet digne d'un homme ſupérieur, & ce fut le ſien, de rétablir la paix en Italie, où depuis pluſieurs ſiècles on ne voyoit qu'uſurpations, guerres & cataſtrophes. Les Vénitiens preſſés d'un côté par le Turc, ſe jetoient de l'autre ſur la Lombardie. Ludovic Sforce, dit le Maure, avoit enlevé Milan au jeune duc Jean Galéas, ſon neveu, à qui il ne laiſſoit qu'un vain titre. Ferdinand, roi des deux Siciles, fils naturel d'Alphonſe, beau-père de Jean-Galéas, étoit d'autant plus animé

Il ſe propoſe d'établir la paix en Italie.

Il en vient à bout.

contre Ludovic, qu'il avoit lui-même des prétentions ſur le Milanès. Tout annonçoit donc de nouvelles guerres, & Florence ne pouvoit manquer d'en recevoir le contre-coup. Laurent ſut les prévenir. Il réconcilia Ferdinand & Ludovic ; il les engagea dans une ligue avec les Florentins, pour le maintien de la paix. Les Vénitiens ſuſpendirent leurs conquêtes. Le pape Innocent VIII s'efforça en vain de détrôner le roi de Naples. L'Italie reſpira, connut enfin le bonheur. Mais elle perdit trop tôt Médicis, qui mourut, en 1492, âgé de quarante-trois ans. Pierre, ſon fils, lui ſuccéda ſans mérite ; & bientôt le feu de la guerre embrâſa tout.

Sa mort en 1492.

CHAPITRE VI.

Règne de Charles VIII en France. Conquête ſtérile de Naples.

LA France avoit pour roi, depuis 1483, Charles VIII, jeune prince mal élevé, téméraire, incapable d'application. Il étoit monté ſur le trône à l'âge de treize ans. Anne ſa ſœur aînée, épouſe de Pierre de Bourbon ſeigneur de Beaujeu, devoit en vertu du teſtament de Louis XI gouverner le royaume pendant la jeuneſſe du roi. Ce fut une occaſion de guerre civile. Le duc d'Orléans (qui régnera ſous le nom de Louis XII) prétendoit au gouvernement : il voulut s'en emparer, ne réuſſit point, ſe révolta. Ligué avec le duc de Bretagne & avec Maximilien d'Autriche, il perdit la bataille de Saint-Aubin, où il fut fait priſonnier.

Troubles au commencement du règne de Charles VIII.

Le duc d'Orléans, rebelle & priſonnier.

Peu de temps après, mourut le duc de Bretagne, ſans enfans mâles,

Mariage du roi avec l'héritière de Bretagne.

La princeſſe Anne, ſa fille, héritière de cette grande province, étoit déja mariée par procureur avec Maximilien, veuf de l'héritière de Bourgogne. Pour réunir le duché à la couronne, on vint à bout, non ſans peine, de rompre un mariage qu'Anne deſiroit, & de lui faire épouſer le roi de France, qu'elle n'aimoit point. le duc d'Orléans, quoique amoureux de la princeſſe, eut la généroſité de ſervir Charles VIII dans une affaire ſi délicate. Cet illuſtre factieux étoit devenu un ſujet zélé. Le roi, en le tirant de priſon, lui avoit inſpiré la reconnoiſſance : & le duc ne penſoit plus qu'à effacer ſa révolte par l'éclat de ſes vertus.

L'archiduc Maximilien, doublement offenſé, prend les armes.

Marguerite d'Autriche, fille de l'archiduc Maximilien, fiancée depuis long-temps à Charles, élevée même à la cour de France juſqu'à ce qu'elle fût nubile, alloit être renvoyée. Son père recevoit à-la-fois un double affront. Il reſpiroit la vengeance ; il prit les armes, comme il avoit fait ſouvent. Mais n'ayant que peu de pouvoir dans les Pays-

bas, recevant à peine quelque secours de l'empereur Frédéric III; on l'eût vraisemblablement dépouillé d'une partie de ses provinces, si la manie des conquêtes étrangères n'eût fasciné les esprits. Les flatteurs, qui étudient le foible des princes pour en profiter, excitoient Charles à soutenir ses droits sur le royaume de Naples. Enivré de ce projet, il rendit à Maximilien la Franche-comté & l'Artois, dont Louis XI s'étoit saisi : ce devoit être la dot de la princesse Marguerite. Il rendit de même le Roussillon & la Cerdagne à Ferdinand le Catholique, (que je ferai bientôt connoître); n'exigeant de lui que la neutralité dans la guerre d'Italie. Il partit enfin, presque sans avoir pris aucune mesure, pour cette expédition dangereuse, qu'il regardoit comme un voyage de plaisir.

Au lieu d
le dépouiller
Charles VII
veut conquér
rir Naples.

Ludovic Sforce & le trop célèbre Alexandre VI (Borgia) l'y avoient eux-mêmes invité; car depuis la mort de Laurent de Médicis, le système d'union & de paix n'existoit plus. Se fier à eux n'étoit pas la moin-

1494.
Charles
Florence.

dre imprudence de Charles VIII. Pierre de Médicis refusa témérairement le passage. Mais bientôt effrayé des armes françoises, il accorda tout ce qu'on voulut, & fut chassé par les Florentins, plus fermes dans leur résolution. Le monarque paroît à Florence avec l'appareil d'un conquérant. Il veut imposer des conditions intolérables. Un député de la république lui répond fièrement : *Puisque vous exigez pareille chose, sonnez vos trompettes : nous sonnerons nos cloches.* Ce trait de courage le détermine à se contenter de l'alliance des Florentins.

Hardiesse des Florentins.

Alexandre VI trahit Charles.

Déja le pape s'étoit repenti d'avoir attiré les François, & s'étoit réuni contre eux avec le roi de Naples, Alphonse II. Charles va droit à Rome, y entre à la tête de ses troupes. Alexandre VI, enfermé dans le château Saint-Ange, est réduit à faire la paix. Alors le roi lui baise les pieds, lui sert à laver pendant la messe, & se place après le doyen des cardinaux.

Paix entre eux.

Zizim livré & empoisonné.

Une chose plus remarquable, c'est que le pontife fut obligé de lui re-

mettre entre les mains un prince turc, Zizim, fils du terrible Mahomet II. Zizim après une révolte malheureuſe contre Bajazet ſon frère, s'étoit réfugié parmi les chrétiens. Alexandre ſe propoſoit vraiſemblablement de le livrer au ſultan, dont il ſollicitoit le ſecours. On le ſoupçonna de l'avoir empoiſonné, avant de le remettre au roi. Toute eſpèce de ſoupçon pouvoit tomber ſur ce monſtre, l'opprobre de la tiare & de l'égliſe.

1495. Conquête rapide du royaume de Naples.

Cependant les Napolitains ſembloient appeler eux-mêmes le conquérant. Alphonſe, odieux par ſa tyrannie, alla ſe cacher en Sicile dans un cloître. Son fils, Ferdinand II, ſe retira dans une île. Charles n'eut que la peine de ſe montrer. Cinq mois après ſon départ, il étoit maître de Naples. Des ſuccès ſi rapides, avec une petite armée ſans argent, ne peuvent s'attribuer qu'à la terreur des Italiens. Ils ne connoiſſoient point la guerre, quoiqu'ils ſe battiſſent toujours entre eux; ils n'avoient ni troupes réglées, ni gros canon; leurs combats n'étoient en

Les Italiens ne connoiſſoient point la guerre.

quelque ſorte que des joûtes, où l'on répandoit fort peu de ſang. Repouſſer l'ennemi & gagner le champ de bataille, c'étoit pour eux une victoire bientôt décidée; tandis que leurs factions inteſtines & leurs vengeances perſonnelles produiſoient des meurtres ſans nombre. La valeur impétueuſe du François devoit donc tout renverſer au premier choc. Stérile avantage ſi la prudence ne cimentoit pas une conquête, moins difficile à faire qu'à garder. Mais la prudence ne s'allioit point encore avec la vivacité françoiſe.

Fautes des François.

Les plaiſirs, les fêtes, les vexations, l'avarice & la licence, nul ſoin de ménager les nouveaux ſujets, nulle précaution contre les entrepriſes du dehors : voilà les moyens qu'employèrent d'abord ces redoutables vainqueurs, pour affermir leur domination. Charles s'amuſoit, & abandonnoit les affaires à des hommes indignes de ſa confiance. Ses ennemis ne s'endormoient point; ils ſurent profiter de ſes fautes. Le pape Alexandre, Maximilien empereur depuis la mort du foible Frédéric en

Ligue contre Charles.

1493, Ferdinand le Catholique roi d'Eſpagne, les Vénitiens, & Ludovic duc de Milan, dont le neveu dépouillé ne vivoit plus, ſe liguèrent pour chaſſer les François, & pour rétablir Ferdinand II.

Il retourne en France.

Sans conjurer la tempête, ſans prendre conſeil des circonſtances, Charles ne penſe qu'à ſon retour. Il laiſſe trois ou quatre mille hommes à Naples, & ſe met en route avec le reſte de l'armée, qui ſe réduiſoit à ſept ou huit mille. Les confédérés, au nombre de trente mille, l'attendoient dans le Parmeſan. Effrayés de ſa hardieſſe, ils délibèrent longtemps s'ils l'attaqueront. Enfin ils ſe déterminent : ils livrent la bataille de Fornoue ; ils ſont défaits en moins d'une heure, & perdent trois mille hommes, pour deux cents qu'ils tuent à l'ennemi.

Sa victoire de Fornoue.

1496.

Perte du royaume de Naples.

Cette victoire glorieuſe de Charles VIII ne ſervit qu'à le mettre en ſûreté. Le royaume de Naples fut perdu l'année ſuivante 1496. Gonſalve de Cordoue, célèbre général eſpagnol, chaſſa aiſément une poignée de françois, déteſtés

dans le pays. C'eût été pour la France un vrai bonheur, ſi l'on eût appris par ce déſaſtre à ſe conduire avec ſageſſe. Le roi mourut jeune en 1498. Ses quatre enfans étoient morts. Louis duc d'Orléans, lui ſuccéda. Je renvoie à une autre époque le règne de ce prince, qui avec de grandes vertus, ne put ſe garantir de l'ambition funeſte de régner en Italie.

Mort de Charles VIII en 1498.

CHAPITRE VII.

Sur l'Eſpagne. Règne de Henri IV, en Caſtille. Commencemens du règne de Ferdinand le Catholique & d'Iſabelle.

L'ESPAGNE, ſi long-temps diviſée, foible, & comme étrangère au ſyſtême général de l'Europe, devient une puiſſance conſidérable; ſur laquelle nous fixerons déſormais les yeux. Il faut remonter au règne le plus infortuné & le plus noirci d'opprobres, pour découvrir l'origine de ſa grandeur.

Henri IV (l'Impuiſſant), roi de Caſtille.

Henri IV, ſurnommé l'*Impuiſſant*, malgré ſes débauches continuelles, monta ſur le trône de Caſtille en 1454. Il deſcendoit de Henri de Tranſtamare, qu'on a vu devenir roi par un fratricide. Son aïeul, Henri III, qui regardoit ſes peuples comme ſa famille, étoit mort à vingt-cinq ans, digne de l'amour & des regrets de la nation. Après lui, Jean II

avoit régné en prince imbécille, accablé du poids de la couronne, enviant le ſort de la populace, ſoupirant pour le cloître, mais toujours enchaîné par des miniſtres & des favoris, dont la tyrannie excita ſans ceſſe des ſoulevemens, auxquels il ne ſut oppoſer que les bulles de Nicolas V. Il n'avoit été que lâche : ſon fils Henri IV, fut encore plus digne de mépris. Tout ce que le vice a d'infâme ſembloit caractériſer la nouvelle cour. Le roi vivoit avec des mignons & des maîtreſſes ; à ſon exemple, la reine Jeanne, ſœur du roi de Portugal, vivoit ſans contrainte avec des amans. On ne penſoit qu'aux plaiſirs : les affaires devoient donc empirer de jour en jour. Un faſte ruineux paroiſſoit la grandeur réelle. Louis XI ayant été choiſi pour arbitre entre les rois de Caſtille & d'Aragon, Henri, dans une entrevue qu'il eut avec lui en 1463, choqué de la ſimplicité meſquine qu'il affectoit, conçut un ſouverain mépris pour ce prince & pour les François en général. Mais il fut joué dans la négociation, par ceux

Débauches de cette cour.

même en qui il se confioit le plus. Il reconnut leur perfidie, les disgracia, & mit à leur place Bertrand de la Cuéva, dont le commerce adultère avec la reine scandalisoit le royaume. Le feu de la révolte couvoit sous la cendre : un tel choix le fit éclater.

Bertrand de la Cuéva en faveur.

Les mécontens, Carillo, archevêque de Tolède, à leur tête, forment & exécutent des projets presque incroyables. En 1464, ils contraignent le roi de reconnoître son frère, Alphonse, pour héritier de la couronne, au préjudice de Jeanne sa fille, à qui on avoit déja prêté le serment. Ils envoient demander à Rome la dispense de ce serment, qu'ils ont violé. Ils déposent l'année suivante Henri IV en effigie, sur un échafaud : cérémonie aussi extravagante que nouvelle. On courut aux armes. La bataille d'Olmédo ne décida rien. Le roi, ne s'y étant pas trouvé, devint encore plus mépriſable. L'archevêque de Tolède y combattit avec valeur, portant une étole sur son armure, & quoique blessé, il se retira le der-

Révolte contre Henri.

On le dépose en effigie.

Bataille d'Olmédo, où l'archevêque de Tolède se signale.

nier. Nous verrons encore pluſieurs prélats ſe ſignaler à la guerre.

Héroïnes eſpagnoles.

Il y avoit auſſi en Eſpagne des héroïnes ; une dame de Villalva, qui défendoit en Caſtille la cauſe royale ; & une reine d'Aragon, qui combattoit pour ſon mari contre Jean d'Anjou, duc de Lorraine, proclamé à Barcelone.

On force Henri IV à déshériter ſa fille Jeanne.

Alphonſe, que les rebelles Caſtillans avoient couronné, meurt tout-à-coup en 1468, à l'âge de quinze ans. Cet accident ne diminue point leur audace. Ils impoſent à Henri IV des conditions, ils le forcent à déclarer ſa ſœur Iſabelle héritière de la couronne, à déshériter Jeanne ſa fille, à l'envoyer avec la reine en Portugal. Un légat eut part au traité. On ſuppoſoit que Jeanne étoit bâtarde de la Cuéva ; & cette ſuppoſition, ſoutenue par une cabale furieuſe, lui enleva des droits qu'on eût ſans doute reſpectés en d'autres temps.

Iſabelle, ſa ſœur & ſon héritière, recherchée en mariage.

Le mariage d'Iſabelle devint auſſitôt un objet d'intrigue & d'ambition. Le roi de Portugal vouloit l'épouſer. Louis XI la demandoit

pour ſon frère; le roi d'Aragon pour ſon fils Ferdinand. Il importoit aux rebelles de préférer ce dernier, plus capable de les ſoutenir. Henri penchoit d'un autre côté, mais ſans rien pouvoir. Comme l'affaire traînoit en longueur, on trouva un moyen de la conclure, digne de tout ce qui avoit précédé. Ferdinand ſe rendit, déguiſé, à Valladolid. L'archevêque de Tolède y fit ſecrètement le mariage : il aſſura même tenir la diſpenſe du pape, & cette diſpenſe néanmoins n'arriva qu'au bout de trois ans. Un tel prélat méritoit aſſurément d'être chef de conſpiration.

Comment on la marie avec Ferdinand d'Aragon.

Furieux de cette entrepriſe, Henri déshérite ſa ſœur, rétablit les droits de ſa fille. Il offre celle-ci en mariage au duc de Guienne, frère de Louis XI ; & ſur ſon refus, au roi de Portugal, qui la refuſe de même : tant le ſort de la princeſſe paroiſſoit douteux. Une guerre civile s'allume dans tout le royaume. Les noms de Jeanne & d'Iſabelle arment tous les factieux. Enfin, le roi ſe réconcilie avec ſa ſœur & avec

Nouvelle guerre civile.

Ferdinand. Ayant ſoupé avec eux, au ſortir du repas, il fut attaqué de douleurs d'entrailles, qui le tourmentèrent juſqu'à la mort. Il mourut la même année 1474, après avoir déclaré de nouveau que Jeanne étoit ſa fille & ſon héritière. La reine le juroit auſſi. On ne vouloit en rien croire. Les ſoupçons d'empoiſonnement, répandus ſur Ferdinand & Iſabelle, ne furent point un obſtacle à leur fortune. Tous deux avoient des talens & une profonde politique. Leur règne célèbre ne mérite pas cependant, aux yeux de la ſageſſe, tous les éloges que des hiſtoriens lui ont prodigués. Défions-nous des préjugés de nation; & ſurtout de ceux des ſiècles d'ignorance.

Mort de Henri IV en 1474.

Soupçons d'empoiſonnement.

Les commencemens furent orageux. Ferdinand, à qui l'on donnoit ſeulement le titre de roi, tandis que l'autorité ſe trouvoit entre les mains de la reine, fut ſur le point de ſe retirer en Aragon. Iſabelle ſut le flatter, le retenir; l'appellant ſon maître & ſon ſeigneur, mais agiſſant toujours en maîtreſſe du royaume. L'archevêque de Tolède, jaloux

Ferdinand d'abord mécontent en Caſtille.

Iſabelle l'y retient.

de la confiance qu'ils donnoient au cardinal Mendoza, se livra au ressentiment : *Je saurai bien*, disoit-il, *faire reprendre à Isabelle la quenouille que je lui ai fait quitter.* Il se retira, il cabala. Alphonse V, roi de Portugal, s'étant déterminé enfin à épouser la princesse Jeanne, fille de Henri IV, elle fut proclamée reine de Castille à Placencia. Mais au bout de quelques années de guerre, en 1479, Alphonse renonça au mariage & à ses prétentions. Jeanne se fit religieuse. L'archevêque de Tolède avoit été contraint, par la saisie de son temporel, de plier son orgueil sous le joug de l'obéissance.

Guerre avec le Portugal, bientôt finie.

Il falloit un gouvernement sage & vigoureux, pour réprimer les désordres publics, portés aux derniers excès. Tout étoit plein de brigands. Les seigneurs favorisoient ou commettoient les brigandages, & leurs châteaux pouvoient être regardés comme des places ennemies au sein de l'état. En un mot, tous les abus du gouvernement féodal se maintenoient par la force & la licence. On résolut de les détruire. Il se

Désordres publics qu'on veut réprimer.

La *santa Hermandad.*

forma une congrégation de la *santa Hermandad*, destinée à s'opposer aux meurtres, aux vols, aux violences de toute espèce. On lui assigna des fonds & un certain nombre de troupes. Cet établissement, & d'autres pareils, rencontrèrent beaucoup d'oppositions de la part des grands, intéressés aux crimes dont ils profitoient, comme nous l'avons vu dans tout le reste de l'Europe.

Gouvernement vigoureux.

Ce fut d'abord le principal objet d'Isabelle & de Ferdinand, d'arrêter les crimes par la terreur; de raser les fortereſſes des seigneurs qui infestoient le pays; de révoquer les graces qui épuisoient le trésor; d'affranchir les peuples de l'oppression des grands, & de les soumettre tous à l'autorité royale. Mais au milieu de ces soins utiles, nous les voyons établir par-tout, avec un zèle violent, ce que le tribunal de l'inquisition a de plus contraire aux droits de l'humanité, & aux maximes bienfaisantes de l'évangile.

Torquémada & Mendoza rendent l'inquisition atroce.

Torquémada, dominicain fougueux & cruel, avoit fait jurer à la reine, avant qu'elle fût reconnue,

d'employer tout ſon pouvoir, ſi elle parvenoit au trône, pour exterminer les impies, juifs, muſulmans, hérétiques, magiciens. Le cardinal Mendoza, enflammé par le dominicain, ſe prévalut de ce ſerment. L'inquiſition fut établie en 1480, avec des rigueurs juridiquement tyranniques, dont il n'y avoit pas encore d'exemples ſi barbares. Torquémada, devenu grand inquiſiteur, fit brûler en quatre ans, ſix mille perſonnes; & ſon zèle pourſuivit plus de cent mille citoyens. Une ſombre terreur, un fanatiſme farouche, s'emparèrent des familles; l'infâme délation ſe transforma en vertu; les moindres ſoupçons, de légères imprudences, des fautes imaginaires & ſuppoſées, furent des titres pour empriſonner, flétrir, déſeſpérer une foule d'innocens.

Procédures odieuſes de ce tribunal, ſans appel.

Les procédures les plus iniques décidèrent de la fortune, de l'honneur & de la vie. L'accuſé ne connut jamais l'accuſateur, & ne lui fut jamais confronté. Il falloit qu'il devinât ſon crime. Enveloppé dans les

pièges d'un interrogatoire captieux, il ſe reconnoiſſoit ſouvent coupable, ſans ſavoir de quoi. Le témoignage des plus proches parens, des femmes de mauvaiſe vie, étoit admis, comme ſi l'on eût craint de manquer d'autres délateurs. Et quoique les calomniateurs duſſent porter la peine du talion ; quoique les inimitiés perſonnelles, & les folies ſuperſtitieuſes, multipliaſſent néceſſairement les accuſations fauſſes ; il n'y avoit aucun exemple de calomniateur puni par le ſaint office. Nulle reſſource contre les jugemens de ce tribunal ; nul appel au ſouverain, protecteur de ſes ſujets.

Ses ſatellites. On vit une infinité de ſatellites comblés de privilèges, & des ſommes immenſes, employées pour le malheur de l'Eſpagne, plutôt que pour le triomphe de la foi. Ces affreux ſupplices, où les victimes étoient entaſſées, ces *auto-da-fé* qui font horreur au ſimple récit, furent des actes de religion, & des ſpectacles même où les rois aſſiſtèrent volontiers. Si l'on penſe avec plu-

Auto-da-fé.

Réflexion ſur ces rigueurs.

ſieurs écrivains, que l'Eſpagne & le Portugal doivent ſe féliciter d'avoir banni de la ſorte le mahométiſme, le judaïſme ou l'héréſie ; il faut donc abrutir la raiſon & tyranniſer les hommes ; il faut que le fer & le feu dévaſtent le monde, pour faire des chrétiens & des catholiques ! Eſt-ce ainſi que la foi chrétienne s'eſt établie ? Heureuſement pour les peuples, & j'oſe le dire, pour la religion, le gouvernement d'Eſpagne, qui devient tous les jours plus éclairé & plus humain, a beaucoup tempéré ces rigueurs, qu'inſpiroient les préjugés du ſiècle. L'hiſtoire nous apprend combien de bleſſures profondes elles ont faites à l'état.

Ferdinand hérite de l'Aragon & de la Sicile.

Ferdinand ſe trouva maître en 1479 des royaumes d'Aragon & de Sicile, par la mort de ſon père Jean II. Quatre ans après, le jeune Phébus de Foix, roi de Navarre, étant mort, il demanda en mariage pour ſon fils, Catherine, ſœur & héritière de Phébus ; il s'empara de Pampelune, afin de rendre la négociation plus efficace. Nous le verrons

Ses deſſeins ſur la Navarre.

envahir ce royaume. Une politique artificieuſe, ſoutenue par les armes, augmentera ſans ceſſe la puiſſance de Ferdinand & d'Iſabelle.

CHAPITRE VIII.

Conquête du royaume de Grenade.-- Expulsion des Juifs d'Espagne.

L'E royaume de Grenade, seul reste de la domination mahométane en Espagne, attiroit les regards de princes ambitieux, que le zèle, autant que l'intérêt, sembloit inviter à l'envahir. On s'étonne que les Maures n'aient pas profité des troubles de la Castille, sous le dernier règne, qu'ils se soient même soumis à payer tribut. Mais divisés entre eux, ils s'affoiblissoient tous les jours. Les discordes, qui augmentèrent jusqu'à la fureur, causèrent enfin leur ruine totale, comme celle de tant de fameux empires. Le roi de Grenade, Albohacen, eut à combattre un de ses fils, & celui-ci, un de ses oncles. Tout étoit en proie aux guerres civiles, lorsque Ferdinand & Isabelle tournèrent leurs forces contre cet état

Les Maures de Grenade divisés entre eux.

chancelant, que les dons de la nature auroient dû rendre un des plus heureux de l'univers.

Ferdinand & Isabelle attaquent ce royaume avec succès.

Après avoir demandé au pape Sixte IV, une bulle de croisade, & la permission de lever un subside sur le clergé, (la politique avoit encore besoin de ces moyens), Ferdinand se mit à la tête des troupes en 1483. Il continua toujours la guerre avec des succès rapides. Isabelle l'accompagna dans plusieurs expéditions. L'un & l'autre furent en danger de périr au siège de Malaga, ville importante défendue avec courage, & prise en 1487. Un Maure qui s'étoit glissé dans le camp pour les assassiner, se méprit, blessa deux personnes de la cour, & fut mis en pièces avant d'avoir consommé son crime. Ils forcèrent Baza en 1489; mais cette conquête leur coûta vingt mille hommes. Guadix & Almérie leur furent livrés par un des princes musulmans, qui disputoit la couronne; assez lâche & assez aveugle, pour vouloir à ce prix détourner leurs armes contre son rival. Enfin Isabelle & Ferdi-

nand assiègent Grenade en 1491. Un horrible incendie consume leur camp : pour n'être plus exposés à pareil désastre, ils font construire dans le même endroit une ville, à l'épreuve du feu ; & cet ouvrage se trouve fini en moins de trois mois. C'est la ville de *Santa-Fé*, encore subsistante. Les assiégeans n'y manquoient de rien, tandis que les assiégés souffroient toutes les rigueurs de la disette : la place fut réduite à l'extrémité.

1491. Siège de Grenade.

Alors un enthousiaste musulman ranima par son éloquence les courages abattus. Vingt mille hommes, que ses discours enflammèrent, se montroient résolus de le suivre & de tout oser. Il semble qu'on auroit dû profiter de leur ardeur. Mais Abo-Abdéli, qui avoit détrôné son père Albohacen, craignant au contraire les effets de cette fermentation, se hâta de capituler. Il obtint pour lui des places, des revenus, dans les Alpujarras, montagnes très-fertiles ; & pour les habitans, la sûreté de leurs biens, l'usage de leurs lois & l'exercice de leur religion. Chargé

Le roi Maure capitule lâchement.

des malédictions de ſon peuple, il jeta un profond ſoupir, en tournant ſes yeux ſur la belle capitale qu'il abandonnoit. *Tu as raiſon*, lui dit ſa mère, *de pleurer comme une femme, puiſque tu n'as pas ſu garder en homme de cœur une telle ville.* Il ne put ſupporter long-temps cette vie obſcure & dépendante; il obtint de ſe retirer en Afrique, où il mourut dans une bataille. Ainſi finit en Eſpagne l'empire des Arabes, fondé depuis environ huit cents ans.

Reproches de ſa mère.

1492. Expulſion des Juifs, pour les dépouiller.

Plus cette conquête étoit utile & glorieuſe, plus on doit s'étonner de la politique également funeſte & injuſte, qui expulſa les Juifs immédiatement après. En butte à la haine & au mépris des chrétiens, ils s'en dédommageoient par leur induſtrie; ils trouvoient dans les richeſſes une compenſation de l'honneur; & ſeuls faiſant le commerce, y joignant de groſſes uſures, ils poſſédoient preſque tout l'argent de la nation. Les nobles ruinés s'allioient avec eux par des mariages, ainſi qu'avec les mahométans, mais n'en étoient pas moins

leurs ennemis. Des imputations absurdes, telles que les haines religieuſes en firent de tous temps, allumoient la rage populaire. Le gouvernement ſe laiſſa entraîner ſoit par un zèle aveugle, ſoit par un intérêt mal-entendu. On ordonna aux Juifs d'évacuer le royaume. On leur accorda ſix mois pour vendre leurs biens; mais on leur défendit, ſous peine de mort, d'emporter de l'argent, de l'or & des pierreries : c'eſt-à-dire, qu'on les chaſſa pour les dépouiller.

Ce décret fit perdre à l'Eſpagne plus de trente mille familles, faiſant au moins cent cinquante mille perſonnes. Avec elles s'enfuirent l'induſtrie, les arts & le commerce. Il en fut de cette violence comme des altérations de monnoie, qui ruinoient les princes en leur procurant une reſſource momentanée. Les dépouilles des Juifs paroiſſoient un très-grand bien. L'état cependant tomba tout-à-coup dans la misère. Rien ne ſuppléa aux fortes contributions qu'ils payoient; & l'on ne ſut où trouver le néceſſaire, parce qu'on le tenoit de leurs mains laborieuſes. N'y avoit-il

Cette violence ruine l'état.

donc pas moyen de réprimer l'uſure des Juifs, ſans ſe priver du commerce? Si l'on vouloit être injuſte, ne falloit-il pas au moins prendre des meſures, pour prévenir les inconvéniens de l'injuſtice? Encore l'injuſtice auroit-elle produit ſon effet, beaucoup plus de mal que de bien; comme toutes les violences commiſes ſous prétexte de religion.

Ce que devinrent les Juifs.

Le Portugal gagna environ quatre-vingt mille ſujets, par l'expulſion des Juifs d'Eſpagne. Quinze mille ſe retirèrent en Afrique, où ils reçurent des traitemens plus cruels qu'en Eſpagne. Les Maures les éventroient pour tirer de leurs entrailles l'or qu'ils avoient avalé. Il en revint quelques milliers, qui feignirent d'embraſſer le chriſtianiſme. (*) L'inquiſition

(*) A en croire Ferréras, *ce fut un excellent remède dont Dieu ſe ſervit pour deſſiller les yeux de ces pauvres aveugles, qui reconnurent avec la lumière divine l'erreur de la fauſſe religion qu'ils profeſſoient*... Mais la fauſſeté de ces converſions paroît auſſi évidente que la tyrannie de l'inquiſition, dont l'hiſtorien ne pouvoit avoir ni donner une idée juſte.

étendit principalement ſur eux ſes mains ſanguinaires. On pouvoit la regarder comme un fléau inventé par les ennemis de l'Eſpagne, pour dépeupler le royaume.

A ces calamités publiques, il faudroit peut-être joindre la découverte du nouveau monde, faite l'année même que les Juifs furent chaſſés. Je la renvoie à l'époque ſuivante, où le régne de Ferdinand & Iſabelle offrira encore des traits mémorables. Il nous reſte ici quelques points à obſerver ſur ce qui intéreſſe davantage l'eſprit humain.

Le *ſaint tribunal*, le *boulevard de la foi catholique*, comme il l'appelle, a été vu d'un autre côté par nos ſages hiſtoriens de l'égliſe.

CHAPITRE IX.

Observations générales.

Révolution générale, qui commence dans le quinzième siècle.

TOUT change ou se prépare au changement, dans le cours du quinzième siècle ; parce que les hommes sortent d'une longue léthargie, qu'ils exercent les facultés de leur ame, & que des inventions nouvelles ouvrent une nouvelle carrière aux idées. On verra que la boussole, trouvée par hasard depuis long-temps, mais long-temps inutile faute d'en chercher l'usage, a seule produit une immense révolution.

Art militaire different.

L'invention de la poudre commençoit à changer l'art militaire, & le changement devoit être plus considérable, à mesure qu'on étendroit cette fatale découverte. La chevalerie n'avoit plus la même force dans les armées, ni par conséquent le même lustre dans l'état.

Décadence de la chevalerie.

Elle perdit encore beaucoup par l'établissement des ordres de la Jarretière, de la Toison d'or, de Saint

Michel, &c. Ces décorations flattoient davantage la vanité ; elles attachoient les seigneurs à la cour des princes. Ceux-ci cherchoient tous les moyens de rétablir ou d'accroître leur autorité.

Il est facile d'observer, particulièrement en France, les progrès de la politique, depuis que la science du droit étoit en honneur. Les jurisconsultes, les parlemens, quoique imbus encore d'opinions fausses, avoient introduit les principes les plus favorables à la monarchie. En négociant ou en luttant avec la cour de Rome, on s'étoit accoutumé aux affaires épineuses. Peut-être avoit-on puisé dans cette source les rafinemens de ruses, qui se changèrent bientôt en système. On voit les puissances de l'Europe étendre leurs vues de toutes parts, former des ligues & des alliances ; mais on voit la perfidie devenir un art dans les plus grandes affaires. Louis XI & Ferdinand le Catholique mirent leur gloire à tromper. La contagion devint générale. Ce fut un jeu de déshonorer le trône & l'autel par l'im-

Politique plus cultivée, mais avec des rafinemens funestes.

poſture. Ce qu'il y a de plus inviolable, les traités & les ſermens, on en fit un piège pour ſurprendre ſes ennemis ſous le voile de l'amitié ; ſans conſidérer que c'étoit le moyen de s'attirer des ennemis ſans nombre, & de n'avoir que des amis infidèles. La fourberie a le ſuccès d'un moment : les ſuites en ſont toujours dangereuſes. Mille faits le démontreront juſqu'à nos jours.

Les crimes ſe multiplient; pourquoi!

C'eſt ici plus que jamais le temps des crimes infâmes, des aſſaſſinats, des empoiſonnemens. On les regarde comme une production de l'Italie, où la fureur & la foibleſſe des partis les y rendoient fort communs. La politique italienne, certainement infectée de tous les vices du bas-empire, infecta les cours de l'Europe par ſes exemples & par ſes leçons. Inſenſiblement la morale diſparut, & avec elle la ſûreté du commerce de la vie. L'impiété, jointe à la ſuperſtition, effaça les premiers principes du devoir. Pourquoi le paſſage de la barbarie à la culture des talens ne fit-il, en pluſieurs choſes, que ſubſtituer aux vices bru-

taux, des vices plus rafinés & plus funeſtes ? parce que la ſaine raiſon ne guida point les eſprits ; parce qu'en ſe ſubtiliſant, ils ſuivirent la pente des paſſions ; parce qu'enfin les gouvernemens ſont les mœurs publiques, & qu'en général ils rapportoient tout à la fortune.

L'imprimerie, très-utile, malgré l'abus qu'on en devoit faire.

L'imprimerie, inventée à Strasbourg en 1440, par Jean Guttemberg, perfectionnée à Mayence par Jean Fuſt & Pierre Scoëffer, devoit répandre également & les vérités & les erreurs. Mais elle doit être comptée parmi les grands biens, quelques abus qu'on ait pu en faire ; car l'ignorance multiplie d'elle-même les erreurs, au lieu que la vérité ne perce qu'à travers une infinité d'obſtacles. Si, même avec le ſecours des livres, ſes progrès ſont lents & incertains ; que ſeroit-ce ſans un tel ſecours, dans les ténèbres de l'ignorance ? Un des principaux abus de l'imprimerie ſera de fournir des alimens au fanatiſme des ſectaires ; mais ce fanatiſme n'avoit déja que trop d'alimens avant elle. Par elle ſeule, au contraire, ſe com-

muniqueront de proche en proche les principes de raiſon & de morale, qui détruiront à la fin la rage des ſectes. Quel avantage pour l'humanité !

Cette invention admirable fut calomniée.

Un bourgeois de Harlem, nommé Kuſter, avoit déja imprimé, en gravant ſur le bois les pages entières, comme les Chinois le pratiquoient depuis pluſieurs ſiècles. Cette méthode eſt aux caractères mobiles de fonte, à-peu-près ce que les hiéroglyphes ſont aux lettres alphabétiques. L'invention de l'imprimerie parut ſi merveilleuſe, que les premiers qui en apportèrent des eſſais à Paris, paſsèrent pour magiciens. On étoit alors ſorcier, dès qu'on étonnoit le vulgaire. Le parlement lui-même ſe laiſſa prévenir d'abord. Toute nouveauté utile fut un monſtre aux yeux de la prévention.

On attribue faussement aux Grecs la renaissance des lettres.

S'il falloit attribuer la renaiſſance des lettres à une cauſe étrangère, ce ſeroit plutôt à l'imprimerie, qu'aux Grecs échappés de Conſtantinople. Quelques ſavans fugitifs, comblés de bienfaits, ſur-tout par Côme & Laurent de Médicis, en-

ſeignèrent le grec ou en inſpirèrent le goût. Sans doute la littérature y gagna. Mais auparavant la carrière étoit ouverte : on cultivoit la poéſie & l'éloquence ; on étudioit les modèles de l'ancienne Rome. Térence, Virgile, Horace, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, &c. n'auroient-ils donc pas ſuffi pour donner les idées du beau ? n'auroient-ils pas formé les poëtes, les orateurs, les hiſtoriens du quinzième & du ſeizième ſiècles ?

Les langues ſavantes firent d'abord plus de pédans que de gens de goût.

J'oſe le dire, les langues ſavantes furent moins, au commencement, une ſource de goût & de lumières, que d'érudition grammaticale. L'étude des mots détourna de celle des choſes. Un pédantiſme, hériſſé de minuties & de citations ridicules, caractériſoit la plupart des nouveaux ſavans. Ils compilèrent, ils commentèrent, ils imitèrent en eſclaves laborieux : ils ne pensèrent point. Leur travail devoit faciliter aux vrais génies les connoiſſances, dont ils pouvoient avoir beſoin. Mais ſe perſuader, comme on le faiſoit, que l'étude des anciens tenoit lieu de tout, adorer juſqu'à leurs défauts,

prendre leurs jugemens pour des oracles, n'imaginer rien de bon que ce qui leur reſſembloit, copier ſuperſtitieuſement leur langage : c'étoit le moyen, non de perfectionner le goût & la raiſon, mais d'en retarder les progrès.

On négligea malheureuſement les langues vulgaires.

Il auroit fallu cultiver les langues vulgaires, en étudiant les langues mortes. Quand l'Italie ſuivit cette route, elle eut d'excellens auteurs. Elle n'eut guère que des *cicéroniens* ſans idées, ou de lourds compilateurs, lorſqu'elle en ſuivit une contraire. Les autres nations furent longtemps au-deſſous d'elle, tant qeu le pédantiſme empêcha les gens de lettres d'écrire dans la langue nationale, d'éclairer par-là le public, & de s'inſtruire eux-mêmes à ſon école. Comines & Monſtrelet, dont les hiſtoires nous intéreſſent encore dans un jargon ſuranné, auroient excité l'émulation des écrivains de France, ſi l'on avoit vu que le grec & le latin, en fourniſſant des modèles, devoient apprendre à mieux penſer & à mieux écrire dans ſa propre langue.

Les disputes de l'école, qui devenoient toujours des affaires de religion & d'état, sont une triste preuve de l'esclavage où la raison étoit pour long-temps enchaînée. Aristote condamné dans le treizième siècle, par des sentences ecclésiastiques, rétabli par d'autres sentences aussi raisonnables, régnoit souverainement sur les docteurs. Un légat, réformant l'université de Paris, vers le milieu du quinzième siècle, avoit fait une loi d'enseigner la doctrine de ce philosophe. On ne la connoissoit que par les commentaires des Arabes. Ainsi, Averroès, au nom d'Aristote, dictoit des oracles dans les écoles chrétiennes. La physique, la morale, la théologie même, étoient en quelque sorte asservies à ses idées inintelligibles. Toutes les sectes se fondoient sur son autorité, comme sur celle de l'écriture sainte. On citoit également l'écriture & Aristote; & ce bizarre mélange, qui dégradoit la religion, faisoit un monstre de la philosophie.

Préjugés de l'école.

Aristote y règne.

Deux sectes absurdes, les *réalistes*

Disputes ridiculement lé-

rieuſes des réali tes & des nominaux.

& les *nominaux* ; les premiers défendant les *eſſences* & d'autres abſtractions, comme des êtres réels ; les derniers combattant cette chimère par de fauſſes ſubtilités, ſe déchiroient avec fureur, & invoquoient, outre les anathêmes de l'égliſe, les ſecours du bras ſéculier. Louis XI ſe déclara contre les nominaux ; il fit enchaîner leurs livres. La diſpute n'en devint que plus ardente, ſelon la coutume. Ces livres ſortirent de captivité ; on continua de ſe battre. Si Deſcartes n'étoit enfin venu, peut-être ſe battroit-on encore pour de pareilles inepties.

Diſputes des Thomiſtes & des Scotiſtes, plus ſérieuſes.

En même-temps les Thomiſtes & les Scotiſtes, ou les dominicains & les franciſcains, troubloient le monde par leurs querelles opiniâtres. Les uns nioient l'immaculée conception de la vierge, les autres vouloient en faire un dogme nouveau. Les uns donnoient des ſtigmates à ſainte Catherine de Sienne, religieuſe de leur ordre ; les autres ſoutenoit que ce privilège n'appartenoit qu'à ſaint François, leur fondateur. Les uns avançoient que,

pendant que Jéſus-Chriſt fut au tombeau, la divinité n'étoit point ſéparée de ſon ſang ; les autres l'en ſéparoient. Ils ſe taxoient ſouvent d'héréſie les uns les autres ; faiſant d'une opinion de corps une règle univerſelle de croyance, autant qu'ils le pouvoient ; car en-théologie les ſyſtêmes tendoient ordinairement à ce but.

Savonarole accuſé d'héréſie.

Jérôme Savonarole, dominicain enthouſiaſte, célèbre prédicateur de Florence, fut la victime de la rivalité des deux ordres. Il avoit déclamé contre le pape Alexandre VI, dont les ſcandales faiſoient horreur. On l'accuſa de mauvaiſe doctrine. Un de ſes confrères offre de le juſtifier, en ſubiſſant l'épreuve du feu. Un franciſcain offre de ſubir la même épreuve, pour démontrer qu'il eſt coupable. On y conſent, on fixe le jour. Le franciſcain tremble & ſe rétracte. Un autre prend ſa place, & recule auſſi. Enfin un frère lai du même ordre entre dans la lice. Les magiſtrats & le peuple de Florence accourent au ſpectacle. Les feux ſont allumés. Mais le do-

Épreuve du feu, qu'on offre & qu'on refuſe de ſubir.

minicain s'aviſe fort à propos de ne vouloir y entrer qu'avec l'euchariſtie. On refuſe d'y conſentir, ſoit par reſpect pour le ſacrement, ſoit parce que le franciſcain s'y oppoſe; & chacun ſe retire ſans avoir rien fait.

Supplice de Savonarole.

Savonarole n'en fut pas moins brûlé en 1498, avec deux autres dominicains. C'étoit un de ces hommes, moitié fourbes, moitié fanatiques, qui abuſent de la crédulité populaire, pour établir leurs préjugés & leur domination. Commines rapporte qu'il avoit prédit l'événement de la bataille de Fornoue. Mais Commines ne raiſonne point ſur la prétendue prophétie.

Thèſes de Pic de la Mirandole.

Tandis que des théologiens donnoient ces ſpectacles humilians pour l'eſprit humain; un prince ſouverain, encore très-jeune, Pic de la Mirandole, ambitionnoit la réputation de docteur univerſel. En 1486, âgé de vingt-trois ans, il ſoutint à Rome des thèſes ſur toutes les ſciences, théologie, mathématiques, phyſique, &c. ſans excepter la *cabale* * & la magie, dont on faiſoit,

* Eſpèce de ſcience abſurde & myſtérieuſe des Juifs.

ainſi que de l'aſtrologie, une étude des plus ſérieuſes. Il avoit principalement étudié ſaint Thomas & Ariſtote. Cependant il n'échappa point aux cenſures. Ses thèſes furent déférées à Innocent VIII, qui en condamna treize propoſitions. Pic écrivit ſon apologie, & n'eut pas de peine à confondre ſes accuſateurs. Un d'eux invectivant contre la *cabale*, ſans en avoir aucune idée, quelqu'un lui demanda ce que c'étoit : *On ſait bien*, répondit-il, *que c'eſt un hérétique qui a blaſphémé contre Jéſus-Chriſt, & dont les ſectateurs portent le nom de cabaliſtes.* Pic de la Mirandole, le prodige de ſon ſiècle, en fait de ſavoir, mourut à trente-trois ans. Il avoit obtenu l'abſolution d'Alexandre VI, & avoit renoncé à ſa ſouveraineté pour ſe livrer aux bonnes œuvres.

Sa condamnation à Rome, & ſon apologie.

Il eſt toujours curieux & néceſſaire de conſidérer la cour de Rome, moins puiſſante qu'autrefois par la terreur des excommunications, mais non moins ambitieuſe ; plus politique, plus forte par ſes domaines, & remuant encore l'univers par la

La cour de Rome n'étoit point réformée.

religion ou par l'intrigue. Tous ces grands projets de réformer l'égliſe dans ſon chef & dans ſes membres, s'étoient évanouis en fumée. Quand même les décrets de Conſtance & de Bâle auroient attaqué la racine même du mal, l'exécution en devoit être nulle, dès que les puiſſances ne s'en mêloient point. Que peuvent contre les mœurs, des lois qu'une aſſemblée fait en paſſant, & que les principaux chefs de la légiſlation ne veulent pas maintenir ? quelle autorité pourroit les mettre en vigueur ?

Conduite intéreſſée des papes.

Auſſi l'hiſtoire repréſente-t-elle ici les papes toujours occupés de leurs intérêts, fort peu du bien de

Calixte III.

l'égliſe. Calixte III, ſucceſſeur de Nicolas V, eſt parvenu au pontificat par la brigue : il ne ceſſe de prêcher la guerre contre les Turcs ; & ſous ce prétexte, il met à contribution les royaumes ; il équipe des galères, il ne réuſſit à rien de bon.

Pie II.

Pie II, ſucceſſeur de Calixte, eſt un politique ruſé, orgueilleux, qui s'efforce d'anéantir tout ce qu'il a jugé lui-même néceſſaire dans le concile de Bâle, & qui donne l'exemple de ſa-

crifier la vérité à la fortune. Après lui, Paul II viole ſans pudeur les ſermens dont il s'eſt lié dans le conclave, où l'on avoit juré l'obſervation de pluſieurs regles, la plupart avantageuſes aux cardinaux : il appaiſe leurs murmures en leur donnant des bonnets rouges, & en flattant leur vanité par des bagatelles. Sixte IV s'eſt trop fait connoître dans la conjuration de Florence. Un de ſes principaux ſoins fut d'amaſſer de l'argent pour chaſſer le Turc, & d'employer ſes richeſſes à l'établiſſement de ſa famille. Les Romains pillèrent ſon palais après ſa mort. Innocent VIII, dont les mœurs étoient décriées, ſuivit exactement le même ſyſtême ; & ſon ſucceſſeur, Alexandre VI, ſurpaſſa encore tout ce que l'on avoit vu en ce genre. Nous l'avons déja obſervé, la conduite des papes entraînoit des conſéquences infinies. Vertueux, ils auroient prévenu les plus grands maux, ils auroient fait les plus grands biens, à l'exemple des anciens modèles du pontificat ; vicieux, à quoi n'expoſoient-ils pas

Paul II.

Sixte IV.

Innocent VIII.

Alexandre VI.

l'égliſe, en troublant & en dépravant la ſociété ?

Maux prochains.

Cependant les eſprits s'agitoient. L'héréſie de Wiclef & de Jean Huſſ avoit laiſſé une ſourde fermentation, qu'augmentoient la lecture, les diſputes, les ſcandales & la licence. Des matières inflammables, raſſemblées ſous terre, comprimées & en mouvement, ſe feront bientôt paſſage ; & leur exploſion terrible couvrira le terre de ruines & d'incendies.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

LIGUE CONTRE VENISE. — LÉON X ET LUTHER.

Depuis la fin du quinzième siècle, jusqu'à l'an 1519.

CHAPITRE PREMIER.

Progrès de la navigation, jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Influence de la navigation sur le système politique.

LES prodiges que la navigation va faire éclore, les sources de richesses & de connoissances qu'elle va faire jaillir, le mouvement qu'elle va imprimer au système politique

de l'Europe, méritent d'être annoncés comme une époque de l'hiſtoire. Cette époque annonce de nouvelles calamités au genre humain, ſous les dehors de la gloire & du bonheur; mais l'humanité ſe perfectionnant avec la raiſon, il arrivera peut-être un temps, où les contrées qui ont maudit la tyrannie européenne, ſe féliciteront des avantages que nos lumières, nos loix & nos arts devroient à la fin leur procurer.

Premiers navigateurs.

On ſait comment l'induſtrie, excitée par le beſoin & par l'intérêt, forma les premiers navigateurs. Sans autre ſecours que l'inſpection des aſtres, avec une routine incertaine, les Phéniciens & les Carthaginois étendirent au loin leur commerce maritime; quelques-uns de leurs voyages ſont des phénomènes de hardieſſe & de ſuccès. Les anciens Danois, ceux de Norwège en particulier, peuple pirate, intrépide, plongé dans la barbarie, exécutèrent des entrepriſes d'autant plus étonnantes, qu'ils devoient tout à leur courage. En 874, ils pénétrèrent

Courſes des anciens Danois.

rent en Islande, & y établirent une colonie considérable. En 982, ils découvrirent le Groenland, & y firent un établissement moins utile, mais plus merveilleux que leurs conquêtes en Europe.

On prétend qu'ils abordèrent en Amérique.

Ce qui paroît incroyable, & ce que M. Mallet, historien du Danemarck, donne pour suffisamment prouvé, c'est que peu de temps après, ils abordèrent dans un pays de l'Amérique, auquel ils donnèrent le nom de Vinlande : ils y fondèrent une nouvelle colonie, dont les chroniques islandoises parlent souvent jusqu'en 1121. » Depuis ce temps-
» là, dit M. Mallet, il paroît que
» la Vinlande commença à être ou-
» bliée peu-à-peu dans le Nord,
» jusqu'à ce qu'enfin la Groenlan-
» de chrétienne étant perdue ; l'Is-
» lande entièrement déchue de ce
» qu'elle avoit été ; le Nord rava-
» gé par la peste, & affoibli par
» ses divisions intestines, on en per-
» dit pleinement le souvenir ; tan-
» dis que la colonie de Vinlande
» cessant d'avoir commerce avec
» l'Europe, s'abâtardissoit de son

» côté, par des causes qu'il est » plus aisé d'imaginer que d'avan- » cer avec certitude. « On conjecture que l'île de Terre-neuve est la Vinlande des Norwégiens, & que les Eskimaux sont les descendans de leur colonie. En effet, ce peuple a la peau blanche, de la barbe, des cheveux ordinairement blonds, une taille avantageuse, qui le distinguent des autres sauvages de l'Amérique. (Voyez *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, page 174, &c.) Je sais combien de pareilles traditions & de pareilles conjectures peuvent laisser de doute : elles sont du moins plus intéressantes que les fables de nos anciens faiseurs de chroniques.

On pense que les Eskimaux viennent d'eux.

Au quinzième siècle, avant les découvertes de l'illustre Christophe Colomb, l'existence des Antipodes paroissoit encore une chimère. La superstition, compagne & appui de l'ignorance, fortifioit cette erreur en y mêlant la théologie. Comment des hommes, séparés de nous par les abîmes de l'océan, pourroient-ils avoir la même origine que nous, descendre d'Adam & partici-

Idées absurdes sur les Antipodes, jusqu'au quinzième siècle.

per au bienfait de la rédemption ? c'eſt ainſi que les théologiens raiſonnoient depuis pluſieurs ſiècles. Les mauvais philoſophes, c'eſt-à-dire, preſque tous les raiſonneurs, n'avoient pas des idées plus juſtes. La convexité de la terre, que les anciens avoient connue, ſe préſentoit à l'eſprit comme une idée révoltante. Des êtres placés dans un hémiſphère oppoſé au nôtre, marcheroient la tête en bas ? quelle abſurdité, s'écrioit-on ! Ainſi une vérité de fait ſe trouvoit au nombre des erreurs abſurdes, des impiétés même. Grande leçon, ſoit pour les juges préſomptueux, qui décident arrogamment ſans connoître ; ſoit pour les eſprits puſillanimes, qui rampent dans l'eſclavage des préjugés, ſans ſe douter même que la raiſon ait quelque droit de s'en affranchir.

Invention de la bouſſole.

Si la bouſſole n'avoit pas été inventée, peut-être l'illuſion eût-elle été invincible. Une aiguille aimantée fraya la route des mers : elle ſuppléa aux aſtres qu'on n'aperçoit pas toujours ; elle indiqua le pole

plus exactement que l'étoile même polaires. Dès que les navigateurs eurent ce guide sûr, ils devinrent capables de tout entreprendre. On en fit usage au quatorzième siècle. Les îles Canaries avoient été découvertes auparavant par les Espagnols. C'étoit un nouveau motif d'espérance & de courage.

Don Henri excite les navigateurs en Portugal.

L'infant Don Henri, fils de Jean I roi de Portugal, excita par son génie, au commencement du quinzième siècle, l'ardeur de la navigation. Les Portugais se tournèrent vers les côtes occidentales de l'Afrique. Ils doublèrent le cap *Non*, regardé comme une barrière insurmontable : ils découvrirent l'île de Madère en 1420, & y plantèrent des cannes de sucre ; production des Indes, que les Arabes avoient apportée en Sicile & dans l'île de Chypre, & qu'on transplanta depuis en Amérique.

Il obtint de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences.

Cet infant de Portugal crut devoir s'adresser à Rome, pour animer davantage une nation superstitieuse. Martin V seconda ses vues, en souverain de l'univers : il don-

na aux Portugais le droit de conquête, depuis le cap de Bojador, jusqu'aux extrémités des Indes orientales ; il y ajouta des indulgences plénières pour ceux qui mourroient dans ces expéditions. De pareilles bulles étoient fort utiles au projet ; car les fatigues & les dangers auroient dû abattre peu-à-peu l'audace des conquérans, si une sorte de fanatisme n'eût rendu leur cupidité plus audacieuse.

Découverte du cap de Bonne-espérance.

Après la mort de Henri en 1461, les Portugais continuèrent leurs entrepriſes. Ils paſsèrent enfin l'équateur ; ils parvinrent à la pointe de l'Afrique ; ils donnèrent au cap des Tempêtes le nom de Bonne-eſpérance ; en 1497, ils doublèrent enfin ce cap terrible ; & c'eſt alors en effet qu'on put eſpérer beaucoup de ces découvertes, juſqu'alors plus étonnantes que profitables.

CHAPITRE II.

Voyages de Chriſtophe Colomb au nouveau monde.

Conjectures & projets de Chriſtophe Colombo.

UN génie ſupérieur étendoit depuis quelque temps ſes vues ſur l'autre hémiſphère. Chriſtophe Colombo, génois, fixé à Lisbonne, frappé du ſuccès de tant de hardis navigateurs, donnant l'eſſor à ſes idées, réfléchiſſant à la figure de la terre, avec le ſecours d'une mauvaiſe carte de géographie, ſe perſuada que l'océan atlantique embraſſoit des terres inconnues; ou qu'en naviguant toujours vers l'oueſt, on trouveroit un paſſage à l'Inde & à la Chine. Cette dernière conjecture, quoique fauſſe, fut le germe de la plus grande découverte où les hommes ſoient parvenus. Mais ſi Colomb n'avoit pas eu le courage d'un héros, ſes vaſtes idées ſe ſeroient perdues parmi les chimères.

Il eſt traité de viſionnaire à Gènes & ailleurs.

En bon citoyen, il propoſa d'abord l'entrepriſe à ſa patrie, comme un moyen d'enlever le riche com-

merce des Indes à Veniſe, qui le faiſoit par l'Égypte & la mer rouge. Les Génois ne virent en lui qu'un viſionnaire. Les portugais, beaucoup plus capables de l'apprécier, le jugèrent auſſi mal, parce qu'ils fixoient uniquement leurs regards ſur la navigation d'Afrique. Les cours de France, d'Angleterre, auxquelles il s'adreſſa ſucceſſivement, ne le traitèrent pas mieux. Ce grand homme, enflammé de l'enthouſiaſme qu'inſpirent les grandes choſes, & qui les produit, ne ſe rebuta point. Il dévora les railleries, les inſultes. Il agit en Eſpagne auprès de Ferdinand & d'Iſabelle; il eſſuya leurs refus pendant huit ans; il fut réduit, pour obtenir la permiſſion de leur chercher des royaumes, à mettre en jeu les reſſorts du zèle de religion. Un cordelier, & deux autres gens d'égliſe, ébranlés par ſes diſcours, déterminèrent Iſabelle à une entrepriſe qui pouvoit étendre la foi chrétienne. On manquoit d'argent. Elle vendit ſes bijoux; un particulier fit des avances; enfin Colomb

Ce qui détermine la cour d'Eſpagne à l'employer.

eut à ſes ordres trois petits vaiſſeaux avec le titre d'amiral.

1492. Premier voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique.

Il s'embarque, tranſporté de joie, le 3 août 1492. Après une longue & périlleuſe navigation, ſans ceſſe expoſé aux murmures & à la révolte de ſon équipage, il trouve une des îles Lucayes. Il découvre bientôt les autres; il découvre Cuba, Hiſpaniola ou Saint-Domingue; il revient au bout d'environ neuf mois, avec de l'or & quelques Américains. Le préjugé étoit confondu. Ferdinand & Iſabelle comblèrent d'honneurs celui qu'on avoit traité de fou avant le ſuccès. Ils le nommèrent amiral des Indes occidentales, & lui confièrent dix-huit vaiſſeaux pour un ſecond voyage, dont on attendoit de plus grands fruits. Colomb ſe remit en mer au mois de ſeptembre 1493. Ce nom d'*indes occidentales*, donné à l'Amérique, rappelle une erreur dont il ne fut jamais détrompé. Il crut d'abord que le pays nouvellement découvert tenoit à l'Inde: il eſpéra toujours arriver par-là en peu de temps aux riches contrées où ſe portoient ſes deſirs.

Honneurs qu'il reçut à ſon retour.

Le moyen de profiter des découvertes étoit d'établir des colonies. L'île Saint-Domingue fixa son choix. Tout épouvantoit les sauvages. Des hommes à cheval, avec leurs armes à feu, leur paroissoient des dieux terribles armés du tonnerre. Quelle idée devoient-ils avoir de ces gros vaisseaux, qui vomissoient les flammes & les foudres, comme des volcans mobiles à volonté ? Colomb les ménageoit cependant avec sagesse; & il eut moins d'inquiétude de leur côté, que de celui des Espagnols eux-mêmes. Ceux-ci se flattoient de ramasser sans travail l'or & l'argent. Un établissement pénible, une exacte discipline, tout les souleva contre l'amiral. Sa patience & sa sagesse furent mises aux plus rudes épreuves. Il venoit de découvrir la Jamaïque. Il trouva en arrivant sa colonie révoltée, les Américains armés pour la détruire. Tandis qu'il ramenoit les uns, qu'il dissipoit les autres, ses envieux le calomnioient en Espagne. On envoya un surveillant pour le gêner & pour le contraindre. Il sentit la nécessité de repasser en

Colonie d'Hispaniola ou Saint-Domingue.

Révolte des Espagnols contre Colomb.

Il va se justifier à la cour.

Europe. Il s'y justifia sans peine ; mais ce ne fut qu'à force de sollicitations, & après mille retardemens affectés, qu'il obtint quelques secours pour un troisième voyage.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Colomb se remet en mer l'an 1498. Il parvient au continent de l'Amérique. Il remonte quelque temps l'Orénoque ; mais cédant aux inquiétudes de l'équipage, il abandonne sa découverte, & gagne Saint-Domingue, après avoir trafiqué sur les côtes avec différens sauvages, moins par intérêt que dans la vue de connoître le pays & les habitans. Ces bons Américains s'estimoient heureux de donner leurs perles & leur poudre d'or en échange, pour des morceaux de verre ou pour de petits ouvrages d'étain.

Nouvelles injustices qu'il éprouve.

Arrivé à Saint-Domingue, il éprouva de nouveau les noirceurs de l'ingratitude & de l'envie. Ses ennemis triomphoient à la cour en son absence. Un gouverneur arriva pour le remplacer. Cet officier n'eut pas honte de le charger de fers, de l'envoyer comme un criminel en Espagne. L'injustice étoit trop criante :

elle eut les mêmes ſuites que la première. Colomb fut mis à la tête d'une flotte, fit un quatrième voyage en 1502, trouva encore des perſécuteurs & des ingrats, & découvrit cependant l'iſthme de Darien. Mais ayant eſſuyé une violente tempête, il relâcha à la Jamaïque.

Uſage qu'il fait d'une éclipſe.

C'eſt-là que, dépourvu de vivres, environné de ſéditieux, il ſe ſauva par ce coup du génie ſi célèbre. Sachant qu'une éclipſe de lune étoit prochaine, il menaça les ſauvages de la plus terrible vengeance, s'ils lui refuſoient des proviſions; & leur déclara, pour preuve de ce qu'ils avoient à craindre, que la lune perdroit ſa lumière. Dès que l'éclipſe fut commencée, les Américains accoururent ſaiſis de frayeur; ils s'eſtimèrent trop heureux de le fléchir par les ſecours qu'il demandoit, & d'obtenir que la lune les éclairât comme auparavant.

Fin malheureuſe de ce grand homme.

De retour en Eſpagne, Colomb ne trouva plus la reine Iſabelle ſa protectrice. Ferdinand lui donna de belles paroles, ſans aucun effet. Il mourut accablé de chagrins &

d'infirmités en 1506. On admire ſa conſtance à ſervir une cour ingrate, dont il reçut tant de dégoûts : on doit admirer auſſi ſon humanité envers les ſauvages, qu'il traita preſque toujours avec des ménagemens pleins de ſageſſe.

Barbaries contre les ſauvages.

Après lui, une barbarie ſanguinaire ſe déchaîna contre ces malheureux. Ils furent entièrement exterminés à Saint Domingue & à Cuba, ſoit par les armes, ſoit par des travaux inſupportables. On lâchoit même des dogues pour les dévorer. Eſt-il étonnant qu'un cacique ou chef de ſauvages ait répondu au miſſionnaire, qui l'exhortoit à gagner le paradis par la patience : *Je ne veux point de votre paradis, s'il y a des Eſpagnols ?* Mais remarquons en général que les colonies ne furent guère compoſées, au commencement, que de la plus vile partie de la nation, de miſérables ſans principes ſans mœurs, ne reſpirant que meurtres & brigandages. Preſque toutes les colonies européennes ont été de même nature dans leur origine. Les crimes de l'Europe devoient donc, pour

ainſi dire, ſe déborder ſur tous les pays où l'audace alloit chercher des richeſſes.

Le bruit des voyages de Colomb excita l'émulation, ou plutôt l'avidité d'une foule d'aventuriers. Américic Veſpucci, florentin, commandoit un de leurs vaiſſeaux. Il s'attribua l'honneur d'avoir découvert le nouveau monde en 1498, cinq ans après le premier voyage de Chriſtophe Colomb. Quand celui-ci n'auroit pas trouvé le continent, ſa gloire en devroit-elle moins éclipſer ceux qui n'ont fait que ſuivre ſes traces? Cependant l'Amérique porte le nom du Florentin, peu digne de l'immortalité: tant la réputation même eſt ſujette aux caprices de la fortune! Mais un mot n'en impoſe point aux juſtes eſtimateurs du mérite.

Américic Veſpucci s'attribue injuſtement la découverte du nouveau monde.

Quelques Anglois ont prétendu que Madoc, prince de Galles, au douzième ſiècle, avoit le premier pénétré dans le nouveau monde, où il étoit mort. Ce fait, beaucoup moins prouvé que celui des Danois norwégiens, reſſemble trop aux

Prétentions de quelques Anglois à cette découverte.

fables inventées par l'orgueil des nations.

Les Eſpagnols & les Portugais ſe diſputent leurs droits étranges de conquête.

Ferdinand & Iſabelle n'avoient pas manqué de ſolliciter à Rome le droit de conquête, ſur les pays découverts & à découvrir. Ils l'avoient obtenu aiſément ; les papes, en donnant ce qui ne leur appartenoit point, faiſoient des conquêtes pour eux-mêmes. Jean II, roi de Portugal, voulut cependant partager avec les Eſpagnols une proie ſi conſidérable. La flotte, qu'il équipoit dans cette vue, devint donc une matière de procès. Alexandre VI fut juge entre les deux couronnes, & leur fixa des limites en 1493, par la ligne de *marcation*. Cette ligne paſſoit à cent lieues de Madère, des Açores & du Cap-Verd. L'année ſuivante, il fallut tracer une autre ligne, qu'on appela de *démarcation*, & qui paſſoit par les Canaries. On partageoit ainſi le monde inconnu entre l'Eſpagne & le Portugal ; on donnoit l'occident aux uns, l'orient aux autres, & l'on ne penſoit pas que ce qui étoit l'orient d'un côté du globe, étoit de l'autre côté l'occident. Chacun pré-

Alexandre VI termine ſingulièrement le procès.

voit l'instabilité de ces réglemens : ils sembloient réaliser, pour les papes, l'empire du monde.

CHAPITRE III.

Conquêtes des Portugais en Asie.--- Le Mexique & le Pérou conquis par les Espagnols.

Les Portugais vont aux Indes par l'Océan.

AUTANT les découvertes des Portugais avoient aiguillonné le génie de Christophe Colomb, autant celles de Colomb excitèrent les Portugais à tenter de nouvelles entreprises. L'exemple & le succès furent toujours les mobiles de l'esprit humain. En 1497, Emmanuel I, roi de Portugal, plein de grandes idées comme ses ancêtres, envoya aux Indes Vasquez Gama, avec cent soixante hommes d'équipage, tant soldats que matelots. Pourquoi si peu de monde ? c'est que les craintes égaloient encore ou surpassoient les espérances. Gama surmonte tous les périls de l'Océan, fait le tour de l'Afrique; il aborde au Mozambique, à Calicut, dans les Indes orientales; & revient deux ans après rendre

compte de ſes découvertes. Elles étoient de nature, ainſi que la navigation d'Amérique, à changer toute la face de l'Europe par les tréſors qu'elles aſſuroient aux maîtres de l'océan. Bientôt la nouvelle route attira une infinité de Portugais. Vaſquez Gama, en 1502, avec un petit nombre de guerriers armés des foudres de l'europe, porta la terreur juſques ſur les côtes de Malabar. Alphonſe Albuquerque s'empara d'Ormuz en 1507, força & pilla Calicut en 1509, établit à Goa en 1510 la domination portugaiſe. Bientôt Malaca, l'île de Ceïlan, fertile en canelle & en pierres précieuſes; les îles Moluques, où vient le girofle, furent ſubjuguées. Les Portugais bâtirent Macao dans la Chine; ils pénétrèrent juſqu'au Japon; ils établirent un commerce immenſe, qui ruina celui des Vénitiens; ceux-ci ne pouvant donner au même prix les marchandiſes de l'Inde, qu'ils tiroient d'Alexandrie.

Leurs conquêtes en Aſie.

Toutes ces entrepriſes, au premier coup-d'œil, ſont admirables. Mais ſi l'on penſe qu'elles irritèrent la ſoif

Barbarie & ſuperſtition dans ces vaſtes entrepriſes.

de l'or, jusqu'à faire oublier les vrais biens de la société & de la nature ; qu'elles firent couler des flots de sang, même au nom de Jésus-Christ ; que les aventuriers cruels, le crucifix à la main, massacrèrent des millions d'hommes, sous prétexte d'établir le christianisme qu'ils déshonoroient ; qu'une superstition insensée ne les rendit pas moins féroces qu'une insatiable avarice : on admirera d'une part des prodiges d'industrie & de courage, & l'on déplorera de l'autre des excès dignes d'horreur. Les missionnaires ont mêlé beaucoup de miracles au récit de ces conquêtes : il est aisé d'y reconnoître l'esprit des croisades ; il est aisé d'y reconnoître les mœurs sanguinaires & les préjugés odieux, si long-temps funestes au genre humain.

Tout étoit sauvage en Amérique, excepté le Mexique & le Pérou.

Pour réunir dans un même tableau des objets de même nature, qui d'ailleurs ne se lient point encore au système général de l'Europe, anticipons un peu sur le temps, suivons les Espagnols au Mexique & au Pérou. Le reste de l'Amérique étoit peuplé de sauvages. Ici l'on voit deux

grands empires, où les arts ſont cultivés, où les mœurs ſont douces, où règne une ſorte de magnificence. On les voit conquis par une poignée d'aventuriers; & la monarchie Eſpagnole s'accroît tout-à-coup d'une manière prodigieuſe, ſans que les rois faſſent pour cela le moindre effort. Il n'y a peut-être aucun phénomène ſi ſingulier en fait de fortune.

Empire du Mexique.

L'empire du Mexique, comme ceux de l'ancien monde, s'étoit formé par des conquêtes. Le peu d'antiquité qu'on lui donne, ſemble prouver que la ſociété y avoit fait des progrès rapides. Mais les premiers auteurs, qui ont écrit ſur le Mexique & le Pérou, méritent-ils aſſez notre confiance? où avoient-ils trouvé des mémoires, puiſque l'écriture étoit inconnue dans le Pays? Mauvais critiques, exagérateurs par vanité, & par le penchant, trop naturel, à débiter des menſonges ſur les contrées inconnues; à peine aujourd'hui peut-on croire une partie des faits qu'ils rapportent comme récens, ou des choſes même qui devoient alors frapper les yeux. Selon eux, Mexico,

capitale du Mexique, peuplé d'environ ſoixante mille familles, renfermoit des établiſſemens & des ouvrages dignes d'un peuple civiliſé : marchés, tribunaux, écoles pour la jeuneſſe, maiſons de pierre, temples & palais ornés de colonnes & brillans d'or, arſenaux remplis d'armes offenſives & défenſives, jardins de plantes médicinales, &c. Selon eux, les Mexicains connoiſſoient l'année de trois cents ſoixante-cinq jours ; ce qui ſuppoſe des progrès en aſtronomie.

Fernand Cortez y pénètre avec très-peu de monde.

Sous le règne de Charles-quint, Vélaſquez, gouverneur de l'île de Cuba, forme le projet d'enlever quelque portion de ce vaſte continent. Il confie l'entrepriſe à Ferdinand Cortez, homme habile & courageux, capable d'exécuter de grandes choſes avec de petits moyens. Celui-ci, n'ayant que cinq cents hommes de pied, & quelques chevaux, s'embarque en 1519, pénètre dans le golfe du Mexique, bâtit la Véra-cruz. Il force la république de Tlaſcala de lui donner du ſecours, & s'avance hardiment juſ-

qu'à la capitale de l'empire. La terreur devançoit toujours les Eſpagnols. Leurs vaiſſeaux, leurs chevaux, leur artillerie, leur armure de fer, étoient pour les Américains des choſes ſi nouvelles & ſi effroyables, que ſans être ſimple comme les ſauvages, on devoit d'abord naturellement ſuppoſer, dans cette eſpèce d'hommes, quelque choſe de bien ſupérieur aux forces humaines.

Terreur qu'il inſpire.

Montezuma, onzième empereur du Mexique, ſe vit obligé de recevoir honorablement des hôtes dangereux, dont il n'avoit pu ſe débarraſſer par ſes offres & ſes artifices. Il les combla de careſſes. Mais leur général apprit bientôt qu'on avoit attaqué ailleurs les Eſpagnols, qu'on en avoit bleſſé & même tué quelques-uns. Il eut l'audace d'arrêter l'empereur au milieu de ſa capitale; il le força de ſe reconnoître vaſſal de Charles-quint, roi d'Eſpagne; il exigea pour tribut d'immenſes tréſors : il commandoit en maître abſolu au maître d'une vaſte monarchie.

Il force l'empereur Montezuma de ſe ſoumettre.

Cependant Vélaſquez, brouillé

On veut en vain le dé-

pouiller du commandement.

avec Cortez depuis ſon départ, envoie une petite armée, ſous les ordres de Narvaez, pour le dépouiller du commandement. Sans s'étonner du péril, Cortez laiſſe à Mexico quatre-vingt hommes ; il marche avec le reſte de ſes troupes contre Narvaez, ſon ennemi ; il le ſurprend, le fait priſonnier ; & attire ſous ſes drapeaux l'armée qui devoit le punir comme un rebelle.

Une violence révolte les Mexicains.

En ſon abſence, les Eſpagnols avoient maſſacré dans un temple pluſieurs Mexicains illuſtres, ſous prétexte de quelque conſpiration : cette barbarie avoit excité un ſoulèvement général. Cortez arrive, attaque les Mexicains, en fait un carnage affreux, mais ne les diſſipe point. La moindre perte étant pour lui conſidérable, il oblige Montezuma de paroître, & d'ordonner à ſes ſujets la ſoumiſſion.

Fin tragique de Montezuma.

Ce malheureux prince, qu'on idolâtroit auparavant, n'étoit plus regardé par la multitude que comme un eſclave. On l'inſulta de paroles ; on lui lança une pierre. Il fut bleſſé, & mourut peu de jours après, ſans

avoir voulu permettre qu'on le pansât. (1520.)

Guatimozin, gendre de Montezuma, parvenu à l'empire, entreprit de chaſſer les Eſpagnols. Il les aſſiégea dans Mexico, & rompit les chauſſées qui uniſſoient au continent cette ville, ſituée au milieu d'un lac. Les vivres manquoient dans la place. Cortez, à la faveur de la nuit, vient à bout de ſe retirer, en ſurmontant toute ſorte d'obſtacles & de périls. Les cadavres des Mexicains lui ſervirent de ponts en quelques endroits. Plus de deux cents Eſpagnols perdirent la vie dans un combat nocturne. Ils n'avoient pas encore eſſuyé un pareil déſaſtre en Amérique.

Cortez aſſiégé dans Mexico.

Si Cortez avoit eu moins de reſſources dans ſon génie & dans ſon courage; ſi la ſupériorité des Européens avoit été moins étonnante; le Mexique échappoit au joug étranger. Mais le général reparut bientôt pour aſſiéger la capitale. Il avoit une infinité d'Américains ſous ſes drapeaux. Il avoit fait conſtruire douze brigantins pour ſe rendre maître du lac. Guatimozin, auſſi prudent

Il rentre vainqueur dans cette ville, & ſubjugue l'empire.

que brave, vouloit accepter des propoſitions de paix. Les prêtres s'y oppoſèrent au nom de leurs dieux; ils promirent la victoire à ceux qui défendroient l'ancien culte. Ce fanatiſme ne tint point contre le canon des Eſpagnols. Malgré les efforts héroïques & les ſtratagèmes de l'empereur, Mexico fut pris en 1521, & l'empire entier fut ſubjugué. C'eſt aujourd'hui la Nouvelle-Eſpagne, comprenant plus de deux cents lieues de pays du nord au ſud.

Supplice de l'empereur Guatimozin.

Guatimozin étoit priſonnier, & Cortez le traitoit avec modération. Des ſcélérats avides mirent ce prince à la torture, pour lui faire avouer où il avoit caché ſes tréſors. Un Mexicain, compagnon de ſon ſupplice, jetant les hauts cris : *Et moi*, lui dit-il, *ſuis-je ſur des fleurs ?* Cortez ſurvint, le delivra; mais il le fit pendre trois ans après, ſous prétexte de conſpiration.

Cortez mal récompenſé.

Le conquérant du Mexique eſſuya des chagrins comme Colomb. La haine & l'envie s'attachèrent à ſes pas. Charles-quint lui ôta ſon gouvernement, lui donna un marquiſat en

en Eſpagne, & d'ailleurs le négligea. S'il faut en croire le célèbre Las-Caſas, dominicain, évêque de Chiapa, Cortez avoit fait périr quatre millions d'Américains dans le Mexique. Il eſt trop certain que les Eſpagnols répandirent par-tout des fleuves de ſang. Les victimes humaines, qu'ils reprochoient à ce peuple d'immoler, juſtifioient d'autant moins leurs barbaries, qu'ils ſe vantoient toujours de combattre pour la plus douce des religions. Mais Las-Caſas a beaucoup exagéré. En louant ſon enthouſiaſme pour les Américains, qu'il vouloit affranchir d'une odieuſe ſervitude, on eſt étrangement ſurpris de la propoſition qu'il fit à la cour d'employer des eſclaves nègres dans les colonies. Ce projet fut adopté ; comme ſi l'eſclavage des nègres ne répugnoit pas de même à la nature.

Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou.

Un autre empire, où l'or & l'argent étoient auſſi communs que le fer l'eſt en Europe, accrut tout-à-coup la monarchie eſpagnole. Des aventuriers en firent aiſément la conquête, pour un roi qui n'y penſoit

point. Pizarro, Almagro, & un prêtre nommé Luques, ayant entendu parler du Pérou, formèrent enſemble le deſſein de l'envahir. Les ſermens & les cérémonies religieuſes cimentèrent leur union, juſqu'à ce que la jalouſie les pût diviſer, comme il arriva bientôt. Après quelques tentatives infructueuſes, les arts meurtriers de l'Europe produiſirent l'effet ordinaire.

Les Incas; leurs ouvrages, &c.

L'empire du Pérou obéiſſoit à des maîtres, qu'on appeloit Incas. Le premier de tous paſſoit pour fils du Soleil. Sa puiſſance s'étoit établie par la ſuperſtition, ainſi que par les armes. Atahualpa ou Atabalipa, douzième empereur de cette race adorée comme divine, règnoit alors par uſurpation : il avoit dépouillé ſon frère de la couronne; & de-là une ſource funeſte de diſcordes. On attribue à leur père un ouvrage digne des Romains ; un grand chemin, de Cuſco à Quito, à travers des montagnes & des précipices : l'eſpace eſt d'environ cinq cents lieues. A chaque demi-lieue, étoient des meſſagers toujours prêts à porter

les ordres du prince. On ajoute beaucoup de merveilles peu croyables ſur la population du Pérou, ſur le nombre & la magnificence des villes, des palais, &c. La plume de Garcilaſſo de la Véga transforma tout en prodiges; mais il ne reſte aucun veſtige de tant d'ouvrages ſuperbes.

Mœurs des Péruviens.

Les mœurs des Péruviens étoient douces, pures & ſimples. Ils avoient dans leur culte une pratique barbare; ils meurtriſſoient des enfans, pour arroſer de leur ſang une eſpèce de pain béni qui ſe diſtribuoit dans le temple : ainſi la ſuperſtition eſt toujours par quelque endroit oppoſée aux mœurs. Les Incas exerçoient le pouvoir le plus abſolu, & s'étoient cependant montrés les pères du peuple. Autre eſpèce de contradiction.

Particularités de cette conquête.

Dès que les Eſpagnols eurent pénétré dans ce pays, en 1531 ils envoyèrent, ſelon leur coutume, des ambaſſadeurs offrir leur amitié. Atahualpa les reçut bien. Il va au-devant de Pizarro. Le moine Valverde lui débite un ſermon ſur nos myſtères, le menace de l'enfer, s'il

endurcit ſon cœur à la grace, s'il refuſe de ſe ſoumettre au pape & au roi d'Eſpagne. Après ce diſcours, mal rendu par l'interprète, & incompréhenſible pour l'Inca, Valverde lui préſente ſon bréviaire, comme contenant la preuve des vérités qu'il vient de prêcher. Ayant porté le livre à ſon oreille, le prince répond, *cela ne dit rien*, & il le jette à terre. *Aux armes*, s'écrie le moine, *ces chiens inſultent la loi de dieu.* L'action s'engage auſſi-tôt. Les Péruviens ſont maſſacrés; l'Inca eſt fait priſonnier.

L'Inca brûlé. Il offrit pour ſa rançon tout l'or que pourroit contenir une des ſalles du palais, juſqu'à la hauteur de ſon bras élevé au-deſſous de ſa tête. Il donna ſes ordres pour l'exécution de cette promeſſe *. Mais les Péruviens ne pouvant aſſouvir l'avidité

* La cinquième partie de la rançon de l'Inca faiſoit ſeule plus de treize millions deux cents ſoixante-cinq mille livres d'or; ſans compter l'argent. Chaque cavalier eſpagnol eut deux cents quarante marcs d'or pour ſa part. Avec quelle fureur ne devoit-on pas courir en Amérique?

des conquérans, Atahualpa eſt condamné au feu, comme idolâtre, concubinaire, conſpirateur. Valvrede le détermine par des promeſſes à recevoir le baptême. On le baptiſe; après quoi on l'étrangle, & on le jette dans les flammes.

Les conquérans acharnés les uns contre les autres.

Pizarro & Almagro devinrent ennemis irréconciliables. Le premier fit trancher la tête à l'autre, & fut aſſaſſiné par vengeance. Un fils d'Almagro, un frère de Pizarro, voulurent régner au Pérou. Tous deux périrent de mort violente. Ainſi l'ambition, l'avarice, les crimes des oppreſſeurs de l'Amérique, vengeoient ſur eux-mêmes l'oppreſſion des Américains.

Maladie honteuſe & autres maux que nous devons à l'Amérique.

La honteuſe & cruelle maladie qu'ils rapportèrent de ce pays, après leur premier voyage, étoit déjà un grand fléau de l'Europe. Peut-être que les tréſors du nouveau monde ſont devenus encore plus funeſtes. Combien de ſang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le ſucre, le café, le cacao, la cochenille, le quinquina, &c. peuvent-ils compenſer tout ce

que l'Europe a perdu pour dévaſter l'Amérique? cette conquête eſt cauſe de l'affreux eſclavage des nègres, qu'on y fait travailler comme de vils animaux. Elle eſt cauſe d'une partie de nos guerres. Mais ne nous livrons point à une philoſophie chagrine, qui n'enviſage les choſes que ſous un point de vue affligeant. Le mal produit ſouvent le bien ; les fautes & les infortunes peuvent conduire à la ſageſſe & au bonheur. L'homme mieux connu de l'homme, l'induſtrie humaine appliquée à tant d'objets nobles & utiles, de grandes reſſources offertes à la pauvreté laborieuſe, de grandes leçons à la politique éclairée par l'expérience, d'affreux déſerts à changer en heureuſes colonies, deux mondes à unir par des ſecours réciproques : tels ſont les avantages qu'on peut déja mettre dans la balance, contre les maux trop réels dont le poids ſe fait encore ſentir.

Découvertes faites en différens temps.

Je n'entre point dans le détail des découvertes. Les Portugais découvrirent le Bréſil, en 1500. Magellan, Portugais au ſervice d'Eſpagne,

découvrit, en 1519, le détroit qui porte son nom. En 1535, Almagro, le rival de Pizarro, aborda au Chili & s'en rendit maître.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Américains ſauvages.

LES mœurs des Américains offrent un ſpectacle très-intéreſſant, auquel les bornes de cet ouvrage ne permettent point de s'arrêter. Un petit nombre d'obſervations nous ſuffira.

Gouvernement des ſauvages.

Excepté le Pérou & le Mexique, où la force avoit établi le deſpotiſme, & où les arts avoient, ſans doute, une influence particulière ſur les mœurs ; les Américains, en général, étoient l'image de l'état primitif des ſociétés, avant que l'agriculture eût fait naître les loix civiles. Endurcis aux injures de l'air, nus, manquant de tout, ils paſſoient une partie de l'année à la chaſſe, & l'autre dans une profonde indolence, ne prévoyant rien, ne penſant à rien, & ne pouvant ſupporter le travail. Sans loix, ils ſe gouvernoient par des coutumes. Les affaires d'une peuplade ſe décidoient par les

anciens assemblés. Les peuplades avoient ordinairement un chef, mais dont l'autorité se réduisoit à la persuasion. Nulle force coactive ; nulle peine décernée contre les crimes. Un criminel étoit abandonné à la vengeance publique. On le tuoit comme un ennemi ; on ne le punissoit pas comme un membre de la société. En un mot, l'extrême liberté faisoit, & fait encore, la passion dominante de ces sauvages. Les Iroquois conservent la même espèce de gouvernement. Comme il dérive de la nature, la manière de gouverner étoit uniforme dans presque toutes les peuplades non civilisées, qui formoient quelque association ; & la plupart n'en formoient aucune.

Point de peine réglée pour le crime.

Graves, sérieux, hospitaliers, bons amis, ennemis implacables, ils ne sont féroces que dans la vengeance & dans la guerre. Leurs prisonniers sont traités de la manière la plus barbare ; & la constance avec laquelle ils bravent & soutiennent des tourmens affreux, semble être le dernier effort de la nature. On

Leurs mœurs, moitié douces, moitié féroces.

reconnoît là le caractère des anciens Celtes. Mais il s'en faut bien d'ailleurs que les ſauvages leur reſſemblent par le courage. Surprendre l'ennemi par la ruſe, c'eſt leur façon de faire la guerre.

Mariages ; éducation, &c.

Quoique la polygamie ne ſoit point rare parmi eux, ils ſe contentent ordinairement d'une femme. Les femmes preſque ſans mœurs avant le mariage, deviennent fort chaſtes enſuite. La crainte y contribue, ſans doute ; car le mari puniroit à ſon gré les infidélités de ſon épouſe. Pluſieurs cauſes rendent les mariages peu féconds : l'humidité extrême du pays, la difficulté des ſubſiſtances, une vie exceſſivement dure, & l'habitude qu'ont les femmes de ſe faire avorter. L'éducation des enfans a pour but de les rendre comme inſenſibles à la douleur, & même aux coups, aux inſultes. Du reſte, on ne les frappe jamais pour les corriger ; on leur laiſſe une liberté entière, parce qu'on la croit le plus précieux des biens. Cependant les mères ſont preſque traitées comme des eſclaves.

Il y a peu de ſauvages qui n'aient quelque idée confuſe d'un être ſuprême; mais ils ne lui rendent point de culte. Ils ont d'ailleurs beaucoup de ſuperſtitions, juſques dans leur médecine. Les eſprits, les ſonges, les préſages, la divination & la magie, les occupent beaucoup. Quel peuple civiliſé n'a pas donné dans ces folies? elles ſemblent être le fruit des premières réflexions de l'homme ignorant, d'autant plus timide & crédule, que tout le frappe, & qu'il ne ſait la cauſe de rien. Idées religieuſes.

Un des phénomènes de l'Amérique, c'eſt que l'induſtrie humaine ſe ſoit développée au Mexique & au Pérou, ſans des ſecours qu'il eſt preſque impoſſible de ſuppléer. L'écriture y étoit inconnue. L'inca, prodigieuſement étonné de voir les Eſpagnols lire & écrire, doutoit ſi ce n'étoit pas quelque don particulier de la nature. Les Mexicains peignoient ce qu'ils vouloient faire entendre de loin. Les *quipos* des Péruviens, par le moyen de nœuds différemment combinés, formoient, dit-on, des eſpèces d'hiéroglyphes, Induſtrie humaine développée au Mexique & au Pérou.

pour communiquer les penſées & conſerver le ſouvenir des choſes : ce qui devoit ſe réduire à fort peu d'objets. L'uſage du fer étoit ignoré. Quelle apparence, que ſans fer & ſans écriture, des Américains ſe ſoient élevés au point d'induſtrie & de connoiſſances, que ſuppoſent des relations évidemment ſuſpectes ? Si la plupart des voyageurs ont débité mille menſonges, les Eſpagnols de ces temps-là ſont-ils bien croyables ?

Les ſauvages, plus remarquables.

Quoi qu'il en ſoit, les ſauvages méritent peut-être plus d'être étudiés que les autres Américains. Nous les croyons malheureux : cependant aucun n'a pu s'accoutumer à notre manière de vivre ; ils préfèrent leurs forêts & leur liberté. Nous les croyons ſtupides, & ils le ſont à beaucoup d'égards : cependant on les a vus, dans l'Amérique ſeptentrionale, donner des preuves de ſageſſe & de grandeur d'ame ; haranguer en Spartiates ; former des confédérations comme les anciens Grecs, & ſuivre un plan de politique raiſonnée. Ils éliſent un chef

dans les beſoins : leurs vieillards forment une eſpèce de ſénat ; ils y joignent des aſſemblées nationales pour l'intérêt commun. Voilà des hommes.

CHAPITRE V.

Louis XII & Ferdinand le Catholique, jusqu'à la ligue de Cambrai. — Alexandre VI.

1498. Louis XII monte sur le trône.

REPRENONS l'histoire de l'Europe à Louis XII, auparavant duc d'Orléans, monarque adoré des François, parce qu'il les aima & qu'il les déchargea d'impôts ; mais dont les entreprises imprudentes, quelquefois même l'économie mal appliquée, exposèrent l'état à de grands malheurs. Dès qu'il fut monté sur le trône, il s'occupa du bien public, il oublia ses ressentimens personnels. Tout le monde admire ces belles paroles, qu'il dit en pardonnant à ses ennemis : *Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans.*

Il veut répudier sa femme, pour épouser l'héritière de Bretagne.

Charles VIII n'ayant point laissé de postérité, la réunion de la Bretagne au royaume n'avoit plus lieu. L'ancienne passion de Louis pour

la reine Anne, héritière de cette province, fortifia les raisons politiques que lui inspiroient le desir de l'épouser. Jeanne, fille de Louis XI, princesse vertueuse, mais extrêmement laide, étoit sa femme depuis plus de vingt ans. Les motifs de divorce ne manquoient pas : ce mariage avoit été forcé & stérile. Il s'agissoit d'obtenir une sentence de Rome pour le rompre. Alexandre VI ne pouvoit être difficile, pourvu qu'il trouvât son intérêt à se rendre complaisant. Il vouloit surtout faire la fortune du cardinal César de Borgia, son fils. Trois commissaires du pontife prononcèrent la sentence de divorce, après les procédures ordinaires, & Borgia, porteur de la bulle, eut le duché de Valentinois avec une pension considérable. Ce cardinal changea volontiers d'habits. Ses mœurs ressembloient à celles de son père.

Alexandre VI accorde tout, & son fils Borgia est récompensé.

Un des grands objets de Louis XII fut malheureusement de suivre en Italie les traces de son prédécesseur. La passion des conquêtes l'y entraîna. Ses premiers succès le

1499. Conquête du Milanès sur Ludovic Sforce.

précipitèrent dans l'infortune. Valentine Viſconti, ſon aïeule, lui avoit tranſmis des prétentions ſur le Milanès, dont Ludovic Sforce s'étoit mis en poſſeſſion. Ludovic, ſans ſecours étrangers, avec une armée cependant auſſi nombreuſe que celle de France, ne tint point contre la valeur françoiſe. L'état de Milan & celui de Gènes furent conquis en vingt jours. Mais l'année ſuivante, le duc étoit déja rétabli. Une nouvelle armée françoiſe paſſa les Alpes. Sforce, trahi par les Suiſſes qu'il ſoudoyoit, tomba entre les mains des ennemis, & fut emmené priſonnier en France. Il y mourut quelques années après. Voilà une de ces conquêtes que l'on peut regarder comme une ſource de malheurs.

1501. Ligué avec Ferdinand le Catholique pour la conquête de Naples.

Louis tourne auſſi-tôt ſes vues ſur le royaume de Naples. Il offre à Ferdinand le Catholique d'en partager la conquête. Celui-ci ne balance point ; quoiqu'un prince de ſon ſang, Frédéric d'Aragon roi de Naples, doive être la victime de leur traité. Alexandre VI entroit

dans leurs vues, pour en tirer quelque avantage. Gonsalve de Cordoue, surnommé le Grand capitaine, aussi rusé que son maître, & qui avoit pour maxime que *la toile d'honneur doit être tissue grossièrement*, arrive sous prétexte de défendre le roi de Naples. Il se joint d'abord aux François pour l'accabler. Frédéric demande un asyle en France à Louis XII, & y va vivre d'une pension.

Gonsalve de Cordoue.

Dès qu'il fut question de partager la conquête, on disputa, on se brouilla. Le grand capitaine, digne instrument du roi Catholique, après avoir joué les François, remporta sur eux deux victoires en 1503. Celle de Cérignole coûta la vie au duc de Nemours, de l'illustre maison d'Armagnac, qu'on fait remonter jusqu'à Caribert fils de Clotaire II. Le royaume de Naples demeura tout entier aux Espagnols. La ruse triomphoit, quand la valeur étoit sans prudence.

La conquête reste aux Espagnols.

Alexandre VI mourut alors, souillé des crimes les plus infâmes, les plus odieux. César de Borgia, son fils, s'étoit emparé pour lui-même,

Mort d'Alexandre VI.

Fortune caduque de César Borgia.

à force de trahiſons ou de meurtres, des fiefs de la Romagne, poſſédés par divers ſeigneurs. La vente des indulgences, & d'autres abus de l'autorité pontificale, avoient fourni les moyens de ſatisfaire ſon ambition. Quel en ſera le fruit? un pape ambitieux & guerrier, Jules II, dépouillera le fils d'Alexandre VI; les conquêtes de Borgia augmenteront les domaines de l'égliſe; ce héros de Machiavel perdra ce qu'on lui avoit donné en France, ſera envoyé priſonnier en Eſpagne par Gonſalve de Cordoue. Il ſe réfugiera auprès du roi de Navarre, ſon beau-frère, & ſera tué dans une guerre excitée par ſes intrigues. La chute des grands ſcélérats eſt une leçon que l'hiſtoire devroit ſouvent rappeller.

1503. Le cardinal d'Amboiſe veut être pape; ce qui cauſe un grand malheur.

Les imprudences des rois & des miniſtres eſt une autre leçon, dont les gouvernemens pourroient tirer beaucoup de lumières. On ne penſoit en France qu'à recouvrer le royaume de Naples. On envoya une forte armée en Italie. Si les opérations avoient été auſſi promptes

qu'auparavant, le ſuccès en paroiſſoit infaillible. Mais le cardinal d'Amboiſe, miniſtre intègre de Louis XII, eut envie de la tiare, qu'Alexandre VI laiſſoit vacante. Il arrêta les troupes devant Rome, pour déterminer le choix du conclave. Les Italiens, plus fins que lui, le trompèrent par de belles paroles; lui perſuadant d'éloigner cet appareil de guerre, pour que ſon élection parût libre. Quand on ceſſa de craindre, on élut un Italien, Pie III, auquel ſuccéda bientôt le fameux Jules II, Julien de la Rovere. D'Amboiſe avoit perdu le pontificat & le temps. Les pluies empêchèrent d'agir. Gonſalve de Cordoue chaſſa encore les François.

Traité de Blois, qui tendoit à démembrer la France.

Une autre faute inconcevable fut le traité de Blois, en 1504, par lequel Louis promettoit ſa fille en mariage à Charles d'Autriche, petit-fils de l'empereur Maximilien & de Ferdinand le Catholique; avec la Bretagne, la Bourgogne, le Milanès, Gènes, en cas que le roi mourût ſans enfans mâles. On ſe repentoit déja d'une ſi honteuſe démar-

che, lorſque les états généraux repréſentèrent fortement qu'elle étoit contraire aux loix du royaume. Louis XII donna ſa fille au comte d'Angoulême, ſon héritier préſomptif, qui devoit régner ſous le nom de François I, & faire auſſi de grandes fautes.

Fin de la reine Iſabelle en Caſtille.

Nous avons vu le mariage d'Iſabelle, reine de Caſtille, avec le roi d'Aragon, changer la face de l'Eſpagne. Cette princeſſe, toujours en garde contre l'ambition de Ferdinand, ſon époux, étoit gouvernée par ſon confeſſeur Ximénès, illuſtre cordelier, depuis archevêque de Tolède & cardinal. Elle avoit depuis peu donné le choix aux Maures, qui reſtoient dans le royaume, de recevoir le baptême ou d'être bannis. L'expulſion des Juifs, celle des Maures, les émigrations continuelles en Amérique dépeuplant l'Eſpagne; cette monarchie devenoit plus languiſſante, à meſure qu'elle acquéroit plus de grandeur. Ainſi un gouvernement ſi célébré ne doit pas être cité pour modèle.

Troubles après ſa mort.

La mort d'Iſabelle, en 1504, fit

naître des troubles. Sa fille Jeanne la Folle, mariée à l'archiduc Philippe le beau, étoit ſon unique héritière. Le roi Ferdinand, d'abord en poſſeſſion de la régence, fut contraint d'y renoncer, & de ſe retirer en Aragon. Philippe mourut. La folie de Jeanne favoriſoit les déſordres. Charles d'Autriche, ſon fils, (Charles-quint,) étoit jeune & éloigné. Ximénès crut que Ferdinand le Catholique pouvoit ſeul rétablir le calme. On lui rendit la régence, & ſa fermeté diſſipa tous les orages.

Ferdinand à la régence,

Alors Ximénès, devenu cardinal, grand-inquiſiteur, ſe vit au comble du pouvoir & de la fortune. Mais il quitta prudemment la cour, parce qu'il connoiſſoit le caractère ombrageux du roi. Il propoſa enſuite de tenter à ſes propres frais la conquête d'Oran en Afrique. Ferdinand, perſuadé qu'on n'y réuſſiroit point, conſentit à l'entrepriſe dans la vue de perdre le cardinal. Il écrivit même à Pierre Navarro, commandant de la flotte ſur laquelle Ximénès s'étoit embarqué : *empê-*

Le cardinal Ximénès fait la conquête d'Oran.

chez le bon homme de repaſſer ſi-tôt en Eſpagne ; il faut lui laiſſer uſer ſa perſonne & ſon argent. Le roi ſe trompoit. Les Maures furent battus ; Oran ſuccomba. Ce cardinal auſtère n'imitoit point les prélats guerriers. Il ſe contentoit d'invoquer, comme un autre Moyſe, le dieu des armées & de la victoire ; il inſpiroit une ſorte d'enthouſiaſme très-utile en de pareilles expéditions.

Il fait des établiſſemens pour les lettres.

Ximénès, grand homme, qui auroit été plus grand s'il eût ſurmonté les préjugés de ſon ſiècle, fonda ou rétablit l'univerſité d'Alcala ; il fit imprimer une fameuſe polyglotte ; il montra autant de zèle pour les lettres & les ſciences que pour la réforme des moines. On cultiva par ſes ſoins les langues ſavantes. L'Eſpagne produiſit beaucoup de juriſconſultes, encore plus de théologiens. Mais quelles barrières n'oppoſoit pas l'inquiſition à toute vérité neuve & utile ? L'Eſpagne, avec ſes univerſités, n'ouvrira les yeux que long-temps après des peuples beaucoup moins ſpirituels.

Entrepriſes

Jules II remuoit alors l'Italie.

ambitieuse de Jules II.

Fier, ambitieux, intrépide, tout occupé de ſes projets d'agrandiſſement, il avoit déja enlevé la Romagne à Borgia, Pérouſe à Baglioni, Bologne à Bentivoglio. Il avoit révolté Gènes contre Louis XII, à qui néanmoins il devoit de la reconnoiſſance. Il méditoit de le chaſſer entièrement d'Italie: il lui ſuſcitoit des ennemis de toutes parts. Ce prince ayant réduit les Génois à l'obéiſſance, fut encore joué par le pontife dans la fameuſe ligue contre les Vénitiens. Prenons ici quelque idée d'une république, devenue un objet de jalouſie pour les principales puiſſances de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Depuis la ligue de Cambrai contre Veniſe, juſqu'à la fin de Louis XII. — Jules II.

Gouvernement de Veniſe, depuis ſon origine au cinquième ſiècle.

ON a vu naître Veniſe dans le cinquième ſiècle, lorſque l'Italie étoit en proie aux inondations des barbares. Les petites îles des lagunes du golfe Adriatique furent l'aſyle des peuples voiſins, qui ſubſiſtèrent

Tribuns.

d'abord de leur pêche. Chaque île avoit ſon tribun pour la gouverner; chaque tribun devint un tyran. Sentant la néceſſité de ſe réunir,

Doge.

ces tyrans élurent un duc ou doge, au commencement du huitième ſiècle. Les doges, par un abus fréquent d'un pouvoir que l'on n'avoit pas ſu reſtreindre, occaſionnèrent ſouvent des troubles, & en furent

Grand-conſeil.

ſouvent les victimes. Un conſeil, compoſé de cent quarante citoyens de tous états, dans lequel réſidoit l'autorité ſouveraine, arrêta enfin &

les

les entrepriſes de ces premiers magiſtrats, & la violence des émeutes populaires. Mais les riches ambitieux avoient trop de moyens d'altérer la conſtitution à leur avantage.

Ariſtocratie héréditaire en 1289.

A cette forme de gouvernement démocratique, ſuccéda en 1289 l'ariſtocratie héréditaire; par un réglement qui anéantit l'égalité, en donnant à quelques familles le droit excluſif de former le grand-conſeil. L'ariſtocratie annonce toujours des rigueurs : elle en a beſoin pour ſe maintenir.

Conſeil des Dix.

Il étoit impoſſible qu'un nombre de familles exclues ne formaſſent des conſpirations. Le redoutable conſeil des Dix fut établi, afin d'en prévenir les effets. Il peut juger tous les citoyens, & les délations lui paroiſſent quelquefois des preuves. Le tribunal de trois Inquiſiteurs d'état fut encore un frein plus terrible. Le doge lui-même ſe trouva ſoumis à ſes procédures ſecrètes & à ſes jugemens arbitraires. Des eſpions répandus par-tout ſervirent d'accuſateurs. Magiſtrats, particu-

Inquiſiteurs d'état.

liers, citoyens, étrangers, toute perſonne ſuſpecte avoit à craindre de perdre la vie, ſans aucune formalité de juſtice. Quiconque eſt condamné, ſans le ſavoir, par les trois inquiſiteurs, ne peut éviter la mort. Quelle eſt la monarchie où l'on voie un tel deſpotiſme?

Veniſe gouvernée par la terreur; mais d'une manière invariable.

Ainſi la terreur eſt devenue le reſſort du gouvernement de Veniſe. C'eſt elle ſur-tout qui l'a conſervé ſi long-temps invariable. Tout y eſt combiné avec tant d'art, ſoit pour les élections, ſoit pour la durée ou les fonctions des magiſtratures, qu'il n'y a preſque aucun moyen de troubler l'état. Tandis que les nobles tiennent le peuple aſſervi, ils veillent continuellement les uns ſur les autres. Ou l'intérêt les unit, ou l'impuiſſance de cabaler les enchaîne. De-là ce plan immuable, cette ſtabilité de principes, dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Peut-être en eſt-il de l'inquiſition d'état comme de l'inquiſition eccléſiaſtique; elle produit une certaine tranquillité; mais en perpétuant beaucoup d'abus.

Veniſe, enrichie par le commerce, s'étoit livrée à l'ambition des conquêtes, toujours dangereuſes pour les républiques commerçantes. Au temps des croiſades, elle s'étoit conſidérablement étendue vers la Grèce. Elle venoit d'envahir en Italie pluſieurs terres de ſes voiſins, même dans l'état eccléſiaſtique. Les ſuccès inſpirent l'orgueil, & l'orgueil amène l'imprudence. Environnés d'ennemis puiſſans, les Vénitiens bravèrent l'orage, ne prévoyant pas qu'on ſe réuniroit pour les accabler.

Ambition de cette république.

L'empereur Maximilien, qui vouloit ſe faire couronner à Rome, leur demandoit le paſſage ſur leurs terres. Ils l'accordèrent à condition qu'il paſſeroit ſans troupes. C'étoit un refus. Maximilien irrité les met au ban de l'empire comme des rebelles. Il prend le titre d'*empereur élu*, que Jules II lui confirme par une bulle. Pourquoi cette bulle? pourquoi Veniſe au ban de l'empire? c'eſt que des prétentions ſurannées ſe réveilloient dans toutes les occaſions. Les armes de l'empereur ne

1508. Elle irrite l'empereur Maximilien, & bat ſes troupes.

ſoutinrent point ſa démarche hautaine contre la république. Deux armées impériales furent défaites. Les Vénitiens avoient vaincu avec le ſecours des François : ils conclurent néanmoins une trève ſans les conſulter.

Ligue de Cambrai. Alors ſe forma ſecrètement la fameuſe ligue de Cambrai, dont Veniſe devoit être la victime. Le pape, l'empereur, le roi de France, le roi d'Eſpagne, le duc de Savoie, s'unirent pour lui arracher ſes conquêtes. Chacun revendiquoit des domaines conſidérables : le pape, Rimini & Ravenne; Louis XII, Breſcia, Bergame, Crême & Crémone; Maximilien, Vérone, Padoue, Vicenze, Tréviſe & le Frioul; Ferdinand, Brindes, Trano & Otrante; le duc de Savoie, l'île ou le royaume de Chypre. Si l'union avoit ſubſiſté entre ces puiſſances, Veniſe étoit perdue ſans reſſource. Mais Jules II ne vouloit que profiter de la circonſtance; bien réſolu de délivrer enſuite l'Italie, s'il le pouvoit, de ces étrangers qu'il appeloit des barbares. Et pou-

roit-on compter ſur la foi de Ferdinand le Catholique ?

Un maſque de religion couvrit cette ligue ambitieuſe. Les confédérés feignirent d'attaquer les Vénitiens, pour tourner enſuite leur zèle contre les Turcs. Le Turc offroit des ſecours à la république. Elle refuſa, peut-être moins par la crainte d'avoir un protecteur ſi dangereux, comme le dit Fra-Paolo, que par la crainte des clameurs qu'exciteroit une pareille alliance.

Veniſe refuſe le ſecours du Turc.

C'étoit à Louis XII à commencer la guerre en perſonne. Ses premiers ſuccès accablèrent tellement les Vénitiens, qu'après la bataille d'Agnadel près de l'Adda, ſuivie de conquêtes rapides, le ſénat offrit de reconnoître l'empereur pour ſuzerain, & de lui payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. Le refus de Maximilien leur rendit le courage, en les réduiſant au déſeſpoir. Ils reprirent ſur les Allemands pluſieurs places. Ils traitèrent avec Jules II ; ſa politique intéreſſée les ſauva.

Louis XII force les Vénitiens de s'humilier.

1510. Jules II trahit les alliés; détache de la ligue Ferdinand, & prend d'assaut la Mirandole.

Il les avoit foudroyés des plus terribles anathêmes, jusqu'à permettre de s'emparer de leurs biens, de réduire leur personne en servitude. Pour obtenir l'absolution, que les circonstances rendoient nécessaire, il falloit céder les villes de la Romagne, & recevoir la loi du pontife. Le sénat ne voyant que ce triste moyen de salut, se soumit humblement à tout. Jules, infidèle à ses alliés, détacha de leur ligue le roi d'Espagne, en lui donnant l'investiture pleine & entière du royaume de Naples; & tourna contre le roi de France toute l'activité de sa haine. Louis, par une économie mal entendue, avoit refusé d'augmenter les pensions des Suisses; il avoit parlé d'eux avec mépris dans un mouvement de colère. Le pape arma les Suisses contre lui; attaqua le duc de Ferrare, allié de la France; assiégea la Mirandole; y entra par la brèche, après avoir essuyé les plus grands périls, quoique dans un âge fort avancé.

Scrupules

Tandis que Jules agissoit ouver-

tement en ennemi, le roi consulta le clergé de France pour savoir si on pouvoit lui faire la guerre. Sans doute la consultation étoit superflue; mais du moins la réponse du clergé fut juste & favorable. Cependant les scrupules de la reine, Anne de Bretagne, nuisirent aux affaires; Louis y eut plus d'égard qu'ils n'en méritoient. La bataille de Ravenne, gagnée en 1512 par Gaston de Foix, duc de Nemours, procura une gloire stérile. Ce jeune héros, neveu du roi par sa mère, fut tué au sein de la victoire, en attaquant presque seul un corps d'espagnols qui se retiroient en bon ordre. Ce fut pour la France une perte irréparable. Il avoit jusqu'alors donné des preuves d'une prudence consommée, jointe à la plus brillante valeur. En quinze jours, il avoit sauvé Bologne, battu deux corps d'armée, & repris Brescia aux ennemis. Louis XII lui destinoit le royaume de Naples, & pleura sa mort dont les suites ne furent que trop funestes. On évacua le Milanès. Gènes se révolta aussi-tôt.

pernicieux en France.

On perd le Milanès & Gènes.

Les troupes manquoient d'argent; les généraux ne s'accordoient point. Que pouvoit la vaillance des héros François? Bayard & ſes imitateurs firent des prodiges, dont il ne réſulta que de l'admiration.

Concile de Piſe contre le pape.

Le roi de France & l'empereur avoient engagé quelques cardinaux à convoquer un concile général à Piſe. On y avoit cité Jules II. Il avoit aſſemblé à Rome un autre concile, pour anathématiſer le premier. C'eſt ce qui fit perdre le royaume de Navarre à Jean d'Albret, allié & parent de Louis XII.

1512.

Ferdinand uſurpe la Navarre, en vertu d'une excommunication.

Ferdinand le Catholique cherchoit un prétexte de le dépouiller : il en trouva un dans l'excommunication, fulminée contre les adhérens du concile de Piſe. Le pape, ſelon pluſieurs hiſtoriens, lui avoit donné ce royaume par une bulle. Quoique la bulle ne ſe trouve point, elle paroît digne d'un émule de Grégoire VII. Depuis l'uſurpation de Ferdinand, la Navarre eſt reſtée à la monarchie eſpagnole. La reine Catherine de Foix, à qui elle appartenoit, dit à Jean d'Albret, ſon

mari : *Si nous étions nés, vous Catherine, & moi Don Jean, nous n'aurions pas perdu notre royaume.*

Jules mourut en 1513, plus que septuagénaire, & toujours occupé de son grand dessein de chasser d'Italie tous les étrangers, les Allemands, les Espagnols, comme les François. Egalement heureux & hardi dans ses entreprises, il augmenta considérablement l'état du saint siège. Il se fit céder Parme, Plaisance & Reggio par l'empereur. Il sut réunir ou diviser les puissances, au gré de ses intérêts. En un mot, il brilla comme prince, comme guerrier, & sembla oublier qu'il étoit pape. On raconte cette anecdote sur la manière dont il envisageoit les affaires ecclésiastiques. Les Allemands, lui demandant la permission de faire gras la fête de saint Martin, quand elle tomberoit un jour maigre, il y consentit, mais à condition que ce jour-là ils ne boiroient pas de vin.

Mort de Jules II.

Succès de ses entreprises.

Le cardinal de Médicis, fort décrié par ses mœurs & recommandable par ses talens, devint pape,

Léon X lui succède.

ſous le nom de Léon X. C'étoit le fils du fameux Laurent. Il avoit les goûts de ſon père, & non les qualités d'un évêque. Jamais l'égliſe n'eut cependant plus de beſoin d'un pape vertueux, digne de la gouverner. La littérature & les arts méritoient protection ; mais les affaires eccléſiaſtiques demandoient la plus grande ſageſſe.

Henri VII avoit affermi ſon autorité en Angleterre.

Pendant vingt-ſix ans que dura le règne de Henri VII, l'Angleterre fut ſans influence au-dehors. Ce Prince avare, ombrageux, craignant la guerre, amaſſa un tréſor & affermit ſon autorité. Deux aventuriers impoſteurs, ſuſcités par ſes ennemis, lui diſputèrent en vain la couronne. L'un nommé Simnel, fils d'un boulanger, fut trop heureux, après avoir été couronné en Irlande, d'être employé dans la cuiſine du roi. Perkin, (c'eſt le nom de l'autre,) né d'un Juif, joua cinq ans le perſonnage de fils d'Édouard IV & finit par laiſſer ſa tête ſur un échafaud. Délivré de ces inquiétudes Henri par un gouvernement dur & vigoureux, joignant l'adreſſe à la

Simnel & Perkin.

force, encourageant les barons à vendre leurs terres, augmentant ainsi les richesses & le pouvoir de la bourgeoisie, affoiblit la haute noblesse, & rendit l'autorité royale presque absolue. Son fils Henri VIII, qui lui succéda en 1509, va paroître avec éclat. Des talens & des vertus pouvoient lui procurer beaucoup de gloire; mais emporté par ses passions, il sera une exemple de la plus odieuse tyrannie.

Henri VIII.

Il s'étoit engagé, en 1512, dans la ligue que Jules II avoit formée contre la France. Après la mort de Jules, la ligue se ranima sous Léon X. Les François venoient de reprendre le Milanès: ils en furent de nouveau chassés par les Suisses, qui rétablirent Maximilien Sforce. Louis XII, alors allié des Vénitiens, eut contre lui le pape, l'empereur, les Anglois & les Espagnols. D'un côté, Henri VIII fondit sur la Picardie, avec l'empereur dont il payoit même la table. Vainqueur à la journée de Guinegate il prit Térouane & Tournai; tandis que d'un autre côté, les Suisses assiégeoient Dijon. Cette

Ligue contre Louis XII.

Invasion en Picardie & en Bourgogne.

Dijon sauvé.

ville étoit perdue, ſi la Trémoille, gouverneur de Bourgogne, n'eût engagé les Suiſſes à lever le ſiège, en leur promettant tout ce qu'ils voulurent. Le traité conclu, ils ſe retirèrent. La cour affecta de blâmer le gouverneur, annulla un traité dont elle avoit recueilli les avantages, & ſe précautionna contre une nouvelle invaſion. Ces fiers montagnards, qui ſe diſoient les protecteurs du ſaint ſiège, ſe montrèrent beaucoup moins habiles que vaillans.

1514. Paix de Louis avec le pape & avec l'Angleterre.

Cependant Louis avoit beſoin de la paix. Il s'humilia devant le pape. Il renonça au concile de Piſe, transféré à Lyon ; il s'obligea même de pourſuivre à main armée, s'il le falloit, les adhérens du concile, & parut ainſi réconcilié avec Rome. Il eut moins de peine à gagner le roi d'Angleterre, que la mauvaiſe foi de Ferdinand avoit irrité. Étant veuf d'Anne de Bretagne, il épouſa Marie ſœur de Henri VIII. Mais il acheta en quelque ſorte ce mariage, pour un million d'écus d'or : tant l'état de ſes affaires étoit critique. Louis oublia auprès d'une jeune

reine ſon âge de cinquante-trois ans ; les plaiſirs le conſumèrent. Il mourut l'année ſuivante, encore occupé du deſſein de reprendre le Milanès ; deſſein que nous verrons plus funeſte à ſon ſucceſſeur. Sa mort.

On bénira toujours la mémoire de Louis XII ; parce que, malgré ſes guerres & ſes diſgraces, il n'ajouta rien aux impôts, après les avoir diminués de moitié. On applaudira toujours à ce qu'il diſoit pour juſtifier ſon économie : *J'aime mieux voir les courtiſans rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenſes.* Cependant n'auroit-il pas dû épargner bien des larmes à ſon peuple, ou en lui ſacrifiant la dangereuſe ambition des conquêtes d'Italie, ou en levant des ſubſides ſans leſquels il falloit s'attendre à des revers ? Il ſe procura quelque reſſource par la vente des charges. Ce fut un exemple très-dangereux, quoique la vénalité ne s'étendît point juſqu'aux charges de judicature. On n'imaginoit point que des charges, qui ſuppoſent tant de lumières & de vertus, puſſent jamais devenir Bonté & fautes de Louis XII.

vénales. Elles le deviendront néanmoins dès le commencement du règne ſuivant. En fait de finance ſurtout, un abus entraîne preſque toujours de plus grands abus.

CHAPITRE VII.

Commencemens du François I, jusqu'à la naissance du luthéranisme.

FRANÇOIS comte d'Angoulême, premier prince du sang, fut le successeur de Louis XII. Jeune, vif, vaillant, ambitieux, plein de qualités nobles & aimables, mais sans prudence, il tourna d'abord ses vues sur l'Italie. Les préparatifs déja faits ne suffisant pas, le besoin d'argent inspira de vendre le droit le plus auguste, le droit de juger les citoyens. Cet expédient, imaginé par le chef même de la justice, par le chancelier du Prat, étoit si contraire à tous les principes, que longtemps après, jusqu'en 1597, on juroit au parlement qu'on n'avoit point acheté sa charge. Il falloit donc en quelque sorte un parjure pour exercer la justice dans les tribunaux ! Voilà où peuvent conduire les abus du gouvernement.

1515. François I se livre au goût des conquêtes.

Odieuse vénalité des charges.

Bataille de Marignan contre les Suisses.

Après avoir passé les Alpes, François I trouva une occasion imprévue de signaler sa valeur. Quoiqu'il négociât avec les Suisses, ce peuple guerrier, excité par le cardinal de Sion, c'est-à-dire, par la cour de Rome, avoit pris les armes contre lui. Il les défit à la fameuse bataille de Marignan, qui dura deux jours. C'est un fait rapporté dans toutes les histoires, qu'il dormit sur un affut de canon, à cinquante pas d'un bataillon suisse. Il avoit combattu en soldat : il voulut ensuite que Bayard l'armât chevalier, & se fit gloire d'honorer ainsi la bravoure, après en avoir donné l'exemple. Les historiens font assez connoître le héros : nous observerons plus souvent les fautes du roi, parce qu'elles instruisent davantage. La conquête du Milanès fut le fruit de sa victoire, & Maximilien Sforce mourut en France, comme son père Ludovic. Le Milanès n'en devint pas moins l'écueil de la France.

1516. Mort de Ferdinand le Catholique.

L'Espagne en 1516 perdit Ferdinand le Catholique, que nous verrons remplacé par le redoutable

Charles-Quint. Si l'habileté & les ſuccès ſont le mérite des ſouverains, il en eſt peu qu'on puiſſe comparer à Ferdinand. La monarchie eſpagnole lui doit ſa grandeur. On lui attribue même un projet de monarchie univerſelle, & ſes ſucceſſeurs en firent craindre l'exécution. Mais l'art de tromper, qu'il employa autant que celui de vaincre, eſt-il digne d'un grand homme ? le zèle de religion, dont il colora ſes entrepriſes, ne les rend-il pas plus odieuſes ? ſa mémoire n'eſt-elle pas ſouillée de tout le ſang que l'inquiſition a répandu ?

Reproches qu'il mérite.

Il s'efforça d'établir dans le royaume de Naples ce tribunal tyrannique, auſſi contraire à l'eſprit de la religion qu'aux principes d'un bon gouvernement. Les Napolitains, quoique très-ſuperſtitieux, ne voulurent jamais s'y ſoumettre. Le zèle du roi ſe borna pour lors à chaſſer les Juifs. N'aimant point Charles d'Autriche, ſon petit-fils, il avoit deſtiné l'Eſpagne à Ferdinand, frère cadet de Charles. Mais il changea de réſolution par le conſeil de ſes

Les Napolitains refusèrent malgré lui l'inquiſition.

Il laiſſe toutes ſes couronnes à Charles, qu'il n'aimoit point.

ſujets, & fit paſſer toutes ſes couronnes ſur la même tête. Charles étoit certainement digne de les porter.

Régence de Ximenès. Il abaiſſe les grands.

Le cardinal Ximenès, nommé régent de Caſtille juſqu'à l'arrivée de l'archiduc, haï des grands qu'il maîtriſoit avec hauteur, auroit eſſuyé une révolte, s'il avoit eu moins d'habileté & de courage. Les factieux lui demandèrent un jour de quel droit il gouvernoit la Caſtille; & lui dirent que Ferdinand, qui n'étoit qu'adminiſtrateur du royaume, n'avoit pu lui en donner la régence. Pour toute réponſe, il fit jouer devant eux une baterie de canons. *Voilà mes droits*, ajouta-t-il, *oſez-vous les conteſter*? Ce miniſtre abaiſſa de plus en plus la nobleſſe, en armant la bourgeoiſie. Des mœurs auſtères & irréprochables, un génie profond & élevé, une magnanimité à toute épreuve, ſa réputation, ſes ſervices, balançoient à peine l'averſion qu'inſpiroit l'altière ſévérité de ſon caractère. Il mourut dans la diſgrace, en 1517, âgé de quatre-vingt ans, avant d'avoir vu le nouveau maître de l'Eſpagne.

Maximien laiſſa l'empire vacant par ſa mort, en 1519. Ce prince inquiet avoit toujours été en guerre, ſans forces & ſans argent. Il avoit porté ſes vues juſqu'à la tiare, pendant une maladie de Jules II. L'évêque de Gurck devoit diſtribuer aux cardinaux trois cents mille ducats, pour acheter leurs voix, & des marchands d'Auſbourg prêtèrent la ſomme. Quel rôle auroit pu jouer un empereur pape, s'il avoit réuni les deux puiſſances ! Mais l'auroit-on ſouffert dans un temps où la politique remuoit & liguoit tous les états ? Maximilien ſavoit que les empereurs avoient été maîtres de Rome: il formoit peut-être pour ſa race des projets ſur cette ville, ſi capable de tenter l'ambition.

Mort de l'empereur Maximilien, qui avoit voulu être pape.

Sous ce règne, l'Allemagne fut diviſée en cercles. Il y en eut d'abord ſix, qui furent les cercles de Bavière, de Franconie, de Saxe, du Rhin, de Souabe & de Weſtphalie. On y ajouta, peu de temps après, ceux d'Autriche, de Bourgogne [pour les Pays-bas], du bas-Rhin, & de la haute-Saxe. Par-là on facilitoit ſur-tout la percep-

Cercles d'Allemagne.

tion des deniers publics. On vouloit auſſi établir l'ordre & la tranquillité ; mais les abus de l'anarchie, en un mot, le gouvernement féodal devoit faire encore long-temps, de cette partie de l'europe, un théâtre de troubles, de diſcordes & de guerres civiles.

Chambre impériale.

En 1495, une diète de Worms créa la *chambre impériale*, aujourd'hui fixée à Wetzlar ; tribunal ſuprême, qui juge en dernier reſſort les cauſes civiles des états. Le conſeil Aulique, dont l'empereur nomme tous les membres, peut les juger de même : le demandeur a le choix de ces tribunaux. Mais les cauſes féodales, & celles qui regardent l'Italie, appartiennent au dernier uniquement. Du reſte, la conſtitution germanique, flottante & incertaine juſqu'au traité de Weſtphalie, n'a pu acquérir par ce traité même qu'une conſiſtance imparfaite. Un corps diviſé en tant de ſouverainetés indépendantes, où tant d'intérêts particuliers heurtent l'intérêt général, eſt peu ſuſceptible d'une bonne conſtitution.

Conſeil Aulique.

Exactions de la cour de

La cour de Rome exerçoit tou-

jours sa tyrannie sur l'Allemagne. Quelque avantageux que fût aux papes le concordat de 1448 (sous Frédéric III,) il n'étoit exécuté que dans les points qui tournoient à leur profit. Les anciens abus étoient agravés par de nouvelles exactions. Selon Maximilien lui-même, le saint-siège tiroit de l'empire plus de cinq cents mille ducats de revenu. Cet empereur aima mieux souffrir le mal, dont il se plaignoit, que de se brouiller avec une cour, dont les forces invisibles étoient si à craindre.

Rome en Allemagne.

Cependant l'orage se formoit; les esprits étoient échauffés, une étincelle de fanatisme pouvoit produire un embrasement. Léon X, avec toute son habileté, attisa en quelque sorte le feu qu'il falloit éteindre. Nous verrons bientôt des brèches irréparables faites au saint-siège.

Circonstances critiques pour le pape.

Le pontife avoit eu l'adresse en 1516, après la bataille de Marignan, d'amener François I, contre lequel il s'étoit ligué, à un accommodement le plus avantageux pour la cour de Rome. La pragmatique

Concordat de Léon X & de François I en 1516.

de Charles VII, ſi ſouvent anathématiſée, fut abolie par le célèbre concordat, qui donne au roi la nomination des grands bénéfices, & aſſure au pape les annates, ſans en faire mention expreſſe. Le roi préſente les ſujets qu'il a nommés : le pape les inſtitue & perçoit l'annate. De quel droit celui-ci accordoit-il une nomination qui ne lui appartenoit point ? & pourquoi l'autre l'achetoit-il en rendant l'égliſe de France tributaire ? On reconnoît le fruit des anciens abus. L'univerſité, le clergé & le parlement défendirent la pragmatique avec une extrême chaleur, mais autant par préjugé que par zèle. Ils vouloient ſur-tout maintenir les élections, ſujettes elles-mêmes à tant d'abus. Le concordat, enregiſtré forcément en 1518, s'obſerve encore aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

Le luthéraniſme s'établit ſous le pontificat de Léon X.

TRIOMPHANT, pour ainſi dire, d'un grand royaume, Léon X devoit être vaincu & dépouillé par un moine. Ses imprudences firent naître le luthéraniſme. La ſuperbe égliſe de Saint-Pierre, que Jules II avoit commencée, la magnificence & les plaiſirs de la cour romaine, les bienfaits prodigués aux gens de lettres & aux artiſtes, mille dépenſes faſtueuſes épuiſant les tréſors du pape ; il ne ſe fit point ſcrupule d'employer une reſſource, que la ſuperſtition rendoit depuis longtemps également facile & fructueuſe. Sous le prétexte, cent fois renouvelé, d'une guerre contre les Turcs, il publia des indulgences pour ceux qui donneroient de l'argent ; & ces indulgences furent vendues avec ſcandale en Allemagne, même dans

Léon X fait vendre des indulgences.

les cabarets. Le dominicain Tetzel ſe rendit ſur-tout célèbre par des excès impardonnables.

Luther s'élève avec audace contre l'abus.

On étoit ſi fort accoutumé aux abus, & la crédulité populaire eſt ſi ſtupide, que tout réuſſiſſoit au gré de la cour de Rome, lorſqu'une querelle monaſtique, s'il faut en croire la plupart des hiſtoriens, devint l'origine d'une terrible révolution. Les dominicains avoient reçu du pape la commiſſion de prêcher l'indulgence. Ils s'en acquittoient, ſelon l'uſage, en exagérant d'une manière abſurde la vertu de ces graces ſpirituelles. Les Auguſtins, jaloux de n'avoir pas eu la préférence, qu'ils ſe croyoient due, étoient animés contre les prédicateurs. Martin Luther, ſavant & fougueux théologien de cette ordre, déja imbu d'opinions hardies, ſaiſit ardemment l'occaſion de ſe ſignaler. Il décria en Saxe les maximes des dominicains ſur l'indulgence; il en démontra les inconvéniens; il déclama contre les vices, les fraudes, les exactions de la cour pontificale; il ſe fit écouter, & fut ſoutenu,

ſoutenu, parce que l'on étoit las de payer le luxe de Rome.

Luther n'attaquoit au commencement que des choſes condamnables. Il témoignoit beaucoup de reſpect, de ſoumiſſion pour le ſaint-ſiege. Avec des ménagemens, on auroit pu le gagner; & c'étoit le meilleur parti à prendre, quoiqu'un inquiſiteur dominicain exhortât Léon X à employer contre lui le fer & le feu. Loin de le ménager, on mépriſa, on irrita ce dangereux adverſaire. Le reſſentiment & le déſeſpoir enflammèrent ſon audace. Entraîné d'un objet à l'autre, des abus qu'il attaquoit il paſſa aux dogmes.

On l'irrite imprudemment, au lieu de le calmer.

Sous ſa plume, les indulgences furent des folies, le purgatoire une fable, la puiſſance pontificale une uſurpation; les vœux monaſtiques, la plupart des cérémonies & des ſacremens, autant de ſuperſtitions monſtrueuſes. Il prodigua les injures, qu'on prenoit encore pour des raiſons: il inculqua la morale la plus rigide, qui fut toujours la plus impoſante; il préſenta l'écriture comme la ſeule

Il ne ménage plus rien.

règle de foi, malgré les sens contraires qu'on lui a souvent donnés; il invita les chrétiens à un examen flatteur pour l'amour-propre, mais dont si peu d'hommes sont capables; en un mot, s'érigeant en réformateur, il fit par le fanatisme ce que la raison ne pouvoit faire. La *consubstantiation* qu'il mettoit dans l'eucharistie, à la place de la *transubstantiation*, prouveroit seule combien il s'égaroit en raisonnant.

Le pape le condamne avec rigueur.

En 1518, il appela au concile général d'un décret en faveur des indulgences, par lequel le pape se disoit le dispensateur du trésor spirituel, provenant de la surabondance des mérites de Jésus-Christ & des saints. Léon publia en 1520 une bulle pour condamner quarante articles de sa doctrine. Un des articles condamnés porte que brûler les hérétiques, c'est agir contre la volonté de l'Esprit saint; & un autre, que les princes & les prélats ne feroient point mal de supprimer toutes les besaces des mendians. Etoit-il prudent de confondre ces propositions avec des hérésies? La-

bulle, non-seulement condamnoit au feu les ouvrages de Luther, mais ordonnoit de lui courir sus & à ses adhérens, s'il ne rétractoit ses erreurs dans soixante jours. L'effet de cette bulle fut que Luther la fit brûler avec les décrétales, par un décret de l'université de Wittemberg.

Sa bulle & les décrétales brûlées.

Deux choses contribuèrent infiniment au succès de la réforme : l'intérêt des princes & des peuples, qui cherchoient à secouer le joug de Rome; & la facilité de répandre les nouvelles opinions par le moyen de la presse. L'église romaine perdit en peu d'années la Saxe, la Hesse, l'état de Brunswick, le Danemarck, la Suède. Zurich, Berne, & une grande partie de la Suisse, adoptèrent la doctrine de Zuingle, curé de Zurich, plus hardi que Luther contre le dogme de l'eucharistie. Genève suivit bientôt cet exemple, & devint libre en changeant de religion. On verra l'Angleterre, l'Écosse, les Pays-bas, une partie de la France, suivre le torrent de la nouveauté. Nulle révolution ne

Progrès rapides du luthéranisme.

mérite plus d'être examinée, soit dans ses principes, soit dans ses effets.

La science de ses théologiens y contribua beaucoup.

Un des grands avantages de la secte luthérienne fut d'être soutenue par des théologiens lettrés, qui possédoient les langues savantes, qui fouilloient dans l'antiquité ecclésiastique, & qui s'attiroient l'estime & la confiance des gens d'esprit, en même temps que les enthousiastes échauffoient le peuple. Il leur étoit facile de décrier les abus qu'une longue & grossière ignorance avoit introduits dans l'église, & que malheureusement on s'obstinoit à défendre quelquefois avec autant d'ardeur que les dogmes. Il leur étoit plus facile encore de décrier la théologie dominante, qui ne les combattoit ordinairement qu'avec des subtilités & une morgue pédantesques.

Érasme n'avoit pas tort dans ses jugemens.

Érasme lui-même, constamment attaché à l'église, tourna en ridicule & les docteurs de Paris & quelques anciennes superstitions. Aussi n'a-t-on pas manqué de rendre sa foi suspecte. Mais pourrions-nous

douter aujourd'hui, que l'on n'eût beaucoup gagné à suivre les principes d'un écrivain si judicieux? Les novateurs n'auroient eu aucun prétexte de révolte.

Du reste, il faut l'avouer, plus une grande réforme étoit nécessaire, plus elle étoit difficile. Parmi tant d'exemples qui le démontrent, je n'en rapporterai qu'un. Le cardinal d'Amboise, comme légat d'Alexandre VI, entreprit de réformer les religieux. Des évêques se transportent pour cet objet chez les jacobins en 1503. Les jacobins prennent les armes; douze ou treize cents écoliers viennent à leur secours; on chasse les réformateurs. Ceux-ci trouvent la même indocilité chez les cordeliers, mais sans cet appareil de guerre. Les obstacles devoient être bien plus terribles du côté de Rome. Cependant la politique même exigeoit des sacrifices & des efforts : on ne voulut se plier à rien.

Il est vrai qu'une réforme étoit extrêmement difficile.

Léon X, plein d'esprit & de connoissances, dont les principaux secrétaires, Bembo & Sadolet,

Mais le pape s'aveugloit étrangement.

tenoient un rang distingué dans la littérature ; qui enfin étoit un des plus habiles politiques de son temps ; ne devoit-il pas sentir qu'un despotisme fondé sur l'opinion menaçoit ruine, dès que l'opinion étoit ébranlée par de violentes secousses ? ne devoit-il pas voir que, pour maintenir la foi, il falloit modérer les abus de l'autorité ? Comment la cour de Rome s'imaginoit-elle qu'en acquérant des lumières, les hommes se conduiroient toujours en aveugles ?

On fournissoit matière de mépriser les bulles & les excommunications.

On peut dire qu'elle fournissoit des armes contre elle-même. Léon approuva le poëme de l'Arioste par une bulle, avec menace d'excommunication, si l'on nuisoit à l'imprimeur. Clément VII donna une bulle semblable en faveur des ouvrages licencieux de Machiavel. Et les papes vouloient que de rigides enthousiastes, qui avoient sans cesse à la bouche le *pur évangile*, respectassent leurs bulles & leurs censures ? Une des plus insignes imprudences, jusqu'à nos jours, a été d'agir souvent comme dans les siècles où l'on

ne raiſonnoit point, où du moins on ne ceſſoit de déraiſonner.

Il falloit bien que la raiſon, en ſortant d'un abîme de ténèbres, ouvrît les yeux ſur des choſes révoltantes. Mais froide, circonſpecte, ennemie des excès, peu capable d'ébranler la multitude, elle ne pouvoit que faire gémir un petit nombre de ſages, ou, tout au plus, frayer les voies à une lente révolution. Jamais les philoſophes d'Athènes & de Rome changèrent-ils le culte national, en dévoilant les extravagances du polythéiſme? D'autres cauſes produiſirent donc ce changement. La théologie en fit naître la première idée; la politique y trouva ſon intérêt : le fanatiſme en procura l'exécution. Or le fanatiſme eſt un volcan, dont le foyer ne s'éteint qu'après des éruptions épouvantables.

La raiſon ſeule auroit produit peu de changement.

Véritables cauſes de la révolution.

De-là vint l'enthouſiaſme invincible des prédicans & celui de leurs ſectateurs. De-là enſuite les guerres de religion, cent fois pires que tous les déſordres qui excitoient tant de plaintes. Le fanatiſme arma bientôt

Le fanatiſme arma bientôt les Suiſſes & les payſans d'Allemagne.

les cantons catholiques de Lucerne, de Zug, de Schwitz, d'Ury & d'Underwalden, contre les autres Suiſſes rebelles à l'égliſe romaine. Zuingle ayant été tué dans un combat, on fit écarteler, on fit brûler ſon cadavre, comme pour enflammer la haine atroce des deux partis. Le fanatiſme changea en bêtes féroces une grande partie des payſans d'Allemagne, en leur inſpirant la paſſion d'une indépendance ou d'une égalité chimériques. Muncer, leur chef le plus dangereux, périt ſur un échafaud, après le maſſacre de ſes partiſans. Cet exemple ne découragea point la nouvelle ſecte des
Anabaptiſtes. anabaptiſtes, ainſi nommés, parce qu'ils vouloient un ſecond baptême, regardant celui des enfans comme nul. Point de ſupérieurs, point de dignités parmi eux; tous les biens devoient être communs. Un de leurs chefs, Jean Boccold (*), garçon

* Boccold avoit épouſé quatorze femmes. Une d'elles ayant témoigné quelque doute ſur ſa prétendue miſſion divine, il lui coupa la tête, après lui avoir re-

tailleur de Leyde, ne laiſſa pas, en parlant au nom de dieu, de ſe faire couronner roi à Munſter. Il défendit opiniâtrément cette ville contre l'évêque & contre les troupes de l'empire. Il fut pris enfin, & tenaillé avec des tenailles ardentes. Preſque tous ces furieux enthouſiaſtes furent égorgés, parce qu'ils n'avoient ni général ni diſcipline. Enfin le fanatiſme, ou perſécuté ou perſécuteur, va faire de l'Europe une boucherie, & la remplira de carnage, ſous prétexte de zèle pour cette religion de charité, qui commande d'aimer tous les hommes, & de leur faire du bien.

---

proché ce blaſphême. Les treize autres dansèrent avec des tranſports de joie autour du cadavre. On voit que le fanatiſme conduiſoit en même temps à la débauche & à l'inhumanité.

CHAPITRE IX.

Révolutions dans le Nord, ſur-tout en Suède & en Danemarck.

JETONS un coup-d'œil ſur le nord, toujours plongé dans la barbarie, mais qui offre ici le ſpectacle d'une révolution importante, dont les ſuites intéreſſeront bientôt toute l'Europe.

État de la Suède.

Les Suédois, peuple belliqueux, endurci aux fatigues par l'apreté du climat & par l'exercice des armes, preſque ſans agriculture & ſans arts, étoient naturellement auſſi inquiets pour la liberté que hardis à la défendre. Les payſans, loin d'être, comme ailleurs, dans une honteuſe ſervitude, formoient un ordre dans les états de la nation. Les nobles, ayant peu de richeſſes, parce que les biens ſe partageoient également entre leurs enfans, n'avoient pu porter atteinte à l'indépendance nationale. Le clergé ſeul s'étoit ren-

du redoutable, soit par son empire sur des esprits ignorans & superstitieux, soit par une opulence qui croissoit toujours sans pouvoir jamais diminuer. La couronne, extrêmement pauvre, ne donnoit aux rois qu'un foible pouvoir, dont ils n'abusoient pas impunément. Vers la fin du 13e. siècle, Magnus Ladulas, plus respecté & plus habile que ses prédécesseurs, obtint des concessions inouies, les mines & les grands lacs, qui augmentèrent considérablement sa puissance avec ses revenus. Mais il mourut jeune en 1290. Ses trois fils ne l'imitèrent point: divisés entre eux, détrônés l'un par l'autre, oppresseurs de ce peuple libre que leur père avoit su gagner, ils se disposèrent à une révolution d'autant plus étrange, qu'elle tendoit à unir sous un même souverain, des nations divisées par la haine & par des guerres continuelles. Albert de Mecklenbourg, qu'ils avoient appelé au trône & dont ils éprouvèrent la tyrannie, fut cause qu'ils se précipitèrent dans un abîme pour se tirer d'un état violent.

Marguerite de Waldemar unit la Suède, le Danemarck & la Norwège.

Toutes les couronnes du nord étoient électives, ſelon l'ancienne coutume des barbares. Les Suédois offrirent la leur à Marguerite de Waldemar, reine de Danemarck & de Norwège, digne par ſon ambition & ſes talens du ſurnom de Sémiramis. Les trois peuples convinrent dans une diète de Calmar, en 1397 que le roi ſeroit élu tour-à-tour dans les trois royaumes; que chaque nation conſerveroit ſes lois & ſes uſages, ſes priviléges & ſes dignités. Mais cette union entre des peuples rivaux & guerriers ne pouvoit ſubſiſter que ſous un gouvernement plein de ſageſſe.

Après ſa mort, l'union fut rompue.

Pendant la vie de Marguerite, tout fut tranquille. Sa prudence, ſon courage avoient fait oublier qu'on obéiſſoit à une femme. Après ſa mort, les antipathies nationales ſe réveillèrent. Les rois, contre l'ordre établi, fixèrent leur réſidence en Danemarck; la Suède & la Norwège furent traitées en provinces. La première ſe ſouleva; elle élut pour roi Canutſon, grand-oncle du fameux Guſtave-Vaſa. Deux fois

détrôné comme un oppreſſeur, il l'auroit été probablement une troiſième, ſi la mort n'eût abrégé ſa carrière. Les Suédois s'étoient donné un adminiſtrateur, au lieu de roi, lorſque Chriſtian II monta ſur le trône de Danemarck en 1513. Tyran capable de tout immoler à ſes paſſions, il éprouva du moins qu'on ne peut être le fléau des peuples, ſans s'expoſer à être la victime de leur vengeance.

Chriſtian II.

Troll, archevêque d'Upſal, primat de Suède, trop puiſſant par ſa dignité, & plus dangereux par ſon caractère, convaincu d'intelligence avec Chriſtian, fut dépoſé par le ſénat. Il recourut au pape Léon X, obtint une bulle contre ſa patrie, & fortifia de cette bulle la cauſe du tyran. Celui-ci n'en fut pas moins vaincu dans la première expédition. Mais couvrant ſes deſſeins cruels du voile de la perfidie, il feignit de vouloir s'accommoder; il promit de ſe rendre à Stockholm, pourvu qu'on lui amenât ſept otages, entre autres le jeune Guſtave-Vaſa, dont le mérite & la valeur ſe faiſoient

Troll, primat de Suède, cabale pour le tyran.

Perfidie de Chriſtian.

déja connoître. Les otages conduits ſur ſa flotte, il les emmena priſonniers, ſe jouant de la foi des traités, comme il ſe jouoit de la vie des hommes.

1520. Le ſénat de Suède maſſacré.

Cette noirceur étoit le prélude des plus horribles barbaries. La Suède fut réduite à ſe ſoumettre. Chriſtian, couronné dans la capitale, prit le maſque de la bonté pour déployer toute ſa rage impunément. Il donna des fêtes. Les chefs du ſénat & de la nobleſſe ſe trouvent raſſemblés pour un feſtin. Tout-à-coup le primat Troll demande ſatisfaction, au nom du pape. Des ſatellites ſe jettent ſur les conviés. On les arrête, on les condamne comme hérétiques. Éric Vaſa, père de Guſtave, quatre-vingt-quatorze ſénateurs, &c. ſont maſſacrés après une lecture publique de la bulle de Léon. Toute la ville de Stockholm eſt enſuite inondée de ſang. Enfin la tyrannie paroît cimentée par le carnage. Quel triomphe pour un roi, & ſur-tout pour un évêque !

Guſtave-Vaſa délivre la Suède.

Cependant il s'élevoit un vengeur du crime. Guſtave, échappé de ſa-

priſon, réfugié dans les montagnes de la Dalécarlie, confondu avec les payſans, travaillant aux mines, n'ayant de reſſources qu'en ſon courage, méditoit une révolution & pouvoit l'exécuter. Il ſe fit connoître : il eut bientôt des partiſans, il leur procura des armes, il triompha rapidement de tous les obſtacles. Une partie de la Suède étoit déja enlevée aux Danois en 1521. Chriſtian ſe vengea d'une manière digne de lui, en faiſant noyer la mère & la ſœur de ce héros. Auſſi inſenſé que barbare, le Néron du nord, (on l'a ainſi nommé avec juſtice,) ne voyoit pas que plus il ſe rendoit odieux, plus il ſe creuſoit de précipices.

Vengeanc atroce du ty ran.

Ses propres ſujets, opprimés, ſe crurent en droit de ſecouer un joug révoltant. Ils le dépoſèrent en 1523. Munce, chef de juſtice du Jutland, vint hardiment lui ſignifier l'acte qui le privoit de la couronne. Ce magiſtrat, s'applaudiſſant d'une action ſi courageuſe, diſoit : *Mon nom devroit être écrit ſur la porte de tous les méchans princes.* Chriſtian ne put

Les Dano détrônent Chriſtian pa une ſentenc du ſénat.

jamais être rétabli par Charles-quint, ſon beau-frère : Frédéric, duc de Holſtein, ſon oncle, fut élu roi de Danemarck ; & Guſtave-Vaſa, roi de Suède.

Changement de religion dans le nord, exécuté facilement.

On vit bientôt dans ces royaumes un changement de religion, d'autant plus remarquable, qu'il s'exécuta preſque ſans troubles & ſans contrainte. La bulle de Léon X, qui avoit ſervi de prétexte à tant d'horreurs ; le trafic que le nonce Arcemboldi avoit fait des indulgences, dont le produit montoit, dit-on, à près de deux millions de florins, malgré la pauvreté du pays ; les richeſſes extrêmes du clergé, & l'empire qu'il exerçoit ſur les peuples ; les uſurpations des évêques, qui s'étoient même emparés de la plupart des fortereſſes du royaume : tout faiſoit deſirer la réforme à quiconque ouvroit les yeux ſur les abus. Guſtave & Frédéric favorisèrent adroitement le luthéraniſme, ſans paroître d'abord décidés en ſa faveur. Le clergé remua : ce fut une raiſon de plus pour conſommer le changement. Enfin les états de Danemarck,

l'égliſe même de Suède, embraſsèrent ſolennellement la doctrine de Luther. Bientôt le peuple changea de croyance au gré de ſes chefs, à-peu-près comme dans le temps où le chriſtianiſme s'étoit introduit chez les barbares. Guſtave mourut en 1560. Son gouvernement avoit été abſolu; mais la Suède n'en fut pas moins heureuſe de lui obéir.

Moſcovie & Pologne.

Il ſeroit inutile de s'étendre ſur la Moſcovie & la Pologne. La première, preſque inconnue alors, quoique le czar Jean Baſilowitz I eût conquis les royaumes de Caſan & d'Aſtracan, ne ſortira de l'obſcurité que lorſqu'un grand prince, doué d'un génie créateur, y fera naître la police & les arts au commencement du dix-huitième ſiècle. La ſeconde, auſſi peu éclairée, étoit le théâtre de l'anarchie. Ladiſlas, le premier des Jagellons, élu roi en 1382, eut pour ſucceſſeurs pluſieurs princes de ſa race. Mais ne diſpoſant ni des troupes ni des finances, il ne furent jamais que les chefs d'une république, où le défaut de lois & de ſubordination rendoit impoſſible

Les Jagellons.

un gouvernement raiſonnable. Comment la Pologne auroit-elle eu quelque ombre de gouvernement, tandis que le *veto* de chaque noble pouvoit l'emporter ſur tous les ſuffrages, comme on le voit encore aujourd'hui ; tandis que le peuple entier, eſclave des nobles, n'avoit que le ſentiment de ſa baſſeſſe & de ſes peines ; tandis qu'un ſeigneur, qui tuoit un de ſes ſerfs, en étoit quitte pour mettre quelques écus ſur la foſſe ? De tels abus, enracinés par les ſiècles, doivent perpétuer les malheurs d'une nation, juſqu'à ce que des événemens extraordinaires y renverſent tout, pour tout renouveler.

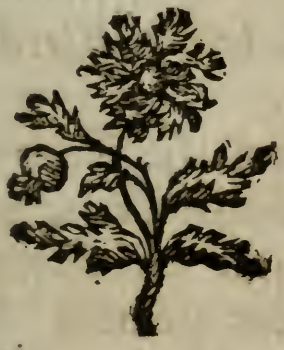
Gouvernement polonois plein de vices.

L'ordre Teutonique avoit ſubjugué la Pruſſe, ſous prétexte d'y détruire le paganiſme, & l'opprimoit par ſes injuſtices. Elle s'étoit révoltée au milieu du quinzième ſiècle, pour ſe donner au roi de Pologne. De-là naquirent des guerres ſanglantes. Albert, margrave de Brandebourg, grand-maître de l'ordre, ayant embraſſé le luthéraniſme, & voulant s'agrandir aux dépens de ces reli-

La Pruſſe ſous l'ordre Teutonique.

Albert de Brandebourg la partage avec le roi de Pologne.

gieux militaires, partagea la Pruſſe avec Sigiſmond, roi de Pologne, ſon oncle, ſous condition de l'hommage à cette couronne. (1525.) C'eſt ce qui a fait diſtinguer la Pruſſe royale & la Pruſſe ducale. Les deſcendans d'Albert ont conſervé la dernière, affranchie du vaſſelage en 1657, & érigée en royaume au commencement de notre ſiècle. Quelle origine d'un état, que nous voyons ſi puiſſant ſous un grand roi! On peut dire que Luther en a jeté les fondemens.



DIXIÈME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE. -- CONCILE DE TRENTE.

Depuis l'an 1519, jusques vers 1560.

CHAPITRE PREMIER.

Élection de Charles-quint. Ses guerres jusqu'à la bataille de Pavie.

Idée de cette époque.

DE grands systêmes de politique & d'ambition ; des guerres continuelles, qui enfanteront d'autres guerres ; des princes absolus, dont les caprices font la destinée des peuples ; une puissance énorme, prête à subjuguer l'Europe & l'Amérique ; une religion nouvelle, déchirant l'église & brisant avec effort le joug de la papauté ; la soif des richesses,

irritée par l'or du nouveau monde; la culture de l'eſprit, produiſant d'abord plus de poiſons que de biens réels : c'eſt ce qui rend ſur-tout cette époque ſi intéreſſante. La grandeur de la maiſon d'Autriche, ſous Charles-quint, eſt la ſource des principaux événemens que nous offre l'hiſtoire des derniers ſiècles.

Ce prince, né à Gand en 1500 de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien, & de Jeanne d'Eſpagne, fille de Ferdinand le Catholique, poſſédoit toutes les qualités propres à ſoutenir le premier rôle. Il avoit du courage, de l'activité, de l'application, de la prudence, un vaſte génie cultivé par l'étude & le travail. Malheureuſement il y joignoit une ambition ſans bornes, & cette artificieuſe politique réduite en ſyſtéme par Ferdinand, ſon aïeul. Qualités de Charles-quint.

Étant monté ſur le trône d'Eſpagne en 1516, il eſſuya d'abord les orages preſque inſéparables des nouveaux gourvernemens. Un Flamand, archevêque de Tolède; des miniſtres Flamands, dépo- Il eſt roi d'Eſpagne en 1516.

sitaires de l'autorité, devinrent un objet de haine pour les Espagnols. Il se forma des associations dans les provinces. Le cardinal Adrien, précepteur du roi, nommé à la régence de Castille, homme vertueux, mais d'un génie trop au-dessous de sa place, augmenta la fermentation, loin de l'éteindre. La sainte *ligue* (c'est le nom que prirent les Castillans rebelles) envoya au roi, en 1520, des demandes presque aussi fortes & aussi hardies, que celles des communes d'Angleterre sous les Stuarts. L'esprit de liberté alluma une violente guerre civile. Padilla, général de la ligue, ayant été défait, pris & exécuté; Marie Pachéco, sa veuve, défendit Tolède en héroïne, jusqu'à ce que le clergé, furieux de ce qu'elle avoit dépouillé les églises pour soutenir la guerre, souleva le peuple contre elle, en la peignant comme sorcière. Ces troubles durèrent jusqu'en 1522, que la présence de Charles les dissipa. *C'est trop de sang répandu*, dit il, après avoit fait quelques exemples.

Révolte s'engagement appaisée.

Une amniſtie accordée aux rebelles fut plus efficace que les rigueurs; & le roi affermit ſon autorité par la clémence. Quelqu'un de ſa cour lui découvrant la retraite d'un des principaux factieux, il répondit avec humanité : *Vous auriez dû l'avertir que je ſuis ici, plutôt que de m'apprendre où il eſt.*

1519. Charles eſt élu empereur, malgré François I.

L'Eſpagne, les deux Siciles, les Pays-bas & la Franche-comté, étoient déja ſous la domination de Charles; quand la mort de Maximilien, qui venoit de le faire élire roi des Romains, lui fraya la route de l'empire. François I, plus âgé que lui de ſix ans, plus célèbre par ſes exploits, briguoit auſſi la couronne impériale. La puiſſance de l'un & de l'autre inſpiroit une juſte inquiétude aux Allemands : ils craignoient pour la liberté germanique; mais on achetoit les ſuffrages. L'ambaſſadeur d'Eſpagne avoit deux mille marcs d'or à répandre. D'ailleurs, le ſultan des Turcs, Sélim I, conquérant de la Syrie, de la Méſopotamie & de l'Égypte, menaçoit l'Europe, & ne pouvoit être ar-

rêté que par un puiſſant empereur. Cependant l'électeur de Saxe, fut élu. C'étoit Frédéric le Sage ce fameux protecteur de Luther. Il refuſa ; il fixa les voix ſur Charles-quint. François I, comme étranger, comme plus voiſin de l'Allemagne, lui paroiſſoit moins digne & plus à craindre.

Capitulation qu'on lui fait ſigner.

On eut ſoin de faire ſigner à Charles une capitulation, pour maintenir la liberté & les droits du corps germanique. Elle portoit expreſſément que l'empire ne ſeroit point héréditaire. La maiſon d'Autriche n'a pas laiſſé d'en jouir toujours. Sous un chef trop redoutable, l'empire ſeroit devenu, ſans doute, une ſimple monarchie, ſi le reſte de l'Europe avoit eu moins d'intérêt à s'y oppoſer.

Il n'envoie point à Rome l'ambaſſade d'obédience.

C'étoit la coutume depuis Otton IV, que les nouveaux empereurs envoyaſſent à Rome une ambaſſade, pour annoncer leur élection & prêter l'*obédience* au pape. Charles-quint s'en diſpenſa. Son exemple a prévalu ſur les prétentions romaines ; car il ne faut ſouvent qu'un exemple pour

pour abolir de longs uſages, établis par un exemple contraire. Ce fier ſouverain, maître de tant d'états, & qui le premier ſe fit donner le titre de *majeſté*, tint néanmoins la bride & l'étrier du pape, lorſqu'Adrien VI le couronna à Bologne, en 1530; & le même jour il fut reçu chanoine des deux principales égliſes de Rome. Preſque tout eſt contradiction dans le monde.

Il tint cependant enſuite la bride & l'étrier du pape.

Quoique les rois de France & d'Eſpagne euſſent brigué l'empire, avec tous les dehors d'une amitié mutuelle, la préférence donnée à l'un devoit infailliblement aigrir l'autre ; d'autant plus que leur rivalité ne ſe bornoit point à cet objet. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, auroit pu tenir entre eux la balance; la politique ſembloit l'exiger. Ses paſſions & celles de ſon miniſtre l'éloignèrent d'un ſyſtême ſi glorieux.

Rivalité de Charles & de François.

Wolſey le gouvernoit alors. C'étoit un fils de boucher, devenu archevêque d'York, évêque de pluſieurs ſièges, cardinal, légat,

Wolſey, miniſtre d'Angleterre.

chancelier, miniſtre abſolu; flattant les goûts du monarque, & partageant ſes plaiſirs, pour le maîtriſer en l'amuſant; preſque auſſi riche que la couronne, inſatiable néanmoins autant que prodigue; un de ces hommes enfin, dont les talens ſupérieurs remuent les états, au gré de leur propre ambition. L'intérêt de Wolſey étoit le mobile de l'Angleterre.

Le roi de France & l'empereur le gagnent tour-à-tour.

Le roi de France l'avoit gagné à force de flatteries; il avoit même obtenu de lui la reſtitution de Tournai, comme dot de la Princeſſe Marie, promiſe au dauphin. (Le dauphin & la princeſſe étoient enfans; des mariages ſi incertains faiſoient ſouvent la baſe des traités.) François, méditant la guerre contre l'empereur, voulant avoir pour allié Henri VIII, lui propoſe une entrevue à Calais. Charles-quint, encore plus habile, va viſiter Henri à Douvres, careſſe Wolſey, lui promet la tiare, l'engage dans ſon parti. La célèbre entrevue de Calais, qu'on appelle *champ de drap d'or*, aboutit à une oſtentation

ruineuſe de magnificence. On y donne des fêtes, on ne conclut rien. L'empereur reçoit enſuite à Gravelines une viſite de Henri; & là il achève ſon ouvrage, en aſſurant au cardinal Wolſey les revenus de deux évêchés d'Eſpagne.

Variations politiques de Léon X.

Entre ces deux rivaux, Léon X, de ſon côté, tenoit une conduite artificieuſe, où l'intérêt du pontificat prévaloit ſur le bien public. Son grand objet étoit de recouvrer Parme & Plaiſance, de s'emparer de Ferrare, de chaſſer d'Italie les étrangers, après les avoir employés à ſon agrandiſſement. Il s'étoit oppoſé à l'élection de Charles-quint, ſous prétexte d'une loi de Clément IV, qui excluoit de l'empire les rois de Naples. Il promit enſuite à l'empereur l'inveſtiture de ce royaume. Peu après, il entra dans les vues de François I. Enſuite il l'abandonna pour Charles-quint. En un mot, le parti le plus avantageux pour lui devenoit dès-lors le plus juſte; & l'art de ſemer la diviſion, ainſi que d'amaſſer de l'argent, faiſoit la politique de Rome.

1521. La Navarre prise & reprise.

Bientôt la guerre s'allume. Henri d'Albret, profitant des troubles de l'Espagne & de l'éloignement de l'Autrichien, reprend avec les troupes de France la Navarre enlevée à sa maison. Charles, par le traité de Noyon, en 1516, avoit promis de la rendre, & n'exécutoit point sa promesse. Les François auroient dû s'en tenir là : ils pénètrent imprudemment dans la Castille. Alors les Espagnols se réunissent contre eux; & on les chasse de la Navarre, presque au moment de leur conquête. Le duc de Bouillon, Robert de la Marck, ayant osé déclarer la guerre à l'empereur, celui-ci la déclare au roi de France, qu'il croit avec raison le moteur de cette entreprise. François perd le Milanès & Gènes, par la faute de Lautrec, gouverneur du pays, detesté des Italiens, battu à la Bicoque, & ensuite abandonné des Suisses, qui, mécontens, ne recevant point leur paye, impatiens néanmoins de combattre, l'avoient contraint d'attaquer ce poste inexpugnable : leur témérité leur coûta plus de trois mille hom-

Le Milanès & Gènes perdus par la France.

mes ; le reſte abandonna l'armée ; la valeur françoiſe ne put rien contre les forces trop ſupérieures de l'ennemi. Il faut avouer qu'on pouvoit ſur-tout attribuer ce déſaſtre au roi lui-même, & à la ducheſſe d'Angoulême ſa mère, dont les diſſipations ne laiſſoient point d'argent pour les troupes.

Les plaiſirs & les diſſipations de la cour, cauſes des malheurs.

C'eſt la principale cauſe des malheurs de François I, d'avoir aimé les plaiſirs autant que la guerre, ſans jamais connoître l'économie, ſi néceſſaire même dans la paix. Il en coûta la vie à Samblançai, ſurintendant des finances, qu'on fit pendre comme s'il avoit été obligé de faire des miracles.

Adrien VI ſuccède à Léon X.

Sur ces entrefaites mourut Léon X, âgé de quarante-quatre ans. Charles-quint, qui vouloit un pape à ſa diſpoſition, fit élire ſon précepteur, Adrien VI. Le reſſentiment de Wolſey étoit à craindre ; mais Adrien étant vieux, l'empereur conſola le miniſtre anglois, par l'eſpérance de lui ſuccéder. Enfin, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il engagea Henri VIII à prendre les armes.

Charles regagne Wolſey.

Vigilant, infatigable, il étoit ſon propre négociateur, & négociateur habile. Quel avantage n'avoit-il pas ſur un ennemi tout occupé d'amuſemens ? François ſembloit ne pouvoir ſe réveiller qu'au bruit des armes.

Conduite du nouveau pape.

Le nouveau pape témoigna ſa reconnoiſſance à Charles-quint, ſoit par l'abolition du tribut de huit mille onces d'or, que payoit le royaume de Naples ; ſoit en accordant à la couronne d'Eſpagne le droit de préſentation aux évêchés, & l'adminiſtration perpétuelle des grandes maîtriſes militaires. Il devoit ſa fortune aux lettres, comme Léon X leur devoit ſa gloire. On lui reproche de les avoir oubliées ſur le ſaint ſiège. Mais au fond, qu'étoit-ce que ſa littérature ? la philoſophie, la théologie de l'école ; tout au plus une érudition pédanteſque. Sans goût, ſans génie, auſtère, dur, extrêmement économe, doit-on s'étonner que les gens de lettres n'aient pas trouvé en lui un Médicis ? Du reſte, ſes ſentimens, comme théologien, peuvent être

cités sur un grand objet de controverse. Il avoit soutenu à Louvain dans un ouvrage imprimé, que *le pape peut errer, même en matière de foi.* Il fit réimprimer ce livre étant pape.

Déja François Sforce étoit rétabli à Milan, parce que la défection des Suisses, faute de paye, avoit été sans remède. Le roi de France devoit craindre de plus grands malheurs. Une ligue terrible se forma pour l'accabler. Le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc Ferdinand, à qui Charles-quint, son frère, avoit cédé les états de la maison d'Autriche en Allemagne; les Milanois, les Vénitiens, les Florentins, les Génois, s'unirent contre une seule puissance. Il est beau de voir le courage de François I braver la tempête. La prudence eût cependant mieux valu que le courage. Une nouvelle faute mit le comble au danger de l'état.

Grande ligue contre la France.

Personne n'étoit plus digne de ménagement que le connétable de Bourbon, aussi distingué par son mérite que par sa naissance. La

1523.

Le connétable de Bourbon persécuté.

victoire de Marignan étoit en grande partie son ouvrage. Mais la duchesse d'Angoulême le haïssoit depuis un refus qu'il avoit fait de l'épouser. Elle chercha toutes les occasions de lui nuire, & le chancelier du Prat ne servit que trop la haine de cette princesse. On disputa au connétable les biens de sa maison, sous prétexte de réversion au domaine. Une grande partie de ces biens (& c'étoient plusieurs provinces) lui étoit venue de son mariage avec la fille du duc de Bourbon-Beaujeu, morte sans enfans; mais il les possédoit d'ailleurs à titre d'hérédité masculine. Il perdit son procès. Désespéré, il traita aussi-tôt avec l'empereur. Le roi, qui en eut avis, qui pouvoit s'assurer de sa personne, se laissa tromper, & Bourbon s'évada. On sait le mot d'un seigneur espagnol, dont le palais lui fut destiné : *Si le connétable loge dans ma maison, je la brûlerai après son départ, comme un lieu infecté de la perfidie.* Ces nobles sentimens, qui imprimeroient au crime une honte sa-

Il embrasse le parti de Charles-quint.

lutaire, ſont rarement la règle des cours. On honore la perfidie quand on y trouve ſon avantage.

Aux grands généraux de Charles-quint, Bourbon, Peſquaire, & Jean de Médicis, le roi de France n'oppoſa en Italie qu'un homme de faveur, l'amiral de Bonnivet, avec des forces trop inférieures à celles des ennemis. L'événement fut tel qu'il devoit être : aucun ſuccès ſolide, & des pertes conſidérables. Bayard, détaché malgré lui à Rebec, entre Milan & Pavie, y eſt attaqué & battu, parce qu'on tarde trop à le ſecourir. On ſe voit bientôt ſans eſpérance. La retraite de Biagraſſo ou de Romagnano eſt célèbre par la mort de ce héros vertueux, le modèle des chevaliers. Il répondit en mourant, aux témoignages de pitié que lui donnoit le duc de Bourbon : *C'eſt vous qui êtes à plaindre, vous qui combattez contre votre roi, votre patrie & vos ſermens.* Jules II avoit tenté ſous le dernier règne de l'attirer à ſon ſervice, en lui offrant le commandement de ſes troupes : *J'ai un ſei-*

Bonnivet battu en Italie.

1524.

Mort du célèbre chevalier Bayard.

gneur au ciel & un en terre, dit alors Bayard, *& autre ne ſervirai en ce monde.*

Siège de Marſeille, levé.

Du moins les François ſe défendirent glorieuſement chez eux, quoique attaqués de toutes parts. Bourbon, que l'empereur & Henri VIII, vouloient établir roi de Provence, échoua lui-même au ſiège de Marſeille. Charles-quint avoit ordonné ce ſiège, pour avoir un port en France. Peſquaire commandoit, mais devoit ſe diriger par les avis de Bourbon. Mécontens l'un de l'autre, peut-être leur rivalité fut-elle un obſtacle au ſuccès de l'entrepriſe.

Nouvelles fautes de François I.

La confiance de François I ſemble croître avec les dangers, & ſes fautes avec ſa confiance. Il vole en Italie, il rentre dans le Milanès *;

---

* On dit que la principale cauſe de cette expédition fut l'amour de Bonnivet pour une belle milanoiſe, & le deſir qu'il inſpira au roi de la voir lui-même. *Ainſi la moitié du monde ne ſait comme l'autre vit*, ajoute Brantôme; *car nous cuidons la choſe d'une façon qui eſt de l'autre. Ainſi Dieu, qui ſait tout, ſe moque bien de nous.* [Brant. art. de *Bonnivet*].

il reprend ſans peine la capitale. Mais l'imprudent Bonnivet eſt ſeul écouté. On s'obſtine au ſiège de Pavie ; on envoie un détachement conſidérable attaquer le royaume de Naples, on s'affoiblit en diviſant ſes forces. Les ennemis s'avancent : on a honte de reculer, on riſque une bataille où l'on ne peut vaincre. François eſt attaqué le 24 Février ; il combat en héros, mais inutilement ; il eſt bleſſé, fait priſonnier, & ſes troupes taillées en pièces. Le vieux maréchal de Chabannes, (la Palice) un des plus grands hommes de guerre, périt dans cette journée. Henri d'Albret, roi de Navarre, y tomba entre les mains des ennemis. On ne peut trop le remarquer, le deſaſtre fut le fruit de l'imprudence. L'artillerie, dirigée par Genouillac, avoit mis le déſordre parmi les impériaux ; la bataille ſembloit gagnée ; l'ardeur martiale du roi ne put ſe contenir ; il s'avança en aveugle ; il maſqua l'artillerie ; il la rendit inutile ; & bientôt les vainqueurs furent en déroute. Bourbon, qui venoit de lever à ſes propres frais

1525. Bataille de Pavie, où il eſt pris.

douze mille Allemands, (car l'empereur n'avoit pas de quoi payer, n'étant point assez absolu pour exiger de nouveaux impôts,) Bourbon, dis-je, jouit des satisfactions amères de la vengeance. Bonnivet, l'auteur de ce désastre, s'étoit fait tuer dans le combat. François I écrivit à la duchesse d'Angoulême, sa mère : *Tout est perdu, hormis l'honneur.* L'honneur d'un roi se borne-t-il donc à se battre ?

C'étoit le fruit d'une témérité inexcusable.

Sa témérité paroîtra plus inexcusable encore par les circonstances. Toutes les ressources pécuniaires étoient épuisées. Il avoit fallu vendre jusqu'à une grille d'argent massif, dont Louis XI avoit enrichi le tombeau de saint Martin. C'étoit beaucoup de défendre le royaume : la guerre portée au dehors ne faisoit que l'exposer davantage : une bataille perdue pouvoit entraîner des suites affreuses. D'autre part, les ennemis, manquant eux-mêmes d'argent, devoient s'affoiblir & se dégoûter : leur ligue devoit naturellement se dissoudre. Plusieurs voyoient avec peine l'énorme puis-

ſance de l'empereur. Wolſey en particulier, deux fois dupe de ſes promeſſes, puiſque Clément VII, de la maiſon de Médicis, étoit le ſucceſſeur d'Adrien, Wolſey deſiroit ſans doute un changement. Il falloit donc ſe défendre & négocier, au lieu de courir après un fantôme de gloire & de conquêtes. Le roi s'étoit comme précipité dans le malheur. Sans le courage, l'habileté, les bonnes meſures de ſa mère, devenue régente, l'état devoit naturellement ſuccomber. Elle pourvut à tout ; elle négocia pour diviſer les ennemis.

Ligue contre l'empereur.

Les ſentimens des confédérés envers Charles quint ſe firent bientôt connoître. Clément VII, les Vénitiens & le duc de Milan formèrent une ligue, pour lui enlever Naples, qu'ils deſtinoient au marquis de Peſquaire. Celui-ci entra dans le complot, après que des caſuiſtes eurent décidé qu'un ſujet pouvoit prendre les armes contre ſon prince, pour obéir au ſuzerain dont relevoit le royaume. Mais, ſoit inconſtance, ou remords, ou

déſeſpoir de réuſſir, il révéla tout à l'empereur. Sforce fut déclaré rebelle, & en cette qualité, dépouillé du Milanès.

L'alliance de l'Angleterre eſt rompue.

Dans le cours de ces intrigues, l'alliance de l'Angleterre ſe rompit. Enflé de ſes ſuccès, Charles bleſſa l'amour-propre de Henri VIII, en ne lui écrivant plus de ſa main, & ne ſignant plus, *votre affectionné fils & couſin*. Wolſey n'avoit pas moins à cœur ſa vengeance perſonnelle. Ce que la politique auroit dû faire d'abord, de petites vues y déterminoient la cour de Londres : elle alloit tenir la balance, que les caprices des paſſions abandonnoient au haſard.

CHAPITRE II.

Traité de Madrid, ſans exécution. — Traité de Cambrai. — Divorce de Henri VIII, & ſchiſme d'Angleterre.

CHARLES-QUINT n'attaqua point la France après la victoire de Pavie. Il affectoit une modération hypocrite ; & vouloit néanmoins preſcrire au roi priſonnier des conditions intolérables. Il exigeoit pour lui-même la Bourgogne ; pour le duc de Bourbon, la Provence & le Dauphiné à titre de royaume ; pour Henri VIII, les provinces anciennement repriſes aux Anglois ; enfin une renonciation abſolue aux droits ſur l'Italie. François répondit qu'il aimeroit mieux mourir en priſon que de démembrer ſon royaume ; que d'ailleurs, fût-il aſſez lâche pour y conſentir, ſes ſujets n'y conſentiroient point. Mais ennuyé d'une rigoureuſe priſon, où le chagrin lui

Conditions preſcrites par Charles-quint à François I.

1526. Traité de Madrid.

avoit cauſé une maladie mortelle, il plia aux conjonctures ſa fierté & ſa conſcience. Il ſe perſuada que des promeſſes forcées n'étoient rien, qu'il pourroit du moins en éluder l'exécution ; il s'engagea le 14 janvier par le traité de Madrid à céder, non-ſeulement ſes droits ſur l'Italie, mais la Bourgogne, & à ſe remettre entre les mains de l'empereur, ſi elle ne lui étoit pas livrée dans ſix ſemaines. Les deux fils aînés du roi ſervirent d'otages.

Ce traité ne s'exécute point du tout.

A peine libre, on le voit ſe liguer avec le pape, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, pour la liberté de l'Italie, & pour aſſurer le Milanès à François Sforce qu'il avoit voulu en chaſſer. Le pape le délie de ſes ſermens; nul article du traité de Madrid ne s'exécute. Les états de Bourgogne, de concert avec la cour, déclarent que le roi ne peut aliéner ſon domaine, & que leur province ne paſſera point ſous une domination étrangère. François I refuſe de retourner en Eſpagne, ſe plaignant des injuſtices de ſon ennemi. Il offre la rançon de ſes enfans; mais il brûle

de venger ſes injures & de réparer ſes malheurs. L'empereur dut ſe reprocher d'avoir manqué tout-à-la-fois de généroſité & de politique.

1527. Bourbon aſſiège Rome.

Son général, le duc de Bourbon, à qui il avoit promis l'inveſtiture du Milanès, n'ayant point d'argent pour en finir la conquête, voyant la mutinerie parmi ſes ſoldats qui manquoient de tout, les mène à Rome, où les tréſors du pape l'attiroient. Clément VII, irréſolu, timide, avoit négocié, & ne s'attendoit point à un ſiège. Il excommunie le général avec ſes troupes, traitant les Eſpagnols de Maures, & les Allemands de Luthériens. En dépit de l'anathême, Bourbon donne l'aſſaut. Il eſt tué d'un coup d'arquebuſe, à l'âge de 38 ans; mais les Impériaux prennent la ville, & y commettent des excès affreux. Non contens de piller, de maſſacrer, de violer, ils tournent en dériſion le chef de l'égliſe & les cardinaux, par une eſpèce de maſcarade impie, & proclament pape Martin Luther. L'empereur donne une autre comédie en Eſpagne. Il

Elle eſt ſaccagée.

Hypocrisie de l'empereur.

apprend que Clément VII est prisonnier : il ordonne des processions pour sa délivrance, au lieu d'envoyer des ordres pour le délivrer; & il exige ensuite une rançon. A quoi bon feindre, lorsque l'on n'y gagne qu'une réputation de fourberie ?

Cartels & démentis entre deux grands monarques.

Comme Charles-quint se montroit inflexible sur le traité de Madrid, le roi de France & Henri VIII lui firent une déclaration de guerre. Les démentis & les cartels, donnés & rendus entre ce prince & François I, étoient des bravades indécentes. Le duel n'eut pas lieu, parce que le héraut qui apportoit *l'assurance du champ*, refusa de la remettre au roi avant d'avoir été entendu, & que le roi impatienté refusa d'entendre ce qu'il vouloit dire. Mais cet exemple n'en servit pas moins à exciter le faux point d'honneur, qui multiplia les duels plus que dans les siècles de barbarie. Cependant l'Italie étoit en proie aux hostilités. Les François y eurent d'abord l'avantage, & Pavie fut cruellement saccagée en mé-

moire de la bataille qu'on y avoit perdue.

André Doria, illuſtre Génois, ſervoit utilement la France avec les galères de Gènes. On aſſiégeoit Naples, lorſque Doria, mécontent de la cour, prend tout-à-coup le parti de l'empereur. La fortune change alors. Les anciennes fautes ſe renouvellent, les maladies conſument l'armée ; Lautrec qui la commandoit, eſt du nombre des victimes ; on lève le ſiège. Cette expédition, ainſi que tant d'autres, ne ſervit qu'à perdre le ſang humain. Doria rendit la liberté à ſa patrie. Il auroit pu y régner, après avoir chaſſé les François : il ſe contenta de l'autorité que lui donnoit ſon mérite. On ne changea preſque rien à l'ancien gouvernement qui avoit grand beſoin de réforme

Défection funeſte d'André Doria.

Enfin le traité de Cambrai ſuſpendit le cours de tant de calamités. Deux femmes le conclurent pour les deux monarques, la ducheſſe d'Angoulême, & Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-bas. François I abandonna ſes alliés, ſacrifia ſes

1529. Traité de Cambrai.

droits sur Milan, sa suzeraineté sur l'Artois & la Flandre, & s'obligea de payer deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans. Charles-quint, outre ces avantages, se réserva de poursuivre en justice ses prétentions sur la Bourgogne. Il exigea de plus que le procès du connétable de Bourbon fût annullé. Sforce eut le Milanès : c'étoit la condition d'un traité déja conclu entre le pape & l'empereur, par lequel les Médicis devoient recouvrer leur autorité à Florence. Les Florentins avoient rétabli la république. Une armée impériale les força en 1530 de reconnoître pour souverain Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent II.

Henri VIII se prépare au divorce.

Dans l'état où se trouvoit la France, les deux millions d'écus d'or ne pouvoient être payés sans le secours de l'Angleterre. Henri VIII donna de l'argent. Résolu de répudier sa femme, Catherine d'Aragon, tante de l'empereur, il prévoyoit les orages auxquels ce divorce l'exposeroit : il s'unissoit étroitement avec une puissance dont il auroit bientôt

beſoin. Catherine étoit veuve d'Arthur, frère de Henri, mort ſix mois après le mariage, même ſans l'avoir conſommé, s'il faut en croire le bruit public. Henri VII, voulant conſerver au royaume les avantages d'une pareille alliance, avoit obtenu la diſpenſe de Jules II pour marier la princeſſe avec le jeune Henri. Leur union ſubſiſtoit depuis vingt ans. Pluſieurs enfans, dont il ne reſtoit que Marie deſtinée au trône, la rendoient d'autant plus reſpectable, que la reine ſe diſtinguoit par ſa vertu & ſa douceur. Mais Henri aimoit une autre femme, & ne ſavoit point modérer ſa paſſions.

Sa paſſion pour Anne Boleyn.

Anne Boleyn, fille d'un gentilhomme, belle, aimable, pleine d'eſprit, avoit captivé ce cœur violent. Elle irrita ſes deſirs par la réſiſtance. L'amour perſuada au roi que ſon mariage étoit nul; ſaint Thomas d'Aquin, ſon oracle, (car il ſe piquoit de théologie) lui en fournit des preuves par ſes écrits. Dès-lors il employa tous les moyens de rompre une chaîne ſacrée, qui l'empêchoit de ſatisfaire ſon pen-

Clément VII le trompe.

chant. Le pape Clément VII, en guerre avec l'empereur, ſe montra quelque temps très-favorable aux vues de Henri VIII. Wolſey devoit juger cette affaire en qualité de légat; la bulle de divorce étoit toute prête. Clément changea de ſyſtême, en changeant de ſituation. Le crédit de Charles-quint l'emporta; de ſorte qu'après des lenteurs affectées, le pape évoqua la cauſe à Rome.

Diſgrace de Wolſey.

Indigné, impatient, mais n'oſant encore franchir les obſtacles, Henri ſe venge ſur Wolſey, qu'il ſoupçonne de lui avoir été contraire. Il renvoie ce miniſtre ſi puiſſant, & mendie enſuite des avis de théologiens contre le mariage qu'il veut rompre. Les univerſités d'Angleterre, de France & d'Italie décident qu'aucune diſpenſe ne peut autoriſer le mariage d'un frère avec la veuve de ſon frère, puiſque la loi divine le défend dans le Lévitique. Mais le Deutéronome l'ordonne, lorſque le premier époux eſt mort ſans enfans. Ce fut trop ſouvent la coutume des docteurs, de fonder

Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaiſe raiſon.

leurs déciſions ſur une autorité, ſans ſe mettre en peine des autorités contraires. Henri crut ce qu'il vouloit croire. Sa conſcience ou plutôt ſa paſſion lui fit un devoir preſſant de divorce. Il refuſa de comparoître à Rome, où le citoit Clément VII; il répudia Catherine; il épouſa Anne Boleyn, dont il eut bientôt la célèbre Éliſabeth.

Catherine d'Aragon répudiée.

Déja le clergé avoit été contraint de le reconnoître pour *protecteur & chef de l'égliſe d'Angleterre*. Déja le parlement dont il fut toujours le maître abſolu, avoit retranché une grande partie de ce que l'on payoit au pape. L'idée ſeule de rompre avec l'égliſe romaine effrayoit cependant le roi, auſſi attaché à ſes principes de théologie qu'à l'objet de ſon amour. Il avoit écrit contre Luther, qu'il haïſſoit, ſur-tout comme un contempteur de ſaint Thomas. Luther l'avoit réfuté avec des injures, juſqu'à dire qu'*il étoit plus fou que la folie même*, *&c.* Autant Henri étoit choqué de cette inſolence, autant le titre de *défenſeur de la foi*, qu'il avoit reçu de Léon

Innovations religieuſes.

Cependant Henri craignoit de rompre avec Rome.

X, flattoit ſon amour-propre. Il abhorroit le nom d'hérétique ; il ambitionnoit la gloire de catholique zélé ; il conſentit enfin à ſubir le jugement du conſiſtoire, pourvu que les Impériaux ne fuſſent pas du nombre des juges. Avec de la prudence, Rome eût triomphé de ce prince attier. Mais la politique romaine ſe repoſoit toujours ſur les anciens préjugés.

1534. La précipitation du pape cauſe le ſchiſme.

Trop de précipitation fit un mal irréparable. Le courrier, qui devoit apporter une réponſe poſitive de Henri, n'arrivant point au jour marqué, le pape confirma la validité de ſon premier mariage, & l'excommunia, s'il perſiſtoit dans ſon divorce. Deux jours après, le courrier préſente la lettre. On ne ſe rétracte point à Rome : il n'y a donc plus de remède. En effet, le ſchiſme eſt auſſi-tôt conſommé. Le roi appelle au concile général, ſelon la coutume. Le clergé d'Angleterre déclare que l'évêque de Rome n'a aucune autorité dans le royaume. Le parlement donne au ſouverain le titre de chef ſuprême de l'égliſe. En cette

cette qualité, Henri VIII abolit les monaſtères, s'empara de leurs revenus, décida ſur le dogme, perſécuta tout-à-la-fois & les catholiques fidèles au pape, & les hérétiques infectés du luthéraniſme. Tout dépendoit de ſes opinions, de ſes fantaiſies.

Progrès des Turcs ſous Soliman II.

Charles-quint, outragé dans la perſonne de ſa tante, ſe trouvoit d'ailleurs environné d'embarras & de ſoucis. Les Turcs & les luthériens l'inquiétoient également. D'un côté, Soliman II, fils de Sélim I, encore plus redoutable que ſon père, avoit pris Belgrade en 1521, & enſuite Rhodes, d'où les chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem paſsèrent à Malte, que leur donna l'empereur. Le même conquérant s'étoit emparé d'une grande partie de la Hongrie en 1526. Louis, roi de Hongrie & de Bohême, avoit péri dans la bataille de Mohacz contre les Turcs. L'archiduc Ferdinand, héritier de ces deux royaumes, du chef de ſa femme, avoit eu un compétiteur, Zapoli, palatin de Tranſilvanie, qui s'étant mis ſous la pro-

Priſe de Rhodes.

Hongrie & Bohême diſputées à l'archiduc Ferdinand.

tection des Ottomans, leur avoit procuré l'occasion d'étendre leurs conquêtes. Cette puissance devenoit tous les jours plus terrible, soit par ses propres forces, soit par les divisions des chrétiens. Soliman assiégea Vienne en 1529; mais l'hiver le força de se retirer, après avoir perdu environ soixante mille hommes.

Progrès des sectes, ennemies de l'église romaine.

D'un autre côté, le progrès des sectes, ennemies de l'église romaine, tenoit l'empereur en suspens. Quoique la religion ne parût pas influer beaucoup dans sa conduite, dont les premiers mobiles furent toujours l'ambition & l'intérêt; il se montroit le défenseur de la catholicité, & l'on conjecture qu'il espéroit se rendre par-là maître absolu de l'Allemagne. Voyons d'un coup-d'œil ce qui s'étoit passé de plus important au sujet de la réforme. Il importe d'en suivre les progrès, puisqu'elle a produit une des plus grandes révolutions de l'Europe. Si la doctrine de l'église devint malheureusement le jouet de la politique des princes, comme des passions ou des préjugés de tant de

particuliers ; ne perdons pas de vue le premier principe de ce malheur : déplorons les abus qui avoient offuſqué la vérité même ; apprenons combien il eſt eſſentiel de maintenir la religion par les mœurs & par la ſageſſe.

CHAPITRE III.

Affaires du luthéranisme depuis la diète de Worms. — Charles-quint vainqueur des Turcs.

Diète de Worms, où Luther comparut.

EN 1521, la diète de Worms, après avoir établi un conseil de régence en l'absence de l'empereur, cita Luther que Léon X avoit déja excommunié. Avec un sauf-conduit, il n'hésita point de comparoître. Il refusa hautement de se rétracter jusqu'à ce qu'on lui eût démontré ses erreurs. Si le conseil de quelques ecclésiastiques avoit prévalu, ce novateur subissoit le sort de Jean Huss. On le laissa partir, mais peu de jours après, on publia une sentence rigoureuse qui ordonnoit de l'arrêter, dès que le sauf-conduit n'auroit plus lieu. L'électeur de Saxe prévint le coup, en le faisant lui-même enlever dans une forêt, & enfermer dans un château, où il demeura neuf mois inconnu à tout le monde. C'est

Comment il échappa aux catholiques.

là qu'il commença à traduire l'écriture ſainte. Peu d'ouvrages ont été auſſi utiles aux ſectaires; parce que donnant au texte ſacré un ſens favorable à leur ſyſtême, ils en tiroient des preuves auxquelles on ne ſavoit pas encore bien répondre.

Adrien VI exhorte à le pourſuivre, & fait des aveux ſinguliers.

Comme la ſentence de Worms ne s'exécutoit point, & que le luthéraniſme s'étendoit de jour en jour; Adrien VI, ſévère dans ſes mœurs, inflexible théologien, adreſſa un bref à la diète de Nuremberg en 1524, par lequel il exhortoit aux dernières extrémités contre Luther. Choſe remarquable: ce pontife reconnoiſſoit d'ailleurs que la corruption de la cour romaine étoit la ſource du mal; il promettoit de remédier aux abus, & demandoit même l'avis de la diète ſur les moyens de déraciner l'héréſie. Mais le zèle des Allemands ne répondit pas cette fois aux vues d'Adrien. Ils repréſentèrent que Luther avoit trop de ſectateurs, pour qu'on pût le pourſuivre avec violence; ils propoſèrent un concile général, comme le remède le plus efficace & le plus néceſſaire; ils

Opérations remarquables de la diète de Nuremberg.

envoyèrent une liſte de cent griefs contre la cour de Rome, contenant tout ce qui lui avoit été reproché tant de fois, exactions, uſurpations, injuſtices, ſcandales de toute eſpèce; ils conclurent enfin que, ſi le ſaint ſiège n'y mettoit ordre promptement, ils emploieroient leur propre autorité à ſe délivrer de ces fardeaux intolérables. Les aveux du pape, les cent griefs de la diète, furent un triomphe pour le luthéraniſme. Si Charles-quint s'étoit déclaré en ſa faveur, toute l'Allemagne eût vraiſemblablement changé bientôt de religion.

Mariage de Luther avec Catherine de Bore.

Le mariage de Luther avec Catherine de Bore, religieuſe qu'il avoit tirée du cloître, excita de nouvelles clameurs contre lui, & parut indécent à ſes amis même, quoique conforme aux principes de la ſecte. Cet exemple eut beaucoup d'imitateurs; ce qui donna lieu au bon mot d'Éraſme: *On a beau dire que le luthéraniſme eſt quelque choſe de tragique. Pour moi, je ne trouve rien de plus comique; car le dénouement eſt toujours un mariage.* Senſible aux re-

proches, mais inébranlable dans ſes deſſeins, Luther continua d'écrire, de prêcher, d'augmenter le nombre de ſes partiſans, & de repouſſer les traits de ſes adverſaires. Son courage étoit excité par le grand rôle qu'il jouoit dans le monde.

Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clement VII.

La guerre de l'empereur avec le pape Clément VII, ne pouvoit être que favorable à la réforme. Tout ce que Charles demanda de la diète de Spire, en 1526, fut d'attendre patiemment le concile général, ſans donner d'encouragement aux nouveautés. La diète vit néanmoins les prêtres luthériens de l'électeur de Saxe & du landgrave de Heſſe-Caſſel, prêcher publiquement leur doctrine, adminiſtrer les ſacremens ſelon leurs rites. Un violent manifeſte de l'empereur contre le pape enhardit encore les luthériens. Plus d'un tiers de l'Allemagne avoit déja ſecoué le joug de Rome. Les catholiques, ébranlés par l'exemple & par le raiſonnement, perdoient beaucoup de cette profonde vénération pour le ſaint ſiège, ſi propre à main-

tenir les dogmes au milieu des plus grands abus.

Diète de Spire, d'où vient le nom de *proteſtans*.

Après ſon accommodement avec le pape, l'empereur demanda ſeulement à une ſeconde diète de Spire, en 1529, qu'on défendît, juſqu'au concile général, d'ajouter aux innovations, ſur-tout par rapport à la meſſe, déja abolie dans pluſieurs états. Quelque modéré que dût paroître à cet égard le décret de la diète, l'électeur de Saxe, le landgrave de Heſſe, d'autres princes, & quatorze villes impériales ou libres proteſtèrent. De-là le nom de *proteſtans*, qui devient commun à tous les religionnaires.

Confeſſion d'Augsbourg.

L'année ſuivante, Charles-quint aſſiſte en perſonne à la diète d'Augſbourg. Les proteſtans y préſentent leur confeſſion de foi, compoſée par Mélancton, le plus ſage des diſciples de Luther. On l'examine. Les théologiens diſputent à l'ordinaire, ſans autre fruit que de s'opiniâtrer davantage, chacun dans leurs ſentimens. Un décret ſévère condamne pluſieurs articles de la doctrine luthérienne, défend de tolérer ceux

Décret ſévère contre les réformés.

qui les enſeignent, ordonne d'obſerver exactement les anciens rites; avec promeſſe de ſolliciter le pape à convoquer dans ſix mois un concile général, où les diſputes ſeroient terminées. Quelle apparence que les deux partis ſe ſoumiſſent jamais au jugement de ce concile!

Ils ſe liguent à Smalkade.

Alors, ne doutant plus qu'on ne méditât leur ruine, les proteſtans s'aſſemblèrent à Smalkalde, & formèrent une ligue pour leur défenſe. François I y accéda ſecrètement bientôt après. Henri VIII, trop occupé de ſon divorce, ne donna que des eſpérances vagues. Charles venoit de faire élire Ferdinand, ſon frère, roi des Romains; ſous prétexte qu'en ſon abſence, l'empire avoit beſoin d'un chef puiſſant, capable de repouſſer les Turcs. La maiſon d'Autriche menaçoit évidemment la liberté germanique.

Ferdinand, élu roi des Romains.

Liberté de conſcience, accordée à cauſe des Turcs.

Cependant les conjonctures ne permettoient point à l'empereur d'abattre un parti, formidable par lui-même, & animé par l'enthouſiaſme du zèle de religion. Il voyoit Soliman prêt à fondre ſur la Hon-

grie avec toutes ſes forces, pour venger l'affront que ſes armes avoient reçu devant Vienne. Il ſentoit le beſoin de lui oppoſer le corps de l'empire. Il craignoit que les luthériens irrités n'oubliaſſent l'intérêt général des chrétiens. La politique fit tomber le maſque du zèle. Par un traité conclu à Nuremberg avec les proteſtans, & ratifié à Ratisbonne en 1531, Charles leur accorda la liberté de conſcience juſqu'à la tenue du concile, annullant toutes les ſentences portées contre eux par la chambre impériale. Ils s'engagèrent à le ſecourir puiſſamment contre le Turc.

1532. Elle procure un grand avantage ſur Soliman.

En effet, l'armée impériale fut la plus forte qu'on eût jamais vue. L'empereur, qui n'avoit point encore paru à la tête de ſes troupes, (ce qui étonne dans un ſiècle d'héroïſme,) prit cette fois le commandement. Il eut la gloire de déconcerter les projets d'un ennemi terrible, dont les forces montoient, dit-on, à trois cents mille hommes. Soliman ſe retira, ſans que la campagne eût rien produit de mémo-

rable. Tel fut le fruit d'une concorde malheureuſement trop fragile, que l'intérêt public auroit dû fortifier, mais que d'autres motifs devoient bientôt rompre.

Barberouſſe, uſurpateur de Tunis.

Cette expédition eſt ſuivie d'une autre plus glorieuſe. Le célèbre Barberouſſe, ſimple corſaire dans les commencemens de ſa fortune, s'étoit emparé du royaume d'Alger; il s'étoit mis pour le conſerver, ſous la protection de Soliman; &, devenu ſon amiral, il avoit détrôné, autant par trahiſon que par violence, Muley Haſcen roi de Tunis. Ce dernier, ne trouvant aucun ſecours en Afrique, implora celui de Charles-quint, qui ſaiſit avidement l'occaſion de ſe ſignaler, dans l'eſpérance de diſſiper les terreurs, dont Barberouſſe rempliſſoit l'Eſpagne & l'Italie. L'empereur s'embarque ſur une flotte de près de cinq cents voiles, avec une armée d'environ trente mille hommes; il prend d'aſſaut la Goulette, ville maritime bien fortifiée, munie de trois cents pièces de canon; il marche vers Tunis, rencontre Barberouſſe à la tête de

1535. Charles-quint le défait.

cinquante mille combattans, & le défait dans une bataille. Pendant l'action, dix mille eſclaves chrétiens, renfermés dans le château de Tunis, briſent leurs chaînes, s'emparent de cette fortereſſe. Les habitans de la ville, hors d'état de ſe défendre, envoient leurs clefs au vainqueur. Sans attendre les ordres de Charles, qui délibère ſur le traitement qu'on leur fera, le ſoldat furieux court au pillage, inonde la ville, y commet les plus horribles violences, y maſſacre plus de trente mille perſonnes.

Sac de Tunis

Muley-Haſcen fut rétabli, à condition qu'il ſe reconnoîtroit vaſſal de la couronne d'Eſpagne; qu'il lui abandonneroit tous les ports fortifiés; qu'il payeroit douze mille écus par an pour l'entretien de la garniſon de la Goulette, &c. Barberouſſe s'étoit retiré à Bone (l'ancienne Hippone.) On prétend que Doria pouvant l'y forcer ne le fit point, pour que l'empereur eût toujours beſoin de ſes ſervices. Ce fier muſulman fera encore trembler

Traité avec Muley-Haſcen.

les chrétiens, dont les discordes lui seront avantageuses.

Négociations de François I manquées.

Tandis qu'enivré de sa fortune, l'empereur triomphoit fastueusement en Italie, & y étaloit le spectacle de sa grandeur, le roi de France se livroit aux sentimens de haine, de vengeance & d'ambition, qui avoient déja produit tant de funestes événemens. Depuis le traité humiliant de Cambrai, il méditoit de nouveaux projets de guerre; il s'efforçoit de remuer toutes les puissances de l'Europe. Ses mesures ne réussirent point. Clément VII, qu'il avoit gagné en faisant épouser au duc d'Orléans (depuis Henri II) Catherine de Médicis, nièce du pape, mourut avant que d'accomplir ses promesses. Henri VIII, occupé des suites de son divorce, ne voulut pas s'engager dans une entreprise hasardeuse. La ligue de Smalkade, irritée de la conduite du roi à l'égard des protestans de France, lui refusa toute espèce de secours.

Zèle qu'il affecte contre les religion-

Ce prince venoit de faire un éclat propre à soulever les religionnaires.

naires, auxquels il s'étoit montré favorable.

Quelques fanatiques ayant affiché des placards contre le clergé & contre l'euchariſtie, il ordonna une proceſſion ſolennelle pour réparer le ſcandale ; il y aſſiſta, un flambeau à la main ; ſes enfans portèrent le dais ; lui-même il harangua chez l'évêque de Paris avec chaleur ; il aſſura même que *ſi un de ſes membres étoit infecté d'héréſie, il le donneroit à couper, & qu'il ſacrifieroit ſon propre fils, s'il le trouvoit coupable de ce crime.* Six luthériens furent enſuite brûlés de la manière la plus cruelle : une machine les deſcendoit dans les flammes, & les en retiroit pour les y faire tomber encore, juſqu'à ce qu'ils euſſent expiré.

Il cherche les moyens de réunir les eſprits.

François avoit cependant invité Mélancton à venir lui donner conſeil ſur les moyens de réunir les eſprits. Il avoit montré aux Allemands de la ligue une modération ſingulière ſur les points de la controverſe. il n'ignoroit pas que ſa ſœur Marguerite, reine de Navarre, goûtoit & favoriſoit les nouveautés. Mais ſans doute la fermentation

des esprits étoit si grande, qu'il crut ne pouvoir la calmer que par ces apparences de zèle, dont il ne prévit point assez les effets.

Il reprend ses desseins sur le Milanès.

Quoique privé du secours de ses alliés, il entreprend d'envahir le Milanès, sous prétexte d'une insulte que lui a faite Sforce dans la personne d'un de ses ministres. Il commence par s'emparer des états de Charles, duc de Savoie, dont il avoit à se plaindre & à se défier.

Genève profita de la circonstance, pour se rendre absolument libre. François Sforce étant mort sur ces entrefaites, & ne laissant point d'enfant, l'empereur se saisit du Milanès. Le roi prétend rentrer dans ses droits sur ce duché. On négocie. Charles-quint traîne adroitement l'affaire en longueur; promet l'investiture, tantôt au puîné, tantôt au cadet des enfans de France; amuse de la sorte son rival, autrefois si impétueux; & se dispose à l'accabler par les armes. Enfin, arrivé à Rome, il invective contre lui en plein consistoire, avec autant

Il se laisse amuser quand il faut agir.

d'indécence que d'animosité & d'aigreur. Après cette insulte, François négocie encore, tandis que l'orage va fondre sur sa tête.

CHAPITRE IV.

Invaſion en France par Charles-quint. -- Alliance de François I avec les Turcs. -- Trève de Nice. -- Révolte des Gantois.

SI le malheur avoit rendu le roi de France trop circonſpect, la proſpérité avoit inſpiré à l'empereur une préſomption altière, qui réaliſoit dans ſon eſprit les chimères de l'orgueil. Il ſe flattoit de conquérir aiſément la France. On répandoit par-tout je ne ſais quelles prédictions magnifiques, qu'il croyoit peut-être par amour-propre, ou dont il étoit charmé que la crédulité vulgaire fût imbue. A la tête de cinquante mille hommes, contre l'avis de ſes meilleurs généraux, il marche en Piémont; il profite de la perfidie du marquis de Saluces, comblé des faveurs de François, & aſſez ingrat pour ouvrir le royaume

1536. Charles quint veut conquérir la France.

à l'ennemi. La Provence eſt inondée d'Impériaux.

La Provence envahie & délivrée.

Le maréchal Anne de Montmorenci, depuis connétable, avoit heureuſement concerté avec le roi les moyens de ſe défendre ſans riſque. Sacrifiant les intérêts particuliers au bien général, il avoit ravagé toutes les campagnes, abandonné toutes les villes, excepté Arles & Marſeille, où étoient de bonnes garniſons : il ſe tenoit retranché près d'Avignon, dans un camp que l'ennemi ne pouvoit forcer. La vivacité françoiſe murmuroit d'une conduite ſi oppoſée au génie national ; mais Charles-quint en connut par expérience toute la ſageſſe. La faim, les maladies, conſumèrent bientôt ſes troupes. Il ne put ni aſſiéger Arles & Marſeille, ni attaquer Montmorenci, ni l'attirer à une bataille. Il fit une retraite précipitée, & les payſans Provençaux lui tuèrent encore une partie de ſes ſoldats. Une invaſion des ennemis en Picardie ne fut pas plus glorieuſe : ils levèrent le ſiège de Péronne, ſiège fameux par la belle défenſe du

Invaſion auſſi inutile en Picardie.

maréchal de Fleuranges & par le zèle de la nobleſſe du pays. Le roi, du camp d'Avignon où il s'étoit rendu, voloit au ſecours de la place. C'eſt ce qui l'avoit empêché de pourſuivre l'empereur. Il eut le plaiſir d'apprendre en chemin que Péronne étoit ſauvé. On ne vit jamais mieux combien la France à de reſſources dans une guerre défenſive. Pourquoi prodiguer au-dehors le ſang d'une nation, qui peut trouver au-dedans ſon bonheur & celui de ſes princes ?

L'empereur cité au parlement.

Depuis le commencement de leurs querelles, les deux illuſtres rivaux s'étoient ſouvent emportés à des bravades, à des injures très-indignes de leur rang. La haine de François ſe ſignala encore avec indécence. Il aſſembla le parlement contre l'empereur. On prétendit que *Charles d'Autriche*, ayant violé le traité de Cambrai, qui par conſéquent ne ſubſiſtoit plus, devoit être cenſé vaſſal du roi pour les comtés d'Artois & de Flandre; qu'il étoit coupable de félonie; qu'il devoit ſubir le jugement de la cour des pairs. On

le ſomma d'y comparoître ; & au terme de la ſommation, les deux fiefs furent confiſqués par un arrêt.

Soupçons téméraires, jetés ſur lui au ſujet de la mort du dauphin.

Cette vaine inſulte avoit été précédée de ſoupçons cruels, au ſujet de la mort du dauphin. Montéculli, ſon échanſon, gentilhomme italien, mis à la torture, s'avoua coupable de l'avoir empoiſonné ; & accuſa deux généraux de l'empereur, qui fut lui-même chargé indirectement. Mais un aveu arraché par les ſupplices eſt trop ſuſpect. La mort du dauphin étoit vraiſemblablement naturelle ; d'ailleurs Charles-quint n'avoit nul intérêt à un crime ſi atroce, puiſquil reſtoit deux fils de France. Catherine de Médicis, épouſe du duc d'Orléans, ambitieuſe, méchante, méritoit plutôt d'être ſoupçonnée, puiſqu'elle devenoit dauphine. Charles l'inſinua, & ſa conjecture paroît fondée ſur le caractère de cette fameuſe princeſſe, qu'on connoîtra dans la ſuite.

Alliance de François I avec les Turés.

Pour ſoutenir la guerre contre un ennemi toujours formidable, le roi de France s'allie avec Soliman, & s'expoſe ainſi à de nouvelles in-

vectives. De pareils traités sembloient encore déshonorer le nom chrétien. On ne rougissoit point de s'acharner à la ruine les uns des autres : on rougissoit cependant de s'unir au Turc, même dans le besoin de secours. Quelle barrière les haines de religion élèvent entre les hommes ! Les Turcs devoient attaquer la Hongrie & le royaume de Naples, tandis qu'une armée françoise envahiroit le Milanès. Barberousse débarque près de Tarente, répand au loin la terreur ; mais les François n'arrivent point, parce que le roi n'avoit pu prendre des mesures assez promptes. Cet inconvénient fait avorter une entreprise qui devoit changer la face des affaires : le Turc se retire prudemment, à l'arrivée d'une flotte commandée par Doria. Une campagne du nouveau dauphin, dans le Piémont, fut signalée par la prise de plusieurs places. Ce n'étoient au fond que des avantages médiocres, propres à entretenir des espérances si souvent trompeuses.

Elle ne réussit point.

1538. Entrevue & trève de Nice.

Paul III (Farnèſe), pontife d'un âge avancé, joignant au deſir de pacifier l'Europe, celui de procurer de l'agrandiſſement à ſa famille, propoſa enfin aux deux monarques une entrevue à Nice, pour mettre fin à la guerre. Ils y conclurent une trève de dix ans, ſans avoir voulu ſe voir ni ſe parler : le pape alloit & venoit de l'un à l'autre. On convint que tout reſteroit dans la ſituation actuelle juſqu'à la paix. Les deux rivaux ſe virent enſuite à Aigues-mortes, & ſe donnèrent mutuellement des marques d'une parfaite cordialité. Ces contraſtes perpétuels s'expliquent par les mœurs de l'ancienne chevalerie, quoique au fond l'ancienne franchiſe ne ſubſiſtât guère qu'en apparence.

Mariage d'Ottavio Farnèſe.

Le pontife parvint à ſon but, en obtenant pour ſon neveu, Ottavio Farnèſe, la fille naturelle de l'empereur, Marguerite d'Autriche, veuve d'Alexandre de Médicis.

Aſſaſſinat d'Alexandre de Médicis.

Laurent de Médicis, parent & faux ami d'Alexandre, l'avoit aſſaſſiné par la plus noire des trahiſons. Mais

ce meurtrier ne ſut pas tirer avantage de ſon crime. L'empereur fit paſſer Florence ſous la domination de Côme II, fils d'Alexandre.

1539.

Charles quint ne peut obtenir de l'argent des *Cortès*.

Une preuve frappante des inconvéniens de la guerre, même pour les plus grands potentats, c'eſt que les reſſources de Charles-quint étoient épuiſées; qu'il devoit à ſes troupes des arrérages conſidérables; & que l'impuiſſance de les payer excita par-tout des ſéditions. Il aſſemble à Tolède les *cortès*, ou les états généraux de Caſtille. Il repréſente ſes beſoins, il demande des ſubſides. Les Eſpagnols avoient murmuré ſouvent des taxes nouvelles, qu'on leur impoſoit pour une guerre qui ne les intéreſſoit point. La nobleſſe, exempte d'impôts par ſes privilèges, s'échauffe, ſe récrie, & ne veut rien accorder. Charles renvoie l'aſſemblée avec indignation; mais il en exclut pour jamais les nobles & les prélats; il dit que ceux qui ne payoient aucune taxe, ne devoient point délibérer dans les aſſemblées nationales.

Il en exclut le clergé & la nobleſſe.

Hauteur & indépendance des grands d'Eſpagne.

On peut juger du pouvoir & de la hauteur des grands d'Eſpagne, par un trait particulier dont la ville de Tolède fut alors témoin. L'empereur ſortoit d'un tournoi avec ſa cour. Un huiſſier, pour lui faire paſſage, frappe de ſa baguette le cheval du duc d'Infantado. Le duc met l'épée à la main & bleſſe l'huiſſier. Charles ordonne au grand prévôt d'arrêter ſur le champ ce ſeigneur. Mais le connétable de Caſtille s'avance, fait retirer le prévôt, réclame le droit qu'il a de juger un grand; & emmène le duc chez lui, accompagné de tous les autres ſeigneurs, qui applaudiſſent à ſon courage. Un cardinal reſte ſeul avec le ſouverain. Celui-ci eut la prudence de diſſimuler; car la rigueur n'auroit fait qu'aigrir le mal, & qu'inſpirer la révolte. Il envoya le lendemain offrir à Infantado de punir l'huiſſier comme il le voudroit. Le duc, touché de cette réparation, loin d'exiger rien de plus, fit un préſent conſidérable à cet homme, & les grands revinrent à la cour.

Les

Les Gantois ſe ſoulevèrent avec plus de violence, au ſujet d'un impôt qu'ils jugeoient contraire à leurs privilèges. Condamnés par le conſeil de Malines, ils offrent à François I de le reconnoître pour ſouverain, de lui remettre leur ville, de l'aider à conquérir la Flandre & l'Artois. La ſituation, le commerce, l'opulence du pays, devoient rendre cette conquête auſſi précieuſe qu'elle paroiſſoit facile. Mais le monarque ne reſpiroit que pour Milan. Il en eſpéroit toujours l'inveſtiture. Non content de rejeter l'offre flatteuſe des Gantois, il inſtruiſit l'empereur de toute la négociation.

Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas.

Charles, qui connoiſſoit parfaitement ſon caractère, lui demande paſſage dans le royaume pour aller ſoumettre les rebelles ; promettant l'inveſtiture du Milanès, ſi deſirée & tant de fois promiſe en vain. Une telle démarche avoit l'apparence d'une folle témérité. Tout le conſeil d'Eſpagne la déſapprouvoit : le ſuccès la juſtifia. Les idées d'honneur, un peu romaneſques, dont le roi de France étoit rempli, fa-

Charles obtient le paſſage en France.

vorisèrent les desseins de l'empereur. Il obtint tout ce qu'il souhaitoit. Avec une suite de cent personnes, il traverse les états de son rival ; il est reçu par-tout magnifiquement ; il reste six jours à Paris, comblé de caresses & de marques de confiance ; il part, sans même laisser aucune preuve authentique de ses promesses. Les Gantois consternés lui ouvrent leurs portes. Le jour où il étoit né à Gand, il y entre, selon ses propres expressions, *en souverain & en juge, avec le sceptre & l'épée.* Vingt-six des principaux citoyens sont mis à mort ; un plus grand nombre, bannis ; la ville, dépouillée de ses privilèges, & condamnée à une grosse amende pour la construction d'une citadelle, c'est-à-dire, pour se fabriquer un joug.

1540. Il dompte & punit le Gantois.

Ce que François auroit pu prévoir, il le connut bientôt par l'événement. Charles-quint éluda, nia même ses promesses, & donna le Milanès à son fils (Philippe II). La duplicité de l'un étonne moins que la crédulité de l'autre. Voilà une nouvelle semence de guerre :

Il manque de parole au roi.

les peuples ſeront encore les victimes des paſſions de leurs princes.

CHAPITRE V.

Concile général convoqué par le pape Paul III. — Suite de troubles & de guerres. = Traité de Crépi. — Tyrannie de Henri VIII.

Conduite de Paul III, à l'égard des affaires de religion.

ON cherchoit toujours inutilement les moyens de terminer les querelles de religion, plus opiniâtres que toutes les autres. Le projet d'un concile général, ſans ceſſe renouvelé, donnoit ſans ceſſe de l'inquiétude à la cour de Rome. Elle temporiſoit, ſelon ſa politique ordinaire. Quand elle ſe rendoit aux inſtances des catholiques, c'étoit avec des meſures qui ne pouvoient convenir aux proteſtans. Ceux-ci vouloient la liberté, l'égalité. Ils demandoient un concile en Allemagne. Paul III en avoit convoqué un à Mantoue, enſuite à Vicenze; & cette convocation n'avoit rien produit, non plus que les apparences d'une réforme ordonnée par

Projets de concile.

le pontife. *On s'amuſe à guérir des verrues*, diſoit Luther, *& l'on néglige ou l'on entretient les ulcères.*

Au lieu d'un concile, les proteſtans demandoient à l'empereur une conférence de théologiens, qui diſcuteroient entre eux les matières de la controverſe. Cette conférence, malgré l'oppoſition du pape, ſe tint dans la diète de Ratisbonne en 1541. Charles y préſenta lui-même un ouvrage intitulé *concorde*, écrit avec une modération dont les deux partis furent mécontens. On s'accorda néanmoins ſur pluſieurs articles de théologie ſpéculative; mais quant au culte, à la juridiction, & à toutes les choſes de pratique, les intérêts étoient trop différens, & les diſputes trop vives, pour que l'on pût ſe concilier.

Conférence inſtructueuſe de Ratisbonne.

Déſeſpérant d'y réuſſir, l'empereur engagea la diète à publier un *recès* (un édit), portant que les points convenus entre les docteurs, ſeroient obſervés inviolablement; qu'on renverroit les autres points à la déciſion d'un concile général, ou, faute de concile, à celle d'un

Recès condamné par le pape, & déſagréable aux proteſtans.

ſynode national; ou, en cas que le ſynode n'eût point lieu, au jugement d'une diète, qui s'aſſembleroit dans dix-huit mois; & qu'en attendant, on ne feroit aucune innovation. Le pape fut indigné de cet acte, & le condamna, parce que des laïques s'établiſſoient juges d'une controverſe eccléſiaſtique. Les proteſtans ſe plaignirent auſſi des entraves que l'édit mettoit à leur liberté. Charles diſſipa leurs murmures par une déclaration particulière, favorable à leurs deſirs : la politique l'obligeoit encore de les ménager.

1541. Ferdinand perd une partie de la Hongrie.

Son frère Ferdinand avoit perdu une partie du royaume de Hongrie. Jean de Zapoli, pour l'en dépouiller, avoit attiré les armes de Soliman, dont il s'étoit rendu tributaire. Zapoli meurt, laiſſant un fils au berceau. Ferdinand veut s'approprier l'héritage de cet enfant. L'évêque Martinuzzi *, qui partageoit

* Ce Martinuzzi, cardinal, grand homme d'état, fut aſſaſſiné dans la ſuite par ordre de Ferdinand.

la régence avec la reine mère, implore le ſecours du Turc. En vain Ferdinand s'efforce de prévenir le ſuccès de la négociation ; & s'abaiſſe juſqu'à offrir de payer lui-même le tribut qu'exigeoit la Porte. Les Turcs marchent contre lui, font lever à ſon armée le ſiège de Bude, & remportent une victoire déciſive. Mais Soliman garde pour lui-même les états du jeune roi, & l'envoie avec ſa mère en Tranſilvanie. L'empereur reçut cette nouvelle pendant la diète de Ratisbonne. Ce fut le principal motif de ſa complaiſance pour les proteſtans.

Entrepriſe de Charles-quint ſur Alger.

Il méditoit d'ailleurs une grande entrepriſe contre Alger, où il eſpéroit triompher comme à Tunis. En l'abſence de Barberouſſe, le royaume d'Alger étoit gouverné par Haſcen Aga, originaire de Sardaigne, renégat, eunuque, grand capitaine, dont les pirateries faiſoient à l'Eſpagne des maux incroyables. Charles, réſolu d'en tirer vengeance, s'obſtine dans ſon deſſein, & ferme les yeux ſur le danger,

malgré les remontrances & les prières du célèbre Doria; il s'embarque en automne avec ſes meilleures troupes, il paroît devant Alger le 20 octobre. A peine a-t-il pris terre, qu'un orage affreux inonde le terrein, ſans que l'armée ait ni tentes, ni aſyle, ni ſecours. La nuit ſe paſſe dans la boue. La flotte eſt en grande partie fracaſſée. Les Algériens fondent ſur des troupes languiſſantes, accablées ſous le poids des armes. Charles-quint étoit perdu, s'il ne ſe retiroit promptement. Par bonheur, Doria, ayant ſurmonté la tempête, l'attendoit au cap de Métafuz, à environ trois journées de marche. Il y arrive à travers mille dangers; il en eſſuie de nouveaux ſur mer, avant que d'aborder en Eſpagne. Cette malheureuſe expédition dut lui apprendre à quoi l'on s'expoſe en rejetant les ſages conſeils. Mais ſi elle humilia ſa préſomption altière, elle lui procura la gloire de ſignaler ſon courage, ſa conſtance, ſa généroſité, ſa douceur; vertus moins brillantes dans le cours de ſes proſ-

périts. Peut-être ne fut-il jamais auſſi grand qu'au milieu de l'infortune.

François I vouloit rompre la trève de Nice ; la mauvaiſe foi de ſon rival l'excitoit à la vengeance. On lui donna un ſujet de plainte, plus digne de lui faire prendre les armes. Deux ambaſſadeurs qu'il envoyoit négocier, l'un à la Porte, l'autre à Veniſe, furent aſſaſſinés en chemin, par ordre du marquis de Guaſto, gouverneur de Milan, tandis que Charles-quint ſe préparoit à l'expédition d'Alger. Ne recevant aucune réparation de cette injure, il s'efforça d'intéreſſer l'Europe à ſa vengeance. Mais il n'eut pour alliés que les rois de Suède & de Danemarck, (premier exemple de confédération avec le Nord), & que Soliman, avec lequel il renouvela ſon alliance malgré les intrigues de Charles-quint.

Nouveau ſujet de guerre pour François I.

Ses alliances.

Comme il traitoit rigoureuſement les luthériens, afin d'effacer en quelque ſorte, par des dehors de zèle, le crime qu'on lui faiſoit de l'alliance du Turc, les proteſtans

Il avoit aliéné les proteſtans & Henri VIII.

d'Allemagne refusèrent de se joindre à lui. Il avoit trop peu ménagé le caractère violent de Henri VIII; il l'avoit même irrité, en traversant le mariage de son fils Édouard avec Marie, reine d'Écosse, encore au berceau : mariage projeté dans la vue de réunir les deux royaumes. L'empereur profita des dispositions du monarque anglois, oublia l'injure qu'il avoit faite à Catherine d'Aragon, (elle étoit morte) & conclut avec lui une ligue offensive & défensive contre la France. Il allégua des prétextes de religion contre l'allié de Soliman, sans avoir le moindre scrupule de s'allier avec le plus grand ennemi de l'église romaine.

Henri se ligue avec l'empereur.

1542. Cinq armées françoises.

Dès que la guerre fut déclarée, François mit cinq armées en campagne. C'est une preuve de l'avantage qu'il trouvoit dans la constitution de sa monarchie, où les subsides étoient plus abondans, plus prompts, & les levées de troupes plus faciles; l'autorité royale y étant moins limitée. La première campagne ne répondit point à ces

immenſes préparatifs. Le duc d'Orléans, qui réuſſiſſoit parfaitement dans les Pays-bas, eut l'imprudence d'abandonner ſes conquêtes, pour aller dans le Rouſſillon, où le dauphin, ſon frère, aſſiégeoit Perpignan. Il ſe flattoit de partager avec lui l'honneur d'une victoire; & il ne partagea que la honte de lever le ſiège.

Première campagne, ſans ſuccès.

L'année ſuivante, François s'empara de Landrecie, & Charles tenta en vain de le reprendre. Mais le comte d'Enguien & Barberouſſe échouèrent au ſiège du château de Nice. Ce fut un étrange ſcandale pour l'Europe, de voir les François & les Turcs réunis dans cette expédition. Un heureux ſuccès eût confondu les cenſeurs. Soliman réuſſit mieux en Hongrie : il s'y rendit maître encore de pluſieurs places.

Siège de Nice, levé par les François & les Turcs

1544.

Plus Charles-quint étoit embarraſſé par la guerre, plus la fameuſe ligue de Smalkalde prenoit de conſiſtance & de hardieſſe. Elle venoit de proteſter ſolennellement contre la chambre impériale; elle exigeoit

Hardieſſe de proteſtans d'Allemagne.

qu'on réformât un tribunal dont elle avoit à ſe plaindre ; elle refuſoit de contribuer pour la défenſe de la Hongrie. Il importoit beaucoup à l'empereur, & de prévenir une rupture totale avec les proteſtans, & ſur-tout de les engager à le ſervir contre la France. Se pliant avec adreſſe aux conjonctures, il obtint d'eux ce qu'il ſouhaitoit. La diète de Spire, où il préſida, ſuſpendit tous les décrets contraires à la liberté de conſcience, & accorda l'exercice public de la religion proteſtante, juſqu'au concile général ou national, qu'elle déclara néceſſaire. Alors les proteſtans, avec les autres membres de l'empire, ſe déclarèrent ennemis d'un roi allié des Turcs.

L'empereur les gagne, en leur laiſſant la liberté de religion.

La France, expoſée à de terribles invaſions, goûta néanmoins encore les plaiſirs de la victoire. Le comte d'Enguien, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & du premier prince de Condé, jeune héros de vingt-trois ans, aſſiégeoit Carignan dans le Piémont. Il avoit ordre d'éviter les riſques d'une ba-

Victoire inutile de la France, à Cérizoles.

taille. Guaſto venoit l'attaquer : les François brûloient de combattre. Montluc, officier gaſcon, plein d'eſprit & de bravoure, fut dépêché au roi pour en obtenir la permiſſion. Il l'emporta avec ſon enthouſiaſme militaire ſur les raiſons du conſeil. Enguien gagna une victoire complette à Cérizoles, après avoir été ſur le point de ſe tuer de déſeſpoir, par une mépriſe qui lui fit croire légèrement que la bataille étoit perdue. Plus de dix mille Impériaux reſtèrent ſur la place, & l'on ne perdit qu'environ deux cents François. Malheureuſement le royaume étoit en danger. Le roi rappela une partie des troupes victorieuſes : par-là une ſi grande victoire fut inutile. *

---

* Le vainqueur de Cérizoles, ce comte d'Enguien qui ſembloit né pour la carrière la plus brillante, fut tué deux ans après par un coffre qu'on lui jeta ſur la tête, en s'amuſant avec le dauphin & quelques ſeigneurs au ſiège d'une maiſon. Un tournoi eût été un amuſement plus noble, mais non moins funeſte, s'il eût coûté une vie ſi précieuſe.

Les ennemis perdent le temps à faire des siéges.

Si Charles-quint & Henri VIII avoient exécuté leur plan de concert, François I étoit menacé d'une catastrophe presque inévitable. Ils devoient l'un & l'autre, chacun à la tête d'une armée nombreuse, pénétrer dans l'intérieur des provinces, sans faire de siéges, pour joindre leurs forces près de Paris. Mais l'envie de prendre des places rompit leurs mesures. L'empereur perdit cinq semaines devant Saint-Dizier, ville dépourvue de tout, que le comte de Sancerre défendit avec une constance admirable : il fallut contrefaire une permission du roi pour le déterminer à se rendre. Henri, de son côté, assiégeoit Boulogne & Montreuil. La saison avançoit. La Champagne avoit été ravagée, comme autrefois la Provence, afin que l'ennemi se consumât de disette. Quoique Charles se fût emparé de Château-Thierri, quoique la terreur fût répandue dans la capitale, il craignoit déja les suites de cette expédition. Il conclut la paix à Crépi en Laonois, sans le consentement du roi d'Angleterre.

Ce traité porte que l'empereur donnera en mariage au duc d'Orléans, ou sa fille aînée, avec les Pays-bas; ou la seconde fille de Ferdinand son frère, avec l'investiture du Milanès; qu'il renoncera à ses prétentions sur la Bourgogne, & François I aux siennes sur Naples, sur la Flandre & l'Artois; que tous deux s'uniront pour faire la guerre aux Turcs. Par un article secret, ils s'engagèrent à prendre les mesures les plus efficaces, soit pour procurer un concile, soit pour exterminer l'hérésie dans leurs états. Toutes les conquêtes faites depuis la trève de Nice devoient se restituer. Le duc de Savoie devoit être remis en possession de ses domaines, excepté Pignerol & Montmélian, aussi-tôt que le duc d'Orléans auroit le partage qu'on lui destinoit.

Traité de Crépi entre Charles & François.

Le duc d'Orléans mourut avant que son mariage fût consommé. Charles gagnoit infiniment à cette mort imprévue. Il rejeta les propositions de François, qui demandoit quelque dédommagement, & qui dès-lors pouvoit réclamer ses

Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les mesures prises pour la guerre.

anciennes prétentions. François, malade & las de la guerre, dévora ſon juſte dépit.

Henri VIII fait la paix, n'ayant preſque rien gagné.

Henri VIII continua les hoſtilités, ſans événemens remarquables, juſqu'en 1546 qu'il fit la paix. La campagne navale de 1545 mérite ſeulement d'être indiquée, parce que la flotte de France, ſous les ordres de l'amiral d'Annebaut, étoit de cent cinquante vaiſſeaux de guerre, auxquels ſe joignirent vingt-cinq galères, ſorties de la Méditerranée. On s'approcha de Porſmouth, on fit une deſcente, on tâcha en vain d'attirer les Anglois à une bataille, on revint ſans fruit de cette expédition. Par le traité, l'Angleterre conſerva Boulogne, à condition de le reſtituer dans huit ans pour huit cents mille écus d'or. La guerre lui avoit coûté un million trois cents quarante mille livres ſterling. C'eſt ainſi qu'on ſe ruine par des entrepriſes ambitieuſes, dont on ſe flattoit de retirer tant d'avantages. Henri avoit eſpéré de conquérir la Normandie, la Guienne, peut-être la couronne de France:

car de quelles chimères ne repaiſſoit-il pas ſon orgueil ?

Ce prince, eſclave de ſes paſſions ; ſes ſix mariages.

Arrêtons-nous ici un moment à conſidérer les paſſions de ce monarque. Il en fut toujours l'eſclave, comme le tyran de ſon peuple ; & les vices qui l'entraînèrent d'excès en excès, corrompirent les excellentes qualités qu'il tenoit de la nature. Il devint un monſtre, pouvant devenir un grand homme. Cette Anne Boleyn, miſe ſur le trône à la place de Catherine d'Aragon, éprouva bientôt ſes dégoûts & ſa barbarie. Un autre amour effaça des charmes auxquels on avoit tout ſacrifié. Sur de ſimples ſoupçons, la nouvelle reine ſubit le Jugement & le ſupplice. Jeanne Seymour, ſa rivale, lui ſuccéda le lendemain ; & le roi fit déclarer nul l'autre mariage. Jeanne Seymour étant morte en 1537, après lui avoir donné un fils (le prince Édouard), il épouſa Anne de Clèves : il la répudia preſque auſſi-tôt, ſur des raiſons frivoles que le clergé & le parlement jugèrent très-bonnes. Catherine Howard reçut enſuite ſa

main, pour passer de son lit à l'échafaud : elle avoit eu des galanteries dans sa jeunesse ; ce fut le crime qui la fit décapiter. Catherine Par, sixième femme de Henri, se vit au moment d'essuyer le même sort, parce que dans la conversation elle avoit paru ne pas penser comme lui sur la théologie. L'arrêt de mort étoit porté. Elle l'apprit par un heureux hasard ; elle désarma le tyran par son adresse à le flatter.

Il dictoit au parlement des lois absurdes & sanguinaires.

Le parlement, humble, lâche, sans force & sans honneur, n'étoit qu'un vil instrument de la tyrannie. Les lois absurdes & sanguinaires que dictoit le prince, ne trouvoient aucune opposition. Ainsi, au sujet de l'infortunée Catherine Howard, on déclara digne de mort, une reine qui, passant pour vierge au temps de son mariage, n'auroit pas elle-même détrompé le roi, si elle ne l'étoit point ; on décerna la même peine contre toute personne qui, soupçonnant les désordres de la reine, n'en auroit pas averti le roi ou le conseil. Ainsi, des

ſtatuts contradictoires défendirent, ſous peine de haute trahiſon, & de ſoutenir que les deux premiers mariages du roi fuſſent légitimes, & de rien dire d'offenſant contre les princeſſes Marie & Éliſabeth, nées de ces mariages, par conſéquent déclarées bâtardes l'une & l'autre.

Ses caprices tyranniques en fait de religion.

Dans les affaires de religion, plus que dans tout le reſte, Henri VIII ſe montra également bizarre & atroce. La puiſſance ſpirituelle qu'il s'étoit fait attribuer, il l'exerçoit en théologien deſpotique, armé du glaive pour établir ſes opinions. Il ſéviſſoit avec fureur contre quiconque oſoit penſer autrement que lui, & lui-même varioit dans ſa façon de penſer. Ses articles de foi dépendoient d'un inſtant de caprice. Ennemi fougueux de l'égliſe romaine & de ſon chef, il étoit auſſi fougueux zélateur de la plupart des dogmes, établis par l'autorité de cette égliſe. La préſence réelle, les meſſes privées, la confeſſion auriculaire, le célibat eccléſiaſtique, l'obligation

Ce qu'il vouloit qu'on retînt de l'égliſe romaine.

de garder le vœu de chaſteté, furent des lois de l'état, qu'on ne pouvoit enfreindre ſans s'expoſer aux ſupplices. Le parlement fit ſur ces objets un fameux ſtatut, digne d'être appelé *ſtatut de ſang*. Mais le plus grand crime étoit de nier ou de révoquer en doute la ſuprématie du roi, en un mot, de ne pas prêter ſerment de la reconnoître. C'eſt ce qui conduiſit à l'échafaud l'illuſtre chancelier Thomas More ou Morus, & Jean Fisher, prélat d'un rare mérite. Réformer de cette manière la religion, & ouvrir la porte au fanatiſme, paroiſſent à-peu-près la même choſe.

Morus & Fisher exécutés.

CHAPITRE VI.

Commencement du concile de Trente. — Guerre contre les proteſtans d'Allemagne. — Fin de François I & de Henri VIII.

Les catholiques demandoient toujours un concile.

TOUS les projets de concile général avoient été infructueux depuis l'établiſſement du luthéraniſme. Quoiqu'une longue expérience donnât lieu de croire que ces grandes aſſemblées, où les paſſions humaines ſe mêlent néceſſairement avec les choſes divines, peuvent définir les dogmes ſans terminer les diſputes, & que leurs plus ſages décrets ne guériſſent point des plaies invétérées; les catholiques ne voyoient nul autre moyen d'arrêter le cours de l'héréſie ni de remédier aux déſordres de l'égliſe. Leurs princes preſſoient le pape ſur cet important objet, peut-être moins dans l'eſpérance d'un bien ſolide, que dans la vue de paroître zélés pour la bonne cauſe.

Paul III, occupé de sa famille, convoque néanmoins le concile de Trente.

Paul III avoit sur-tout à cœur d'assurer Parme & Plaisance à Pierre-Louis Farnèse, son fils, & souffroit impatiemment le refus que faisoit l'empereur, de consentir à un démembrement si scandaleux de l'état ecclésiastique. Ce pontife intéressé ne pouvoit être un véritable réformateur. Il se prêtoit cependant aux vœux de la catholicité, autant que le permettoit son intérêt particulier. Il convoqua le concile de Trente, pour l'an 1545. L'empereur s'efforça, dans la diète de Worms, d'engager les protestans à s'y soumettre. Leur réponse fut, qu'ils ne daigneroient pas même entreprendre l'apologie de leur doctrine, dans une assemblée soumise à l'influence du pape; que le pape ne pouvoit être leur juge, puisqu'il s'étoit rendu suspect en les anathématisant, & puisqu'il assembloit ce concile, dans la vue seulement de les condamner. Leurs raisons étoient spécieuses, quoique foibles; leur opiniâtreté étoit invincible.

Les protestans refusent de s'y soumettre.

L'empereur cesse de les ménager.

Ils se défioient déja des intentions de Charles, qui en effet mé-

ditoit leur ruine. N'ayant plus les mêmes raiſons politiques de les ménager, on le vit dévoiler ſes ſentimens en diverſes conjonctures. L'archevêque électeur de Cologne vouloit établir le luthéraniſme. Ses chanoines appelèrent au pape & à l'empereur : celui-ci reçut leur appel, & les prit ſous ſa protection. Pendant la diète de Worms, il impoſa ſilence aux prédicateurs luthériens, il laiſſa prêcher contre eux un moine d'Italie. Mais leur parti étoit formidable par le nombre. Frédéric, électeur Palatin, s'y joignit encore avec ſon électorat. Luther jouit de ce nouveau triomphe avant ſa mort. Jamais homme peut-être n'avoit eu de ſuccès ſi flatteurs pour l'amour-propre. Auſſi en dédaignant la fortune, fut-il très-ſuſceptible de vanité. Il mourut en 1546. On lui doit cet éloge, que, malgré la fougue de ſon caractère, il empêcha toujours ſes partiſans de commencer la guerre civile. Mais combien de maux à lui reprocher d'ailleurs !

Mais leur parti groſſiſſoit.

1545. Commencement du concile.

Déja le concile étoit ouvert. Quarante prélats formoient seuls, au commencement, une assemblée qui devoit représenter toute l'église. Ils réglèrent d'abord qu'on traiteroit en même temps de la foi & de la réforme. Le pape vouloit que le dogme passât le premier. L'empereur avoit demandé que la réforme, dont l'idée effrayoit toujours la cour romaine, fût établie avant le dogme. Paul III étoit d'autant moins disposé à seconder ses vues, que ce prince n'avoit pas voulu confirmer l'investiture de Parme & Plaisance, en faveur de son fils; alléguant pour motif du refus, que ces deux duchés étoient des fiefs de l'empire, dont le pape ne pouvoit disposer. La maison de Farnèse les conservera cependant jusqu'à son extinction.

Investiture de Parme.

Premiers décrets sur l'écriture & la tradition.

Les premiers décrets du concile attaquèrent directement les principes du protestantisme. On déclara livres canoniques de l'écriture sainte, ceux qui se nommoient auparavant *apocryphes*; on décida que la tradition de l'église n'avoit pas moins d'autorité

torité que la révélation; on consacra la *vulgate*, comme traduction authentique. Le pape se plaignit que l'assemblée, encore peu nombreuse, prononçât trop vîte sur des objets si importans. Mais tandis que ces décrets, accompagnés d'anathêmes, annonçoient aux protestans une condamnation totale; il augmenta leur dépit & leurs inquiétudes, en déposant par une bulle l'archevêque de Cologne, comme convaincu d'héréſie, & déliant ſes ſujets de leur ſerment de fidélité. Preuve assez claire qu'il s'entendoit avec l'empereur.

Le pape les irrite, en déposant l'archevêque de Cologne.

1546.

Charles faisoit depuis long-temps ses préparatifs, en dissimulant ses desseins. Il conclut avec le Turc une trève de cinq ans, & avec le pape une ligue; il sema ou fomenta la division parmi les princes luthériens, dont les intérêts particuliers devoient nuire à l'intérêt général de leur église; il affecta principalement de ne point attaquer leur religion, parce que le zèle pour sa défense les eût infailliblement réunis. Enfin les bruits de guerre, la

Charles-quint se ligue contre eux avec Paul III.

marche des troupes, trahiſſant ſa politique artificieuſe, il avoua dans la diète de Ratisbonne qu'il prenoit les armes; & proteſta de nouveau que, ſans prétendre gêner la religion des ſujets de l'empire, il ſe propoſoit uniquement de ſoutenir les droits de la dignité impériale, & de punir quelques membres factieux.

Conditions du traité contraires à ſes proteſtations publiques.

Son traité avec Paul III portoit néanmoins que le pontife & lui uniroient leurs armes, pour réprimer les hérétiques d'Allemagne, pour les forcer de ſe ſoumettre au concile de Trente & au ſaint ſiège. Il s'obligeoit par ce traité à partager avec le pape les conquêtes qui ſe feroient ſur eux; & le pape lui accordoit pour un an la moitié des revenus eccléſiaſtiques de l'Eſpagne, outre la permiſſion d'y aliéner une certaine quantité de terres, appartenantes aux maiſons religieuſes. Voilà comme Charles-quint, à l'exemple de Ferdinand le Catholique, ſe jouoit de la vérité, & tendoit à ſon but en trompant les hommes.

Tôt ou tard la vérité ſe découvre, la fraude eſt démaſquée. Ce fut Paul lui-même qui dévoila le manège. Fier d'une ligue formée contre les ennemis du ſaint ſiège, il en publia les articles dans une bulle, exhortant les fidèles à y concourir pour gagner les indulgences. Cette indiſcrétion fâcheuſe ne déconcerta point l'empereur. Non-ſeulement il perſiſta dans ſes fauſſes déclarations : il eut encore l'adreſſe de perſuader une partie des proteſtans.

Le pape révèle imprudemment le ſecret.

Le plus grand nombre ſentit mieux que jamais combien leur religion & la liberté de l'empire étoient menacées. Réſolus de repouſſer la force par la force, ils ſe préparèrent vigoureuſement à la guerre. Ils ſollicitèrent les Vénitiens, les Suiſſes, Henri VIII, François I, de les ſoutenir contre un deſpotiſme, qui, après avoir opprimé l'Allemagne, s'étendroit ſur le reſte de l'Europe. Aucune de ces négociations ne réuſſit. Ils pouvoient ſe paſſer de ſecours. En peu de mois, ils mirent ſur pied une armée de

Forces redoutables des proteſtans.

plus de quatre-vingt mille hommes, fournie abondamment des provisions néceſſaires. Les électeurs de Cologne & de Brandebourg reſtèrent neutres, ainſi que l'électeur Palatin. Maurice de Saxe, margrave de Miſnie, ſe déclara pour l'empereur, avec deux princes de Brandebourg. Tous étoient proteſtans. L'électeur de Saxe, le landgrave de Heſſe, le duc de Wurtemberg, les princes d'Anhalt, les villes d'Augsbourg, d'Ulm & de Strasbourg, contribuèrent ſeuls à un armement ſi redoutable. Tant l'Allemagne étoit féconde en guerriers; tant le zèle religieux & politique étoit enflammé dans ce petit nombre d'états!

Pluſieurs cependant s'étoient détachés de la ligue.

Charles ſe trouvoit à Ratisbonne avec peu de troupes. Les confédérés, en l'attaquant tout-à-coup, auroient ſans doute fini la guerre. Soit reſpect pour les uſages, ſoit crainte de ſe rendre odieux, ſoit lenteur naturelle aux Allemands, ils écrivirent au lieu d'agir. L'empereur eut le courage de ne répondre à leur manifeſte, qu'en mettant au

Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement.

Fermeté hardie de l'empereur.

ban de l'empire l'électeur de Saxe & le landgrave de Heſſe, les chefs de la ligue ; démarche d'autant plus hardie, qu'elle auroit dû régulièrement être autoriſée par une diète. Cette ſentence les ſoumettoit aux peines de la rébellion, livroit leurs états à qui pourroit les envahir. Alors ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre, & ils commencèrent la campagne.

L'armée du pape & d'autres ſecours eurent le temps d'arriver. L'empereur, campé près d'Ingoldſtadt, évitoit prudemment une bataille. Les ennemis ne l'attaquèrent point, quoiqu'ils le puſſent avec avantage. Leurs deux chefs, d'un caractère tout différent, avoient une égale autorité ; par conſéquent les opérations ſe faiſoient mal. Rien n'échappoit à la ſagacité de l'empereur. Il prévoyoit que les membres de ce grand corps ne demeureroient pas unis ; & qu'une fois ſéparés, ils perdroient leur force : c'eſt ce qui arriva.

Il prévoi leurs divi ſions.

Maurice de Saxe, prince rûſé & ambitieux, ſans égard ni pour ſa

Maurice de Saxe envahit l'électorat de ſon couſin.

religion ni pour ſon ſang, qu'il affectoit néanmoins de chérir, s'empare des états de l'électeur ſon couſin, ſous prétexte de prévenir l'invaſion de quelque étranger. Les confédérés permettent à l'électeur de conduire ſes troupes contre le perfide. A peine s'eſt-il éloigné, qu'ils ſe ſéparent tous. Ils ſentent alors leur foibleſſe ; ils tremblent : Charles ſaiſit l'occaſion, ſe met en mouvement au cœur de l'hiver, prend des villes. Ulm ſe ſoumet, & entraîne, par ſon exemple, preſque tous les membres de la ligue. On les voit demander grace à genoux, eſſuyer les hauteurs d'un prince altier, qui les condamne à des amendes rigoureuſes, comme s'il avoit déja été sûr de la fortune.

Les confédérés ſe diviſent, & demandent grace.

Cependant l'électeur de Saxe avoit recouvré ſes états. Il avoit même enlevé au perfide Maurice la Miſnie, excepté Leipſick & Dreſde. Mais l'empereur ſe propoſoit de l'écraſer, ainſi que le landgrave de Heſſe. Les circonſtances ſuſpendirent ce deſſein. Paul III, ſe repentant déja d'avoir contribué à l'accroiſſement d'une

La Saxe repriſe par l'électeur.

Paul III, jaloux, retire ſes troupes.

puiſſance, dont l'Italie pourroit devenir la victime ; choqué d'ailleurs de ce qu'on ne lui donnoit aucune part aux conquêtes, ni aux contributions ; & de ce que le vainqueur, loin de manifeſter ſon zèle pour la foi, toléroit dans ſon propre camp l'exercice du luthéraniſme ; Paul, dis-je, rappela bientôt ſes troupes, de ſorte que l'armée impériale fut conſidérablement affoiblie.

Conjuration de Fieſco Gènes.

En même temps on reçut avis de la conjuration ſingulière de Fieſco, noble & opulent Génois, qui entreprit d'exterminer les Doria, & de ſe rendre maître de la république. Cette conjuration, dirigée avec autant d'habileté que d'audace, n'échoua que par un accident. Fieſco ſe noya dans le port, où il venoit de ſe ſaiſir de la flotte. L'empereur ſoupçonnoit qu'une pareille entrepriſe n'avoit pas été faite à l'inſçu des cours de France & de Rome, & qu'il ſe formoit contre lui quelque orage : la prudence l'arrêta au milieu de ſes exploits.

1557. François I

François I effectivement penſoit à rétablir l'équilibre, dont toute

meurt, en se préparant à rétablir l'équilibre.

l'Europe avoit besoin pour se soustraire à l'oppression. Il négocioit avec Soliman, avec le Pape, avec les Vénitiens, avec les protestans d'Allemagne, avec l'Angleterre & le Danemarck. Il augmentoit ses finances, levoit des troupes, formoit des magasins. L'expérience l'avoit rendu sage ; les passions ne l'égaroient plus. Charles-quint avoit donc beaucoup à craindre. Mais la fortune, qui lui étoit toujours si favorable, parut encore servir son ambition. François mourut à l'âge de cinquante-deux ans, de la maladie honteuse que procuroit la débauche, & qu'on avoit rapportée avec l'or de l'Amérique.

Ses bonnes & mauvaises qualités.

Les belles qualités de ce prince, franchise, bonté, honneur, générosité, courage, n'ont pu couvrir ses défauts ; témérité dans les entreprises, négligence dans les affaires, légéreté dans la conduite, excès dans la dépense & dans les plaisirs. Quelque mérite qu'il eût, on lui auroit moins prodigué les éloges, s'il n'avoit accueilli & favorisé les gens de lettres, dont les

Protection accordée aux lettres & aux arts.

ſuffrages fixent la réputation des ſouverains. Il fonda le collège royal & l'imprimerie royale. En excitant la culture des langues ſavantes, il eut la ſageſſe d'ordonner que les actes publics fuſſent écrits en françois. Il anima de même les beaux arts, bâtit Fontainebleau, commença le Louvre. Pour polir les mœurs de la cour, il y attira les femmes les plus reſpectables & les évêques les plus diſtingués. Mais les femmes & les évêques y formèrent bientôt des intrigues.

Barbarie, ſous prétexte de religion, en Provence.

C'eſt au cardinal de Tournon, plus zélé ſans doute qu'humain, qu'on dut principalement l'exécution d'un arrêt barbare du parlement d'Aix, ſuſpendu quelques années par la cour, & dont les ſuites furent affreuſes. On avoit condamné au feu, comme hérétiques, tous les pères de famille de Mérindol; avec ordre de raſer toutes les maiſons de ce gros bourg, de déraciner même les arbres des forêts voiſines. Dès que la cour eut permis l'exécution de cet arrêt, deux magiſtrats, plus dignes du nom de bourreaux,

à la tête d'un corps de troupes, commirent des cruautés qu'on n'avoit sûrement pas prévues. Ils massacrèrent trois mille personnes, sans distinction d'âge ou de sexe. La petite ville de Cabrières, & Mérindol, & vingt-deux bourgs ou villages furent la proie des flammes. Une barbarie si propre à rendre odieux les catholiques, peut être regardée comme le signal de guerres atroces, que le fanatisme allumera dans le royaume.

La Bretagne réunie à la couronne.

Sous ce règne, la Bretagne fut réunie à la couronne en 1532. On engagea les Bretons à le demander eux-mêmes.

Mort de Henri VIII.

Deux mois avant la mort de François I, arriva celle de Henri VIII, despote en tout, excepté pour la perception des subsides. La suppression des monastères lui avoit procuré de grandes richesses, dont il ne profita point. Ses courtisans en absorbèrent les revenus. Charles-quint le blâmoit d'avoir *tué la poule qui lui donnoit des œufs d'or*; parce qu'en effet il s'étoit privé des taxes très-fortes, qu'on levoit auparavant

ſur l'égliſe & ſur les moines. En vertu de ſon teſtament, la couronne appartenoit au jeune prince Édouard, né de Jeanne Seymour ; au défaut de ce prince, à Marie, fille de Catherine d'Aragon ; & enſuite à Éliſabeth, fille d'Anne Boleyn. Tous trois régnèrent ſucceſſivement.

CHAPITRE VII.

Charles-quint opprime la liberté germanique. — Henri II, roi de France. — Suite du concile de Trente.

Charles-quint envahit la Saxe.

HENRI II, fils & ſucceſſeur de François I, prince guerrier, mais imprudent ; étoit plus propre à ſe laiſſer gouverner par une maîtreſſe, qu'à ſuivre un grand ſyſtême de politique. Les craintes de l'empereur ſe diſſipèrent ; & il ſe hâta d'exécuter ſon deſſein contre les chefs de la ligue proteſtante. Avec ſeize mille hommes ſeulement, vieilles troupes qui valoient une armée nombreuſe, il s'avance vers la Saxe ; il arrive au bord de l'Elbe vis-à-vis de Muhlberg ; il entreprend, malgré les repréſentations de ſes capitaines, de paſſer, en préſence de l'ennemi, ce fleuve large de trois cents pas ; il donne l'exemple en partageant le péril :

le ſuccès couronne ſa valeur & juſtifie ſes eſpérances.

L'électeur Jean-Frédéric, trop irréſolu, trop circonſpect dans les délibérations, quoique très-brave dans l'action & intrépide dans les tempêtes, n'avoit pris que de mauvaiſes meſures. Il étoit campé à Mulhauſeu près de Muhlberg. Tout-à-coup il apprend le paſſage de l'empereur, qui vient l'attaquer. Recueillant alors toutes les forces de ſon ame, il ſe diſpoſe à la bataille; il combat en héros. Vaincu, bleſſé, priſonnier, il ſoutient la fierté inſultante du vainqueur, ſans témoigner ni abattement ni chagrin. Wurtemberg, ſa capitale, devoit naturellement ſuccomber, dans la conſternation que répandit ſa défaite. Mais l'électrice de Saxe, Sibille de Clèves, femme digne de l'immortalité, anima les habitans, pourvut à tout, & fit craindre à l'empereur d'échouer devant cette place.

L'électeur Jean-Frédéric défait à Mulhauſen, & priſonnier.

Dans l'embarras où ſe trouvoit Charles-quint, la politique lui inſpira un trait de deſpotiſme, qui ternit ſa gloire en lui aſſurant le

Il eſt condamné à mort, ſans être ébranlé.

ſuccès. Il fit condamner à mort l'électeur par un tribunal militaire, compoſé d'Eſpagnols & d'Italiens, au mépris de toutes les lois de l'empire. Le priſonnier jouoit aux échecs, quand on lui notifia la ſentence. *Je mourrai volontiers*, dit-il froidement, *pourvu que ma mort ſauve la dignité de ma maiſon & l'héritage de mes enfans.* Il continua ſa partie, comme ſi rien ne l'avoit pu émouvoir.

Par complaiſance pour ſa famille, il cède l'électo-

Sa femme, ſa famille, plus effrayées de cette nouvelle que des armes impériales, ne pensèrent plus qu'à ſauver ſes jours. Leurs lettres & leurs inſtances le déterminèrent à remettre, par un traité, ſon électorat entre les mains de l'empereur, qui s'obligeoit de lui conſerver la vie, & de donner à ſes enfans la ville de Gotha, avec une penſion de cinquante mille florins. Le traître Maurice eut la dépouille de ſon malheureux parent. Charles, en ſe l'appropriant à lui-même, auroit trahi l'ambition dont il étoit dévoré.

Le landgrave de Heſſe ſe ſoumet.

Sa conduite envers Philippe, landgrave de Heſſe, fut plus odieu-

ſe encore, parce que la tromperie fraya le chemin à la violence. Intimidé par la chute du Saxon, le landgrave prend le parti de ſe ſoumettre ; Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg lui garantiſſant que l'empereur le renverroit en liberté. Il ſigne les articles qu'on lui impoſe, d'abandonner à Charles & ſes domaines & ſa perſonne, d'aller lui demander pardon à genoux, &c. Il dévore l'humiliation d'une cérémonie ſi affligeante. Lorſqu'enſuite il ſe diſpoſe à partir, le duc d'Albe l'arrête priſonnier. Les deux princes, avec leſquels il avoit négocié, conjurent en vain l'empereur de leur épargner l'opprobre, qui devoit en rejaillir ſur eux. Cette ame ſuperbe, inexorable, dédaigne leurs prières, comme elle mépriſe les emportemens du landgrave. L'ivreſſe de la proſpérité exhaloit tout ſon venin.

On le retient priſonnier par traiſon.

On voit le conquérant inſulter au corps germanique, en traînant de ville en ville ſes principaux membres priſonniers, entre autres l'électeur de Saxe. On le voit

Deſpotiſme révoltant de l'empereur.

accabler d'exactions tout ce qui composoit la ligue de Smalkalde, enlever l'artillerie, désarmer les peuples. On le voit exiger arbitrairement des contributions de ses propres alliés, & les traiter en sujets. C'étoit inspirer un mécontentement général, dont les effets ne pouvoient être que suspendus par une terreur passagère. Ferdinand exerça le même despotisme sur les Bohèmiens, & les dépouilla de presque tous leurs priviléges.

Il rétablit le culte romain à Augsbourg, & parle pour le concile.

Une diète s'assemble à Augsbourg, où l'empereur vouloit terminer les disputes de religion. Il commence par s'emparer de la cathédrale; il y rétablit le culte romain. Il harangue ensuite pour la soumission au concile de Trente. Mais ce concile sur lequel étoient fondées tant d'espérances, sembloit déja menacer ruine. Le pape, voulant y dominer, l'avoit transféré à Bologne, sous prétexte d'une maladie contagieuse. Les prélats sujets de Charles-quint restèrent seuls à Trente. Des symptômes de schisme se manifestoient; les reproches éclatoient de part &

Mais le concile alloit se dissoudre.

d'autre. La mort de Pierre-Louis Farnèſe, tyran déteſté, que des conſpirateurs aſſaſſinèrent à Plaiſance, aigrit d'autant plus le pape, que les troupes impériales s'emparèrent de cette ville. Paul III fit ſa principale affaire, non de remédier aux maux de l'égliſe, mais de ſuſciter des ennemis à l'empereur.

Aſſaſſinat de Pierre-Louis Farnèſe.

1548.

Charles ; après avoir demandé inutilement, au nom de la diète, que les membres du concile retournaſſent de Bologne à Trente ; après avoir proteſté avec mépris contre une aſſemblée dépendante de la cour de Rome, voulut lui-même régler la foi, comme il tranchoit les affaires de l'empire. il publia un corps de doctrine en trente-ſix articles, nommé l'*interim*, auquel on étoit obligé de ſe ſoumettre juſqu'au jugement d'un vrai concile. Son autorité abſolue le fit paſſer dans la diète ſans examen. Les théologiens, auteurs de cet *interim*, y avoient mis le fond de la doctrine catholique, & conſervé la forme de l'ancien culte. Mais on permettoit la communion ſous les deux eſpèces ; on laiſſoit

L'*interim* de l'empereur, publié dans la diète d'Augsbourg.

aux prêtres mariés les fonctions du sacerdoce. C'en étoit assez pour exciter les clameurs des catholiques, qui ne pouvoient souffrir la moindre innovation. Les protestans, dont le système étoit renversé, se plaignirent avec encore plus de véhémence. Jamais les tempéramens en fait de religion ne concilièrent deux partis, que la chaleur des disputes & la nature même des choses rendent inconciliables. Le vieux & habile pape ne se laissa point entraîner au torrent du zèle. Prévoyant bien que l'*interim* tomberoit, il garda un silence politique.

Les deux partis devoient en être mécontens.

Mais l'empereur en pressa l'exécution, comme un maître qui veut se faire obéir. Excepté l'électeur de Saxe, inflexible dans sa captivité, les princes plièrent leur conscience. Les villes libres, moins traitables, excitées par le zèle des pasteurs, résistèrent d'abord avec enthousiasme. Charles se servit de ses troupes, avant qu'on eût le temps de faire des ligues. Augsbourg & Ulm perdirent leurs priviléges, leur gouvernement, leur liberté. Cet exemple

La terreur le fait exécuter.

répandit une terreur ſourde qui, ſous des apparences de ſoumiſſion, laiſſa ſubſiſter la haine pour ce qu'on appeloit le papiſme.

1549.

Cependant le pape, fort inquiet de la perte de Plaiſance, cherchoit les moyens de la réparer. Il n'en trouva point d'autre que de réunir au ſaint ſiège les deux duchés, dont il avoit fait le patrimoine de ſon fils. Il penſa que le patrimoine de ſaint Pierre ſeroit plus reſpecté que celui de ſa famille. Ottavio Farnèſe, fils & héritier de Pierre-Louis, devoit être dédommagé par quelque autre établiſſement. Mais ce jeune prince, loin de ſe prêter aux vues du pontife, s'efforça de prendre la ville de Parme; & n'ayant pu y réuſſir, entama une négociation avec l'empereur, dont il vouloit tenir ſa fortune. Paul III en fut ſi irrité, qu'on attribue ſa mort à la violence du chagrin. Un vieillard de quatre-vingt-deux ans pouvoit mourir par la ſeule caducité de la vieilleſſe.

Paul III veut réunir Parme & Plaiſance au ſaint ſiège.

Ottavio Farnèſe lui réſiſte.

Mort du pape.

En 1450, Paul avoit approuvé la ſociété naiſſante des jéſuites;

Société naiſſante des jéſuites.

parce que le fondateur, ſaint Ignace, la dévoua entièrement aux ordres du pape. Un vœu particulier d'obéiſſance, en liant cet ordre plus que tout autre à la cour de Rome, pouvoit en faire un des principaux inſtrumens de ſes deſſeins. Le nombre des profès fut d'adord fixé à ſoixante. L'ancien & le nouveau monde, les villes & les cours, ſe remplirent néanmoins bientôt de jéſuites. Ce corps, où les talens & les vertus furent ſouvent réunis à des préjugés, à des ſyſtêmes dangereux, devoit un jour s'attirer les plus grands orages, par-là même qu'il acquéroit trop de pouvoir.

1550. Commencemens de Jules III.

Le nouveau pape, Jules III, créature de Paul, redevable de ſon élection aux Farnèſes, ſignala ſa reconnoiſſance en remettant Parme à Ottavio. Ce trait de généroſité lui fit beaucoup moins d'honneur, qu'il ne ſe fit de tort en donnant le chapeau de cardinal à un jeune homme inconnu, de ſeize ans, dont tout le mérite étoit de lui plaire, & d'avoir eu ſoin d'un ſinge dans ſa maiſon. Foibleſſe inconcevable,

dans un temps ſur-tout où le ſaint ſiège étoit expoſé à tant de ſatires.

Il raſſemble le concile de Trente.

Jules s'étoit obligé par ſerment, comme tous les cardinaux, à raſſembler immédiatement après l'élection, le concile que Paul III avoit diſſous. Il ne ſe preſſa point, ſachant par expérience (car il y avoit préſidé en qualité de légat) combien une telle aſſemblée étoit difficile à gouverner. Enfin, pour ſatisfaire l'empereur Charles-quint, il convoqua de nouveau le concile à Trente. La diète d'Augsbourg en reconnut l'autorité, parce qu'elle ne pouvoit réſiſter à Charles, & ce prince promit ſureté entière aux députés proteſtans qui s'y rendroient avec les catholiques.

Charles quint veut avoir Parme.

Mille projets d'ambition, dont il était occupé, traverſoient néceſſairement le deſſein, plus ſpécieux que ſolide, de rétablir l'uniformité de religion. Il poſſédoit Plaiſance, il vouloit y joindre Parme. Jules III n'oſoit ſe déclarer contre lui, en faveur d'Ottavio-Farnèſe, auquel il ſe repentoit même d'avoir rendu ce duché. Le duc, menacé d'une

invaſion, demanda le ſecours du roi de France.

L'Angleterre ſous Édouard VI n'inquiétoit point la France.

Henri II ſe trouvoit alors en état d'attaquer la maiſon d'Autriche. L'Angleterre, depuis la mort de Henri VIII, étoit agitée de troubles ſous un roi mineur. Édouard Seymour, duc de Somerſet, oncle maternel d'Édouard VI, maître abſolu avec le titre de Protecteur, avoit changé tout le ſyſtême religieux du dernier règne, aboli les cérémonies eccléſiaſtiques, établi la doctrine rigide & impoſante de Calvin. Il avoit porté la guerre en Écoſſe, où le fanatiſme commençoit auſſi à fermenter; & il eſpéroit de réunir les deux royaumes, par le mariage de la reine Marie Stuart avec le roi d'Angleterre. Mais les ſecours de la France avoient ranimé le courage des Écoſſois : Marie avoit été fiancée au dauphin; Somerſet, environné de cabales, avoit perdu ſon autorité; enfin, Boulogne avoit été rendue à la France, pour quatre cents mille écus.

1551.

Il étoit donc naturel que Henri, pénétré des mêmes ſentimens que ſon père contre l'ambitieux Charles-quint, ſaisît l'occaſion de l'arrêter dans le cours d'une fortune ſi rapide. Le traité fut bientôt conclu avec Farnèſe. Dès que Jules en eut avis, il confiſqua le duché de Parme, il s'unit à l'empereur. La guerre ſe fit ſans événement mémorable. Parme ſoutint un ſiège que les Impériaux levèrent, & les François ravagèrent une partie de l'état eccléſiaſtique.

Henri II prend la défenſe de Farnèſe.

Le concile recommençoit ſes opérations. Quoiqu'il n'y eût qu'environ ſoixante prélats, preſque tous Italiens ou Eſpagnols, avec peu d'Allemands, on décida les points les plus eſſentiels, concernant l'euchariſtie, la pénitence, l'extrême-onction, ſans égard pour une proteſtation ſolennelle du roi de France. L'empereur défendit aux luthériens d'enſeigner une doctrine contraire; il exila leurs miniſtres; il pourſuivit quiconque ne prenoit pas ſa volonté pour règle de la croyance.

Déciſions importantes du concile, quoique peu nombreux.

Nouveaux traits du despotisme de l'empereur.

Pendant la diète d'Augsbourg, il avoit donné une preuve de despotisme, dont l'histoire profane ne fournissoit aucun exemple. Maurice de Saxe & l'électeur de Brandebourg sollicitant de nouveau la délivrance du landgrave de Hesse, & insistant sur l'acte par lequel ils s'étoient rendus garans, qu'on n'attenteroit point sur sa personne, il les avoit déliés de leurs engagemens à cet égard, comme si l'honneur, la bonne foi, la conscience, eussent été asservis à son empire. Les protestans ne manquèrent pas de dire qu'il s'arrogeoit même le despotisme spirituel des papes.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Maurice de Saxe humilie Charles-quint. — Henri II prend & conſerve les Trois-Évêchés.

TANT d'atteintes odieuſes à la liberté du corps germanique devoient produire une révolution. Maurice, le plus puiſſant des princes d'Allemagne, depuis que l'électorat de Saxe étoit joint à ſes états héréditaires, formoit ſecrètement le deſſein de contre-balancer une puiſſance ſi énorme. Auſſi ruſé qu'ambitieux, il ſavoit entretenir & la confiance de l'empereur, dont il ſe montroit toujours zélé partiſan, & celle des proteſtans mêmes, dont il avoit trahi la cauſe, mais dont il ſoutenoit encore les opinions. Après avoir ſoumis ſes ſujets à l'*interim*, avec le ſecours du timide Mélanchthon, que la fermeté de Luther n'excitoit plus ; il avoit étouffé les cris des zélateurs, par une déclaration pu-

Politique adroite de Maurice de Saxe.

blique de ſon zèle pour la réforme; il avoit proteſté ſolennellement de rejeter le concile de Trente, à moins qu'on n'examinât de nouveau les points déja décidés, & que les théologiens du parti n'y euſſent droit de ſuffrage. La diète d'Augsbourg, maîtriſée par l'empereur, lui confia le commandement de la guerre contre la ville de Magdebourg, qu'on avoit miſe au ban de l'empire, parce qu'elle s'oppoſoit vigoureuſement à l'*intérim*.

Il eſt nommé général contre Magdebourg.

Magdebourg ſoutint un ſiège de douze mois. Le zèle de la religion y rendoit plus vif l'amour de la liberté. Maurice traîna la guerre en longueur, ſans découvrir ſes deſſeins. Les articles de la capitulation furent même conformes aux vûes de Charles; mais l'électeur donna des aſſurances ſecrètes, que les habitans ne perdroient ni l'exercice du luthéraniſme, ni aucun de leurs priviléges. En un mot, il diſſipa tellement la haine dont ils étoient tranſportés contre lui pendant le ſiège, qu'ils l'élurent burgrave, titre auparavant attaché

Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des luthériens.

à l'électorat de Saxe, & qui donnoit une grande autorité. Ce prince alloit à son but avec une prudence singulière. L'empereur, trop occupé à Inspruck des affaires du concile, ne se défioit de rien. Ainsi la finesse tombe quelquefois dans le piège qu'elle tend aux autres.

Déja Maurice étoit ligué avec la France. Henri II devoit, en même temps que lui, déclarer la guerre à l'oppresseur de l'Allemagne. La religion n'entroit pour rien dans ce traité, qui n'en étoit que plus conforme à l'intérêt politique. Avant de lever le masque, Maurice demande encore la liberté du landgrave, son beau-père. Un refus autorisoit davantage son entreprise. Le fameux Granvelle, évêque d'Arras, depuis cardinal, ministre d'une habileté rare, eut quelque avis des mouvemens de l'électeur, & s'aveugla lui-même par un excès de confiance. *Un ivrogne d'Allemand*, dit-il, *n'étoit point assez fin pour le tromper.* Il fut trompé mieux que personne. Deux ministres Saxons étoient corrompus; il

Ligue avec la France; il dissimule toujours.

Il trompe même l'habile Granvelle.

ſe repoſoit ſur leur dévouement. Le prince, ayant découvert la perfidie, diſſimula ſi finement avec ſes deux miniſtres, qu'il profita de leur correſpondance avec Granvelle pour diſſiper les ombrages.

1552. Il ſe déclare enfin.

Quand tout fut prêt à l'action, Maurice prit les armes ; & publia un manifeſte où il expoſoit ſes motifs, capables de lui concilier les divers partis. Il vouloit mettre en ſureté la religion proteſtante, maintenir la conſtitution & la liberté germaniques, délivrer le landgrave de Heſſe d'un injuſte empriſonnement. Telles étoient les raiſons qu'il alléguoit de ſes démarches.

Manifeſte de Henri II.

Un manifeſte du roi de France parut auſſi-tôt. Henri II y prenoit le titre de *protecteur des libertés de l'Allemagne, & de ſes princes priſonniers* ; il déclaroit ſon deſſein d'aſſurer l'indépendance de tous les membres de l'empire.

Conquête des Trois-Évêchés.

L'empereur, preſque ſans troupes à Inſpruck, ſans argent, infirme, endormi dans la ſécurité, eſt frappé comme d'un coup de foudre, en apprenant cette nouvelle imprévue,

L'activité de ſes ennemis redouble la conſternation. Toul, Verdun & Metz tombent ſans réſiſtance entre les mains de Henri. Maurice traverſe la haute Allemagne. Il accepte une conférence à Lintz avec le roi des Romains, pour montrer des ſentimens pacifiques ; mais la conférence finit ſans autre fruit que d'en indiquer une autre. Il continue rapidement ſa marche vers le Tirol, & force les obſtacles qui auroient pu l'arrêter. Il comptoit ſurprendre l'empereur dans Inſpruck. Quelques heures avant ſon arrivée, Charles avoit pris la fuite pendant la nuit, par un temps affreux, tourmenté de la goutte, porté en litière au milieu des Alpes. Il eut le bonheur d'arriver à Villach, place forte de la Carinthie.

L'empereur s'enfuit d'Inſpruck.

Maurice triomphant ſe rend à Paſſaw, comme il en étoit convenu, pour une ſeconde entrevue avec Ferdinand. Preſque toute l'Allemagne y avoit des députés. Il borne ſes demandes aux trois articles expoſés dans ſon manifeſte : délivrance du landgrave, exercice pu-

Conférences de Paſſaw.

blic de la religion proteſtante, rétabliſſement des priviléges & de la liberté germaniques. On les préſente à l'empereur, au nom de tous les états de l'empire; car les catholiques ſecondoient alors les luthériens. Il répond avec ſa hauteur ordinaire, & ſe flatte de gagner ainſi du temps. L'électeur ayant auſſi-tôt repris les armes, Charles devient plus traitable. On renoue la négociation. Chacun deſiroit la paix, ou par beſoin, ou par crainte de l'avenir. Elle ſe conclut bientôt.

Conditions impoſées à Charles-quint

Les principales conditions furent que le landgrave ſeroit mis en liberté; que l'*interim* n'auroit plus lieu; qu'on tiendroit dans ſix mois une diète pour terminer les querelles de religion; qu'en attendant, la liberté de conſcience ſeroit entière; que les proteſtans pourroient même entrer dans la chambre impériale; que, ſi la diète ne finiſſoit point les diſputes eccléſiaſtiques, le traité actuel ſeroit perpétuellement en vigueur à cet égard; enfin, qu'on renvoyoit à la prochaine

diète l'examen des griefs concernant les libertés de l'empire.

Le roi de France abandonné de ses alliés.

Quoique les confédérés dussent beaucoup au roi de France, & se fussent engagés à ne faire ni paix ni trève sans son agrément, à peine le nomma-t-on dans le traité. » Ceux qui secourent les auteurs » de guerres civiles, peuvent s'at- » tendre à être ainsi négligés, com- » me l'observe M. Robertson. Dès » que la rage de parti commence » à s'éteindre, on oublie leurs ser- » vices; on se fait un mérite près » du souverain, de l'ingratitude » avec laquelle on abandonne le » protecteur. » Henri dissimula son chagrin, & résolut de défendre ses conquêtes. C'est une singularité bien remarquable, que ce prince, oppresseur des sectaires dans son royaume, ait affermi l'établissement de leur secte en Allemagne.

Le concile encore rompu.

Les entreprises de Charles-quint pour forcer les consciences aboutirent au même effet. Il ne vit pas seulement la fin du concile, dont il se flattoit en vain que les décisions réuniroient les deux églises.

Dès que l'expédition de Maurice eut porté la terreur à Trente, les évêques allemands se retirèrent, & le légat qui présidoit fut charmé de congédier les autres.

Quelles avoient été les demandes des protestans.

Il y avoit eu de grandes disputes, au sujet du sauf-conduit que demandoient les protestans pour leurs théologiens. Ils vouloient qu'on leur donnât voix délibérative & décisive ; que l'on décidât tout d'après l'écriture sainte ; que le pape se soumît aux décrets de l'assemblée. Comment de telles prétentions auroient-elles pu être admises? quand elles l'auroient été, comment les deux partis auroient-ils pu agir de concert, s'entendre, s'accorder? Toute l'histoire ecclésiastique, depuis l'arianisme, démontre que l'esprit de secte est également opiniâtre dans la dispute, & inflexible après le jugement. Les conciles ont décidé les dogmes, mais non soumis ou persuadé les hérétiques.

Grands préparatifs pour reprendre les Trois-Évêchés.

Jean-Frédéric, ancien électeur de Saxe, & le landgrave de Hesse, sortis de prison après la transaction

de Paſſaw, ne reſpiroient plus que les douceurs de la paix. Le ſeul Albert, margrave de Brandebourg-Anſpach, avoit refuſé de ſouſcrire à la pacification, & ravageoit encore la haute Allemagne. L'empereur, moins inquiet de ces ravages, qu'ardent à ſe venger du roi de France, fait de grands préparatifs pour recouvrer ce qu'il a perdu en Lorraine. Par la conquête des Trois-évêchés, la Champagne ſe trouvoit munie d'une frontière, & l'empire expoſé aux armes françoiſes. Il importoit donc infiniment de les reprendre. Charles y deſtina toutes ſes forces. Il vint aſſiéger Metz avec une armée de ſoixante mille hommes, à laquelle ſe joignit Albert de Brandebourg, après avoir balancé à qui il vendroit ſes ſervices.

Le duc de Guiſe ſe prépare à défendre Metz.

On avoit prévu le danger, on avoit pris de ſages meſures. François de Lorraine, duc de Guiſe, s'étoit chargé de défendre Metz, ville d'une vaſte étendue, mal fortifiée, & hors d'état de ſoutenir par elle-même un long ſiège. La première nobleſſe du royaume,

qu'excitoient ſon exemple & ſa réputation, courut partager la gloire de cette entrepriſe. En peu de temps, il rétablit les fortifications, il en ajouta de nouvelles; travaillant avec les ſoldats, animant tout, rendant la fatigue même agréable par ſon talent de gagner les cœurs. Le renvoi des bouches inutiles, la deſtruction des faubourgs & des moulins, la dévaſtation des campagnes d'alentour, les ordres ſévères dictés par la prévoyance, rien n'occaſionna de murmures : il faiſoit ſentir qu'on devoit ces ſacrifices à la patrie.

L'empereur lève le ſiège.

Toujours obſtiné dans ſes réſolutions, malgré les meilleurs conſeils, l'empereur commence le ſiège vers la fin d'octobre, & ſe croit ſupérieur aux obſtacles que ſes généraux lui mettent devant les yeux. Mais il eſt puni de ſa préſomptueuſe confiance. Après ſoixante-cinq jours d'efforts inutiles, la valeur des aſſiégés, les rigueurs de la ſaiſon & les maladies lui ayant fait perdre trente mille hommes, il lève précipitamment le ſiège. *Je m'aperçois,*

dit-il, *que la fortune reſſemble aux autres femmes : elle abandonne les vieillards pour accorder ſes faveurs aux jeunes gens.* Ce revers méritoit des réflexions plus ſérieuſes.

En Italie, la fortune lui donnoit d'autres ſujets de chagrin. Il perdit la principauté de Piombino, qu'il fut obligé de céder à Côme de Médicis, pour une ſomme peu conſidérable dont il avoit beſoin. Il perdit Sienne, qui chaſſa une garniſon eſpagnole, & ſe mit ſous la protection de la France. Les côtes de Calabre furent ravagées par Dragut, élève de Barberouſſe, que Soliman avoit envoyé avec une flotte. Les Turcs attendirent devant Naples la flotte françoiſe. On ne ſait quels obſtacles l'arrêtèrent. N'en recevant aucune nouvelle, ils retournèrent à Conſtantinople.

Ses pertes en Italie.

Le terrible Albert de Brandebourg, ayant été mis au ban de l'empire, pour de nouvelles violences, déſola encore une partie de l'Allemagne. Maurice de Saxe le défit à Sivershauſen, dans le duché de Lunebourg, & périt au ſein de

1553. Mort du fameux Maurice de Saxe.

la victoire. Si quelque chose pouvoit effacer les perfidies de cet électeur, on ne pourroit trop admirer ses grands succès, produits par des miracles de politique. Comme il ne laissoit qu'une fille, (mariée depuis au fameux Guillaume, prince d'Orange,) Jean-Frédéric, qu'il avoit indignement dépouillé, réclama la dignité électorale. Auguste, frère de Maurice, l'emporta sur lui, au jugement même des états de Saxe. La branche cadette, nommée Albertine, a toujours conservé l'électorat, qui, dans l'ordre naturel, appartenoit à la branche Ernestine. On ajouta seulement Altenbourg au partage de Jean-Frédéric. Il mourut l'année suivante, plus respectable dans l'adversité par ses vertus, que son oppresseur ne l'avoit été dans une brillante, mais criminelle fortune.

Sa branche (Albertine) demeure en possession de l'électorat.

Mort de Jean-Frédéric.

Parcourons d'un coup-d'œil les suites de la guerre entre la France & l'empereur. Elles furent cruelles pour les peuples, victimes de la vengeance stérile des princes. Charles ayant pris d'assaut Térouane,

Événemens de guerre.

raſa cette ville dont il ne reſte plus que le nom. Heſdin ſuccomba auſſi. Mais ce fut tout le fruit d'une campagne qui avoit abſorbé des tréſors. L'année ſuivante, on vit encore les deux monarques ennemis, à la tête de leurs troupes dans les Pays-bas, & nul événement digne de leurs préparatifs. Côme de Médicis prend les armes en Italie, pour chaſſer de Sienne les François. Strozzi, Florentin, général de l'armée de France, perd la bataille de Marciano, qu'il n'auroit pas dû haſarder. Le brave Montluc défend Sienne dix mois entiers, l'amour de la liberté faiſant ſoutenir aux citoyens toutes les rigueurs de la diſette. Il capitule enfin, à condition que la république conſervera ſa liberté & ſes droits ſous la protection de l'empire. (1555.) Capitulation preſque auſſi-tôt violée que faite.

Strozzi & Montluc.

Un complot de religieux fut ſur le point de procurer à l'empereur la conquête qu'il ambitionnoit davantage, & qu'il avoit inutilement tentée avec toutes ſes forces. Le

Complot des cordeliers de Metz.

gardien des cordeliers de Metz, homme intrigant & hardi, avoit gagné la confiance du gouverneur. Ce traître forma le deſſein de livrer la ville aux ennemis. Il ſéduiſit les religieux de ſon couvent; il y reçut des ſoldats déguiſés en cordeliers, qui devoient ouvrir les portes à la garniſon de Thionville. On découvrit le complot le jour même marqué pour l'exécution.

Punition des coupables.

Le gardien fut condamné à mort avec vingt de ſes inférieurs. Furieux contre lui, ils le tuèrent de leurs propres mains, dans une chambre où on les avoit raſſemblés, & où ils devoient ſe confeſſer l'un l'autre. Ils aſſommèrent de coups quatre des anciens, qui étoient, comme lui, les auteurs de la ſéduction. On eût épargné les criminels en conſidération de leur habit, ſi l'exemple eût paru moins néceſſaire. On fit grace ſeulement à ſix des plus jeunes.

CHAPITRE IX.

Règne de Marie en Angleterre. — Paul IV remue l'Europe par ambition. — Abdication de Charles-quint.

TANDIS qu'on ſe battoit pour le malheur de l'humanité, l'inſatiable ambition de Charles-quint s'ouvrit avec ſuccès une nouvelle carrière. Édouard VI étoit mort en 1553, âgé de quinze ans. Marie ſa ſœur, fille de Henri VIII & de Catherine d'Aragon, lui ſuccéda. Une conſpiration de Dudley, duc de Northumberland, qui vouloit procurer la couronne à Jeanne Gray, ſa belle-fille, ne ſervit qu'à le perdre, lui, ſon fils, & cette femme aimable, vertueuſe, éclairée, qu'il avoit entraînée malgré elle dans le complot : elle étoit nièce de Henri VIII. Tous furent exécutés.

Marie avoit ſuccédé à Édouard VI en Angleterre.

Le mariage de Marie devant faire un roi d'Angleterre, Charles con-

Son mariage avec Philippe II, déſagréa-

ble aux Anglois.

çut d'abord l'idée de mettre ſur ce trône ſon propre fils, l'héritier de tant de royaumes. Philippe, non moins ambitieux que ſon père, conſentit ſans peine à épouſer une reine de trente-huit ans, quoiqu'il n'en eût que vingt-ſept. La reine, extrêmement attachée à la maiſon d'où elle tiroit ſon origine, encore plus zélée pour la religion romaine, & réſolue de la rétablir ou par les lois ou par les ſupplices, ſouhaitoit un époux tel que Philippe, dont le zèle violent ſe faiſoit déja connoître, & dont la puiſſance lui faciliteroit les moyens d'exécuter ſes deſſeins. La nation angloiſe, craignant au contraire pour ſa religion, pour ſa liberté, avoit ce mariage en horreur. Mais les intrigues & l'argent de l'empereur ſurmontèrent tous les obſtacles. Il fut réglé que Philippe auroit le titre de roi; que l'autorité royale demeureroit entre les mains de Marie; que la conſtitution, les loix & les coutumes nationales, ne recevroient aucune atteinte, &c.

Dès que Philippe arriva en Angleterre, ſon air froid & impérieux, ſa bigoterie, ſon penchant au deſpotiſme, confirmèrent les ſoupçons & les alarmes. Un parlement venoit de rejeter des bills contre l'héréſie, & avoit été diſſous. Un autre parlement ſe livre aux volontés de la cour. Le cardinal Pole, du ſang royal, proſcrit depuis pluſieurs années, eſt reçu en qualité de légat du pape. les deux chambres caſſent les actes qui avoient établi le proteſtantiſme, demandent l'abſolution, ſollicitent la grace d'être réconciliées avec l'égliſe romaine. Elles n'eurent pas de peine à l'obtenir. Jules III fut agréablement ſurpris quand les Anglois le remercièrent *d'avoir laiſſé faire ce qu'il devoit*, dit-il, *les remercier lui-même d'avoir fait*. Rome triompha, mais elle devoit craindre pour ſa conquête.

1554. Le catholiciſme rétabli.

Voilà trois changemens de religion ſous trois règnes conſécutifs. On pouvoit en prévoir un quatrième, puiſque la façon de penſer du prince faiſoit la règle du parlement. Le fer & le feu furent employés

Perſécution de Marie & de Philippe.

contre les hétérodoxes : c'étoit le moyen de rendre odieuſe, & par conſéquent fragile, la foi que l'on devoit inſpirer. Marie & Philippe ne conſultoient dans leur zèle que leurs inclinations tyranniques. Une inquiſition cruelle fut établie chez ce peuple jaloux de la liberté. Cinq évêques, entre autres le célèbre primat Cranmer, qui avoit eu la confiance de Henri VIII, expirèrent courageuſement dans les flammes. L'héréſie compta en trois ans deux cents ſoixante & dix-ſept martyrs, dont le fanatiſme inébranlable ne pouvoit qu'enflammer les enthouſiaſtes, qu'irriter leur haine contre l'égliſe. Ces atrocités produiſirent un mécontentement preſque univerſel.

D'où venoit cet eſprit de perſécution parmi les chrétiens.

C'eſt à la barbarie des mœurs, à une rage de ſuperſtition, aux anciens exemples trop communs & quelquefois préconiſés dans l'hiſtoire, à l'abſurde manie de commander aux opinions humaines, qu'il faut attribuer cet eſprit perſécuteur, évidemment contraire à l'eſprit du chriſtianiſme, & ſi contagieux néan-

moins, qu'il se communiquoit aux chefs même de la réforme. En changeant les dogmes, ils faisoient un crime capital de ne pas croire comme eux. Sous Édouard VI, prince naturellement bon, les bûchers furent plus d'une fois allumés pour l'hérésie. Signant un jour, les larmes aux yeux, la condamnation d'une femme : *Si je fais mal*, dit-il à Cranmer, *vous en serez responsable*. Ainsi Cranmer, dont la modération étoit connue, suivoit le torrent de la coutume. Luther avoit été un modèle d'intolérance. Calvin fit brûler à Genève le savant Servet, médecin espagnol, qu'il accusa d'être ennemi de la Trinité. Le fanatisme régnoit par-tout.

Les hétérodoxes le prirent comme les autres.

On n'avoit pas assez de raison pour se convaincre, qu'autant il importe de réprimer les perturbateurs du repos public, sur-tout en matière de religion, autant il est injuste de punir des opinions & des erreurs, par les supplices réservés aux plus insignes scélérats. Mais ne devoit-on pas voir du moins que le parti persécuté, s'il prenoit enfin le dessus,

Maux qui en résultent nécessairement.

ſeroit infailliblement perſécuteur ? que la perſécution étoit une ſemence de guerres civiles ? & qu'avec le beau prétexte de venger la cauſe de dieu, (qui commande aux hommes la charité fraternelle, ſans exception, ſans diſtinction de culte,) on introduiſoit dans la ſociété chrétienne, une animoſité, des haines & des fureurs, dont il n'y a preſque aucun exemple dans le paganiſme ?

1555. Diète d'Augsbourg où ſe fait la paix de religion.

L'incendie, allumé d'abord en Allemagne, y fut heureuſement éteint, tandis que ſes ravages alloient s'étendre ſur d'autres contrées. L'empereur avoit abandonné ſes vains projets de deſpotiſme. Ferdinand, roi des Romains, qui tint une nouvelle diète d'Augſbourg, avoit beſoin de ſe concilier les cœurs. Le fameux recés de la diète établit une paix de religion, très-avantageuſe aux deux partis, quoiqu'imparfaite à certains égards. On accorde liberté entière de conſcience aux états qui ſuivent la confeſſion d'Augsbourg : (les calviniſtes ne jouiſſoient point de cet avantage, non plus que les

Articles du recès.

Zuingliens ; & ils ne l'ont obtenu que par le traité de Weſtphalie.) On ordonne que les voies pacifiques de conférence & de perſuaſion ſeront déſormais les ſeules en uſage, pour terminer les diſputes religieuſes ; (excellente loi, qui auroit dû prévenir les guerres civiles.) On laiſſe aux proteſtans les biens eccléſiaſtiques, dont ils ſe ſont emparés. On convient auſſi que tout bénéficier, qui abandonnera la religion romaine, perdra auſſi-tôt ſon bénéfice, auquel les collateurs nommeront comme s'il étoit vacant. (C'eſt le *réſervat eccléſiaſtique*, auſſi équitable dans le fond, que propre à retenir le clergé au ſein de l'égliſe.)

Il devoit offenſer la cour de Rome, qui vouloit décider ſeule.

Un tel acte ne pouvoit que déplaire à la cour de Rome, ſoit parce qu'il émanoit d'une aſſemblée en grande partie laïque, ſoit parce que les papes s'arrogeoient le droit excluſif de juger les affaires de religion. On n'examina point juſqu'où pouvoit s'étendre, en certaines circonſtances, le droit des princes & des peuples pour ce qui regarde eſſentiel-

lement la tranquillité publique ; on ne penſa point qu'autrefois les réglemens eccléſiaſtiques ſe faiſoient ſouvent, dans des aſſemblées nationales, où les ſeigneurs & les évêques étoient réunis : on crut le ſaint ſiège offenſé, & on alluma à cette occaſion une guerre ſanglante.

Paul IV, (Caraffa) d'abord religieux auſtère.

Jules III, livré aux plaiſirs plus qu'aux ſoins du gouvernement, étoit mort avec une mauvaiſe réputation. Marcel II, ſon ſucceſſeur, avoit poſſédé ſeulement vingt & un jours la tiare dont il étoit digne. (Il tint ſa famille éloignée de Rome.) Le cardinal Caraffa le remplaça ſous le nom de Paul IV, & prit un ſyſtême tout différent. Ce pontife âgé de quatre-vingt ans, qui s'étoit fait dominicain dans ſa jeuneſſe; qui s'étoit enſuite dépouillé de grands bénéfices pour fonder l'ordre des Théatins, dont l'inſtitut preſcrivoit la pauvreté la plus rigide, avec défenſe de rien demander; qui, tiré encore du cloître & décoré de la pourpre, avoit conſervé juſqu'à l'excès toute l'âpreté de ſes mœurs; ce pontife parut un autre homme en montant ſur le trône pon-

tifical. Il affecta une magnificence extraordinaire. Son maître-d'hôtel lui demandant de quelle manière il vouloit être servi : *en grand prince*, répondit-il avec hauteur. Ses neveux, revêtus des premières charges, dévorés d'ambition & maîtres de son esprit, lui persuadèrent d'entreprendre une conquête, pour leur faire des états & pour agrandir les siens.

Il change de mœurs, à quatre-vingt ans.

Son caractère & ses maximes leur offroient les moyens de le pousser aux démarches les plus hardies. Ennemi mortel des hérétiques, il avoit établi contre eux l'inquisition en Italie, il frémissoit de l'indulgence qu'on leur accordoit en Allemagne. Imbu de tous les anciens préjugés sur la puissance du pontificat, il y joignoit cette fierté arrogante, tant de fois employée pour les soutenir. Ses neveux le déterminent à proposer au roi de France de conquérir & de partager le royaume de Naples. Le recès d'Augsbourg le confirme dans sa résolution. Il menace de sa colère & Charles-quint & Ferdinand, s'ils ne l'annullent aussi-tôt. On lui représente

Sa dureté & sa hauteur.

Il menace l'empereur & se ligue avec la France.

les risques, l'impossibilité d'une pareille violence. Il répond que, dans la cause de dieu & de l'église, la prudence mondaine ne doit point être consultée. Après quoi, il conclut secrètement son traité avec la France, comme pour la cause de dieu & de l'église.

1556. Abdication de Charles-quint en faveur de son fils.

L'empereur, sur ces entrefaites, donne à l'europe le spectacle d'une abdication imprevue, qui confond toutes les idées de la politique. Depuis quelques années, il soupiroit pour la retraite. Les maladies, les dégoûts, le déclin de sa fortune, émoussoient les sentimens ambitieux dont il étoit sans cesse agité. Pliant sous le poids des travaux, & craignant de s'en décharger sur autrui, parce qu'il faisoit dépendre de lui-même les succès, il vouloit conserver sa gloire entière; il se flattoit même de l'augmenter, en se dévouant à la solitude, où d'ailleurs les sentimens de religion l'invitoient à s'occuper de son salut. Il avoit déja cédé le Milanès & le royaume de Naples à Philippe, son fils. Il le voyoit âgé de vingt-huit ans, exercé aux affaires, capable de

les

les bien conduire. Dans une grande assemblée des états, tenue à Bruxelles, il lui remit solennellement les Pays-bas. Il y ajouta peu de mois après les couronnes d'Espagne & d'Amérique.

Discours qu'il lui tint à Bruxelles.

Respectez inviolablement la religion; maintenez la foi catholique dans toute sa pureté. Que les lois de la nation soient toujours sacrées à vos yeux. Ne donnez jamais atteinte aux droits & aux privilèges de votre peuple. Et s'il vous arrive un jour de vouloir jouir des douceurs de la vie privée, puissiez-vous avoir un fils digne que vous lui résigniez le sceptre, avec autant de satisfaction que j'en ai en vous le résignant! Ce discours qu'il prononça dans l'assemblée de Bruxelles, fit fondre en larmes les auditeurs. Philippe II suivit les conseils de son père sur quelques articles, conformes à ses propres sentimens. Mais on le verra sacrifier les droits du peuple au zèle superstitieux dont il étoit animé; & la religion en souffrira autant que le peuple.

CHAPITRE X.

Guèrre de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. -- Mort de Charles-quint.

Charles-quint conclut une trève avec la France.

FINIR la guerre avec la France, pacifier toute l'Europe après l'avoir inondée de ſang, c'eſt ce qui pouvoit couronner la gloire de Charles-quint. Il l'entreprit avant ſon abdication. On conclut une trève de cinq ans, pendant laquelle chacun devoit reſter en poſſeſſion de ſes conquêtes. Le connétable de Montmorenci, ſagement oppoſé à la ligue de Rome, détermina Henri II à cette trève, qui outre les Trois-évêchés, lui conſervoit preſque tous les états de la maiſon de Savoie. Mais le duc de Guiſe & ſon frère, le cardinal de Lorraine, étoient trop ambitieux, pour ſouffrir patiemment la tranquillité publique.

Mais l'ambition de Paul IV & des Guiſes rallume la guerre.

Auteurs du traité fait avec les Caraffa, ils en pourſuivirent avec adreſſe l'exécution. Paul IV mit en

uſage ſa politique artificieuſe. En témoignant ces deſirs de paix, qu'exigeoit la qualité de père commun ; en ſe portant pour médiateur, il preſſoit la cour de France de renouer les premiers engagemens ; il repréſentoit la conquéte de Naples comme facile. Les Guiſes, la fameuſe Diane de Poitiers, ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe de Henri, firent valoir des raiſons que la bonne foi & le bien public devoient condamner. Le monarque avoit juré la trève. Mais il en coûta peu au cardinal Caraffa, nonce du pontife, de le délier de ſon ſerment.

Démarches violentes du pape.

Dès que Paul apprit le ſuccès de la négociation, mépriſant même les règles de la bienſéance, il empriſonna un miniſtre eſpagnol ; il excommunia & dépouilla les Colonnes, attachés à la maiſon impériale ; il ſuppoſa Philippe coupable de félonie pour les avoir ſoutenus, & privé de ſes droits ſur le royaume de Naples. Ce prince, également ſuperſtitieux & politique, n'oſa prendre les armes ſans conſulter les théologiens. Leur avis ayant été favorable, le duc

Scrupules de Philippe II.

d'Albe qui commandoit en Italie, porta la terreur jusques aux portes de Rome. Le pape, malgré son indomptable hauteur, fut contraint de lui demander une suspension d'armes; & il l'obtint, parce que le roi d'Espagne avoit toujours les mêmes scrupules.

1557. Le duc de Guise échoue dans la guerre de Naples.

A l'arrivée du duc de Guise, qui étoit chargé du commandement des troupes, Paul se montre plus audacieux que jamais. Il lance des anathêmes; il se croit maître de Naples. Cependant il ne peut donner ni les troupes ni l'argent qu'il avoit promis. La brillante réputation de Guise est ternie par une campagne infructueuse; tandis que la France, engagée dans une guerre fatale, se trouve exposée aux plus grands périls.

Siège de Saint-Quentin.

La Reine d'Angleterre, que Philippe gouvernoit & n'aimoit point, odieuse à la nation comme son époux, s'étoit liguée avec lui contre Henri II, malgré la répugnance des Anglois. Bientôt une armée formidable pénètre dans la Picardie, & assiège Saint-Quentin. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, excellent général, la com-

mandoit ; Philippe, nullement jaloux de la gloire militaire, se tenoit à portée de veiller sur les événemens. On n'avoit pas prévu ce siège : la place étoit dégarnie. L'amiral de Coligni, un des plus grands capitaines du siècle, eut le courage de s'y jeter avec quelques troupes. Mais, pour le secourir, le connétable de Montmorenci, son oncle, courut les risques d'une bataille, avec des forces très-inférieures à celles de l'ennemi. Le duc de Savoie, profitant de cette faute, l'attaqua, le fit prisonnier, tailla en pièces les François, & ne perdit pas cent hommes.

Le duc de Savoie défait Montmorenci.

Si Philippe II avoit été moins timide ou moins circonspect ; s'il avoit osé, suivant le conseil du général, marcher droit à Paris, où la bataille de Saint-Quentin répandoit une extrême consternation; il n'auroit probablement trouvé presque aucune résistance. Il s'obstine au siège de Saint-Quentin. La terreur des François se dissipe : de tous côtés, la noblesse prend les armes ; les villes signalent leur zèle par des contributions volontaires;

Philippe profite peu de la victoire.

le roi eſt bientôt en état de ſe défendre. Saint-Quentin, le Catelet, Ham, Noyon, furent les ſeuls fruits d'une victoire, qui ſembloit devoir ébranler cette puiſſante monarchie.

L'Eſcurial, bâti par vœu.

Un trait caractériſe ici la dévotion de Philippe. En mémoire de la bataille, gagnée le jour de ſaint Laurent, il fit vœu de bâtir une égliſe, un monaſtère & un palais, qui ſeroient conſacrés au ſaint martyr. Il voulut que ces édifices euſſent la forme d'un gril, parce que ſaint Laurent avoit été brûlé ſur un gril, au rapport des légendaires. Il continua les travaux vingt-deux ans avec des frais immenſes. Telle eſt l'origine de l'Eſcurial près de Madrid, devenu la réſidence des rois d'Eſpagne.

Paul IV fait la paix avec l'Eſpagne, & l'humilie.

On avoit rappelé d'Italie le duc de Guiſe, pour la défenſe du royaume. Paul IV s'en plaignit comme d'une trahiſon. La paix lui devenoit néceſſaire; & il profita ſi bien des inquiétudes ſuperſtitieuſes de Philippe, qu'en la faiſant, il exigea que le duc d'Albe vînt à Rome, lui demander pardon d'avoir

attaqué le patrimoine de l'égliſe. Le fier Eſpagnol ſubit au nom du roi cette loi humiliante. Philippe rendit Plaiſance au duc de Parme, qu'il ſouhaitoit d'attacher à ſon parti. Le duc de Toſcane, Côme, eut l'adreſſe d'obtenir Sienne, pour les ſommes que lui devoit le monarque. Alors les états d'Italie prirent de la conſiſtance; la balance y fut moins inégale, & les grands efforts de la guerre ſe tournèrent d'un autre côté.

1558. Le duc de Guiſe prend Calais.

Cependant le duc de Guiſe, reçu en France comme un ſauveur, nommé lieutenant-général du royaume, méditoit une expédition digne de ſon génie & de ſa gloire. Au cœur de l'hiver, il ſe met en mouvement; il trompe l'ennemi par de fauſſes marches; il va bruſquement aſſiéger Calais. Cette place, qui depuis plus de deux cents ans ouvroit la France aux ennemis, qu'Édouard III n'avoit priſe qu'après onze mois de ſiège, qui paſſoit pour imprenable, fut forcée au bout de huit jours. Les Anglois avoient coutume d'en retirer preſque toute

la garniſon à la fin de l'automne. Le conſeil de Marie s'étoit aveuglé, au point de négliger même les avis de Philippe, qui vouloit y jeter des troupes. Quelques-uns portoient la confiance juſqu'à dire que, ſi Calais étoit attaqué pendant l'hiver, ils ſe chargeoient de le défendre avec des baguettes. C'eſt ainſi qu'on s'attire les malheurs, en ne prévoyant pas les dangers. Guines fut emportée d'aſſaut, & il ne reſta plus rien aux Anglois dans le royaume.

Priſe de Thionville. Après une conquête ſi glorieuſe, le prince Lorrain jouit du repos de l'hiver, en ſe préparant à de nouvelles entrepriſes. Il s'empara enſuite de Thionville, qui ſoutint un ſiège de trois ſemaines. Mais une armée françoiſe, ſous les ordres du maréchal de Termes, fut défaite par le comte d'Egmond à Gravelines. Le haſard, comme il arrive ſouvent, décida cette fois du ſort des armes. Les François, quoique fort inférieurs en nombre, rendoient la victoire indéciſe, quand une eſcadre angloiſe s'avança au

Bataille de Gravelines.

bruit du canon, & les foudroya de ſon artillerie. Environ deux mille reſtèrent ſur la place. Le général fut fait priſonnier avec beaucoup d'officiers de marque.

Les deux monarques deſiroient également la paix : Philippe, parce qu'il n'aimoit point la guerre, & qu'il ſoupiroit pour l'Eſpagne, ne pouvant ſouffrir tout autre ſéjour; Henri, parce qu'il avoit ſur-tout à cœur d'arrêter les progrès de l'héréſie dans ſon royaume, & que la ducheſſe de Valentinois, mécontente des Guiſes dont la guerre augmentoit le crédit, lui inſpiroit les ſentimens qu'elle croyoit les plus utiles pour elle-même. Montmorenci, encore priſonnier des Eſpagnols, fut autoriſé à entamer les négociations. Nous en verrons le ſuccès dans la ſuite.

Tout ſe diſpoſe à la paix.

Si Charles-quint avoit pu diſpoſer de l'empire, comme de ſes états héréditaires, il eût laiſſé toute ſa puiſſance entre les mains de ſon fils. C'étoit pour lui un grand ſujet de douleur, d'avoir procuré à ſon frère le titre de roi des Romains. Il avoit

Charles-quint laiſſe, malgré lui, l'empire à ſon frère Ferdinand.

tenté deux fois de l'y faire renoncer, lui offrant des fiefs en échange. Sur le refus de Ferdinand, il s'étoit même efforcé, avec auſſi peu de fruit, de gagner une diète. Le corps germanique ſentoit par expérience combien un chef trop redoutable étoit dangereux pour ſa liberté. Charles fit encore une tentative avant de s'enfermer dans la ſolitude ; & n'ayant pu vaincre l'oppoſition de ſon frère, il abdiqua en ſa faveur la couronne impériale. L'acte, fait en 1556, ne fut préſenté aux électeurs qu'au commencement de 1558.

Oppoſition de Paul IV aux actes de la diète.

La diète de Francfort reconnut ſans peine Ferdinand I ; mais il trouva d'étranges difficultés à Rome, où ſon ambaſſadeur donnoit au pape les témoignages ordinaires de reſpect. Paul IV, auſſi infatué des prérogatives de ſon ſiège, que s'il avoit vécu deux ſiècles plutôt, déclara nuls les actes de la diète. Il ſoutint que c'étoit à lui de nommer un empereur, en cas de réſignation ; que Ferdinand s'étoit rendu indigne de l'empire, en fa-

vorisant les hérétiques ; que les électeurs protestans avoient perdu leur droit de suffrage, en abandonnant l'église romaine. Il vouloit que l'empereur témoignât son repentir du passé; qu'il renonçât au titre dont il avoit été irrégulièrement revêtu à Francfort, & qu'il s'en rapportât à l'autorité & à la clémence du pape. En vain le roi d'Espagne fit les plus vives instances pour que Paul se désistât de prétentions si insoutenables. La cour de Rome, jusqu'à la fin de ce pontificat, ne reconnut point l'empereur.

Ce qu'il exige de l'empereur.

Charles-quint s'étoit retiré dans le monastère de Saint-Just en Estramadoure. Là, solitaire, tranquille, sans le moindre appareil de grandeur, cultivant son jardin, s'amusant de la mécanique, faisant des horloges, conversant avec un petit nombre de particuliers, il goûtoit les douceurs du repos, il méditoit le néant du monde, & cherchoit dans la religion des biens plus solides que ceux qu'il avoit abandonnés. Il vécut ainsi un an,

Retraite de Charles-quint dans un monastère.

assez heureux pour jouir de lui-même, après avoir été si long-temps le jouet d'une ambition inquiète & insatiable.

Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans.

Quelques mois avant sa mort, la goutte redoublant ses accès, il tomba dans une sombre mélancolie : sa tête s'affoiblit ; la société des moines, leurs exercices, leurs pénitences, remplirent tous ses momens. Il imagina de faire célébrer ses obséques, & d'en être le triste spectateur. On le porta dans une bière à l'église ; on chanta l'office des morts ; on fit les cérémonies funèbres. Le lendemain il fut saisi de la fièvre, qui l'enleva dans sa quarante-neuvième année.

Son activité & ses talens.

Jamais prince n'avoit possédé un si vaste empire. Ses talens & sa prodigieuse activité répondoient à cette vaste domination, autant que peut le permettre la foiblesse humaine. Neuf voyages en Allemagne, dix aux Pays-bas, sept en Italie, six en Espagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique, prouvent l'ardeur de son génie pour tout ce qui excitoit sa po-

litique ambitieuſe. Il connut les hommes ; & le choix de ceux qu'il employa fut une des principales cauſes du ſuccès de ſes entrepriſes. Quelle gloire n'auroit-il pas méritée, ſi au lieu d'allumer par-tout les diſſentions & la guerre, il avoit conſacré ſes ſoins au bonheur de ſes ſujets ! *Les gens de qualité me dépouillent*, diſoit-il un jour ; *les gens de lettres m'inſtruiſent*, *les marchands m'enrichiſſent*. En réfléchiſſant ainſi ſur les différens objets, il auroit dû voir qu'un ſouverain ſe rend heureux, non par les conquêtes ou le deſpotiſme, mais par la ſageſſe du gouvernement, par l'équité des lois, par tout ce qui fait fleurir ſes états.

Il auroit dû ſuivre une autre route.

On dit que dans ſa retraite, ne pouvant faire aller deux horloges parfaitement d'accord, il ſe reprocha comme une folie d'avoir voulu aſſujettir les hommes à l'uniformité de croyance. Son fils n'en fut pas moins deſpotique & impitoyable, à l'égard de ceux dont la croyance n'étoit pas la ſienne. Philippe ſembloit diſputer avec Paul IV, à qui

Ses ſentimens ſur la perſécution.

Zèle violent de Philippe II pour la catholicité.

rendroit l'inquiſition plus barbare. Conſtantin Ponce, prédicateur & confeſſeur de Charles-quint, fut brûlé en effigie comme hérétique : peu s'en fallut qu'on ne flétrît la mémoire de cet empereur lui-même. Pour comble d'horreur, le roi, apprenant un jour que trente perſonnes, au moins, venoient de périr dans un *auto-da-fé*, demanda qu'on fît en ſa préſence une ſemblable exécution. Il vit avec joie quarante victimes dévouées au ſupplice par le faux zèle. Un d'eux, homme diſtingué, lui demandant grace : *Non*, répondit-il ſéchement; *quand ce ſeroit mon propre fils, je le livrerois aux flammes, s'il étoit obſtiné dans l'héréſie.* On peut juger d'avance quels maux produira cette ſuperſtition atroce, & combien elle révoltera les religionnaires fanatiques & les partiſans de la liberté.

CHAPITRE XI.

Élisabeth règne en Angleterre, & change la religion. — Paix de Cateau-Cambresis. — Fin de Henri II & de Paul IV.

1558. Élisabeth succède à Marie en Angleterre.

La reine d'Angleterre, Marie, dont les cruautés avoient fait haïr sa religion, dont le gouvernement étoit encore avili par la perte de Calais ; négligée de son époux, dévorée de chagrins, mourut sans enfans, en 1558. Sa sœur Élisabeth, fille d'Anne Boleyn, monta sur le trône, selon l'ordre de succession établi par Henri VIII, & confirmé par le parlement. Cette princesse, toujours en danger de mort sous le dernier règne, s'étoit instruite à l'école de l'adversité. Pleine de génie, de connoissances, de courage & de politique ; quoique jeune & n'ayant pas vingt-six ans, elle pouvoit soutenir avec gloire le fardeau du gouvernement, dans

les conjonctures les plus orageuſes. Ses premières démarches la feront bientôt connoître.

Paul IV la traite indignement.

Malgré ſon averſion ſecrète pour la religion romaine, qu'elle ſouhaitoit d'abolir, elle conſerve un miniſtre à Rome, & le charge de notifier au pape ſon avénement. L'orgueilleuſe imprudence de Paul IV ſe montre ici toute entière. Il traite Éliſabeth de bâtarde ; il s'étonne qu'elle ait eu l'audace de prendre poſſeſſion, ſans ſon aveu, d'un royaume feudataire du ſaint ſiège ; (on s'imagine être au ſiècle du roi Jean & d'Innocent III :) il daigne ſeulement lui faire eſpérer de l'indulgence, ſi elle veut ſe ſoumettre & demander grace. Clément VII, qui avoit perdu l'Angleterre par ſa faute, ne s'étoit pas conduit ſi imprudemment à l'égard de Henri VIII.

Elle change la religion avec prudence.

La reine profita bientôt de l'avantage que lui donnoit une inſulte dont la nation étoit indignée. Elle ne précipita rien, parce que les changemens de religion dans un état exigent une prudence infinie.

Elle gagna les cœurs, elle prépara les esprits. Le parlement consomma l'ouvrage, en lui assurant la suprématie, & en lui donnant, avec le titre de *gouvernante de l'église*, l'autorité spirituelle que son père & son frère avoient exercée. On abolit sans opposition la messe & la liturgie romaine; mais on en retint assez de cérémonies, pour que le culte extérieur fît passer les grandes innovations. Aussi presque tous les curés & les bénéficiers du second ordre se soumirent-ils au changement. Un seul évêque prêta le serment de suprématie; les autres furent déposés. Qu'avoit donc gagné la foi catholique par les violences de Marie & de son époux? Les supplices ne réglèrent jamais la croyance: ils éloignent plutôt de la persuasion; & ne pouvant faire que des hypocrites, tout change dès qu'on cesse de les craindre.

Avantages politiques de la réforme.

Si l'Angleterre eut le malheur de s'égarer dans la route du salut, la réforme lui fut avantageuse à plusieurs égards, dans l'ordre civil

& politique. La population augmenta, dès que le célibat religieux fut aboli. Un grand nombre de fêtes, mal sanctifiées par la fainéantise, ne suspendit plus les travaux nécessaires à la société. Les disputes de juridiction, entre le sacerdoce & la puissance temporelle, ne rompirent plus l'harmonie intérieure du gouvernement. L'industrie cessa d'être resserrée & étouffée par les possessions immenses du clergé & des moines. On fut à couvert des entreprises & des exactions ruineuses de la cour de Rome. Plusieurs abus qui faisoient perdre l'argent, le temps, les sujets, se dissipèrent d'eux mêmes.

Combien le pélerinage seul de Saint-Jacques nuisoit au royaume.

Les Actes de Rymer prouvent combien le seul pélerinage de saint-Jacques de Compostelle étoit nuisible à l'Angleterre. Neuf cents seize personnes obtinrent la permission d'y aller en 1428; deux mille quatre cents soixante, en 1434; deux mille cent, en 1445. Cette particularité suffit pour juger du reste.

Conduite de Philippe II

Aussi-tôt qu'Élisabeth fut sur le

trône, les rois de France & d'Eſpagne briguèrent à l'envi ſon amitié. Le ſecond, dans l'eſpérance de régner en Angleterre, lui offrit ſa main, & ſollicita une diſpenſe de Rome pour l'épouſer. L'habile princeſſe n'avoit garde d'accepter cette offre, auſſi contraire à ſes propres inclinations qu'aux vœux des Anglois. Elle diſſimula cependant. Philippe ſoutint d'abord avec chaleur les intérêts d'Éliſabeth, dans les négociations qui continuoient à Cateau-Cambreſis; mais il ſe refroidit en la voyant ruiner le catholiciſme : c'étoit ruiner l'ouvrage de Philippe même, ainſi que de Marie. Les deux puiſſances traitèrent ſéparément avec Henri II. Il n'y eut cependant qu'un jour d'intervalle entre les deux traités.

avec Éliſabeth.

Négociations de Cateau-Cambreſis.

Celui de l'Angleterre ne contient de remarquable que l'article de Calais. Éliſabeth ne pouvant recouvrer cette place, ne pouvant la céder ſans compromettre ſon honneur, la laiſſe pour huit ans au roi de France, à condition de la rendre enſuite, ou de payer cinq

1559.

Traité avec Éliſabeth, qui abandonne Calais.

cents mille écus ; pourvu néanmoins que l'Angleterre ne rompe la paix ni avec la France ni avec l'Écoſſe. Éliſabeth ſauva les apparences ; & c'étoit beaucoup. On ne peut croire qu'elle eſpérât de rentrer en poſſeſſion de Calais. Il falloit en faire le ſacrifice, ou le reprendre par force. Les circonſtances rendoient le ſacrifice néceſſaire ; la politique fut le couvrir aux yeux du peuple, de manière qu'il n'excita point de murmures. Un miniſtère prudent ménage l'opinion, & ſemble quelquefois la gouverner. Nous verrons les inquiétudes que donnoient à la reine d'Angleterre les prétentions de Marie Stuart, épouſe du dauphin.

Traité avec Philippe II.

Par le traité avec l'Eſpagne, Henri reſtitua un très-grand nombre de places, pour Saint-Quentin, Ham & le Catelet ; le duc de Savoie fut rétabli dans ſes états, excepté Turin, Pignerol, Chivas & Villeneuve ; le Montferrat fut rendu au duc de Mantoue ; & les villes conquiſes dans la Corſe, à la république de Gènes. Le pape, l'empe-

reur, le Danemarck, la Suède, la Pologne, le Portugal, l'Écoſſe, &c. furent compris dans ce traité, comme alliés de l'un ou de l'autre roi. La France garda Metz, Toul & Verdun; parce que Philippe avoit médiocrement à cœur les intérêts de ſon oncle Ferdinand. Les deux branches de la maiſon d'Autriche furent quelque temps moins amies que rivales. Philippe n'oublioit pas le refus de Ferdinand, de lui céder l'empire.

La France cède beaucoup; on colore ces ceſſions par deux mariages.

La nation françoiſe murmura hautement d'un traité ſi contraire à ſes eſpérances. Elle étoit indignée de la ceſſion que l'on faiſoit de cent quatre-vingt-neuf places fortes, conquiſes dans les Pays-bas ou en Italie. Le connétable de Montmorenci, auteur de la paix, impatient de la conclure, avoit trouvé un expédient pour y faire conſentir la cour. C'étoit un double mariage; celui de la ſœur de Henri avec le duc de Savoie, & celui de Philippe avec la fille aînée de Henri. Les mariages de princes, qui ſont rarement les nœuds d'une ſincère

union, ont été ſouvent des moyens honnêtes de colorer ce que l'on auroit eu honte de faire autrement.

1559. Mort de Henri II.

Enfin les fêtes ſuccédèrent aux combats. Elles coûtèrent la vie à Henri II, qui fut bleſſé mortellement dans un tournoi, après y avoir rompu pluſieurs lances.

Son zèle outré & funeſte.

Le zèle ſanguinaire de ce prince contre les novateurs jeta les ſemences des guerres du calviniſme. Il le pouſſa juſqu'à vouloir perſécuter la ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII, dont la cour étoit l'aſyle des gens de lettres imbus de la doctrine hétérodoxe. Il ordonna aux juges de faire arrêter comme hérétiques, tous ceux qui les ſolliciteroient en faveur des religionnaires, condamnés à des ſupplices inhumains. Quelques membres du parlement furent mis en priſon, pour avoir été d'avis qu'on modérât la rigueur des ordonnances. On eût dit que le zèle commandoit des barbaries. Mais le fruit qu'elles produiront, ſera d'entraîner & la religion & l'état ſur le penchant de leur ruine.

Paul IV, un de ces pontifes ardens qui sembloient nés pour mettre le feu à l'Europe, mourut la même année 1559, emportant les malédictions du peuple romain. Sa statue fut mise en pièces, & jetée dans le Tibre. Les prisonniers de l'inquisition furent délivrés; la prison qu'il avoit fait construire fut abattue comme un monument d'horreur. Peu s'en fallut qu'on ne réduisit en cendres le couvent des dominicains qui présidoient à ce tribunal. Les Caraffa, que Paul avoit chassés de Rome, après avoir tout sacrifié à leur fortune, contribuèrent à l'élection de Pie IV (Médichino), dont la reconnoissance dura peu; car il les fit mourir l'année suivante. Ce nouveau pape reconnut Ferdinand pour empereur; & rendit son pontificat célèbre, en terminant le concile de Trente, interrompu depuis 1552.

Mort de Paul IV, détesté à Rome.

Pie IV.

CHAPITRE XII.

Fin du concile de Trente. — Sa discipline, rejetee en France. — Socinianisme, Littérature, &c.

On demandoit en France un concile national.

LES troubles de la religion, qui agitoient déja la France, comme on le verra bientôt, faisoient desirer un concile national où vraisemblablement il y auroit eu beaucoup de disputes infructueuses. De pareilles assemblées alarmoient encore plus la cour de Rome qu'un concile général dont elle pouvoit diriger ou suspendre les opérations.

Propositions faites au pape par Catherine de Médicis.

D'ailleurs, la reine mère Catherine de Médicis, arbitre du gouvernement sous le jeune François II, proposoit au pape des tempéramens fort suspects pour le saint siège. C'étoit d'ôter les images qu'on adoroit, de retrancher quelques cérémonies du baptême, d'accorder la communion sous les deux espèces, de célébrer l'office divin,

divin, & ſur-tout la meſſe en langue vulgaire, d'abolir la fête-dieu & les proceſſions du ſaint ſacrement; articles qui ſembloient donner aux proteſtans l'avantage ſur les catholiques. Craignant donc que la cour & le clergé de France ne tranchaſſent les difficultés, il ſe hâta de raſſembler le concile. L'ouverture s'en fit de nouveau pour la dernière fois au mois de janvier 1562.

Pie IV raſſemble le concile de Trente.

On eſſaya d'y attirer les proteſtans d'Allemagne; mais ils vouloient que les anciennes déciſions du concile fuſſent examinées; ils vouloient être juges avec les autres; ils prévoyoient que le jugement ſeroit contre eux. L'empereur Ferdinand, loin de gêner leur liberté, n'accepta point la bulle de convocation. Pie IV fit bientôt connoître ſes diſpoſitions à l'égard des religionnaires, en propoſant une ligue qui tendoit à les accabler de toutes parts. La voie des armes lui paroiſſoit plus efficace que celle des canons & des cenſures eccléſiaſtiques. C'étoit le moyen d'armer ceux qu'il

Ne pouvant y attirer les proteſtans, il propoſe d'armer contre eux.

importoit de convaincre & de convertir.

Plaintes des François contre le concile.

Parmi les catholiques mêmes, s'élevoient des nuages de mauvais augure pour le concile de Trente. La cour de Rome y avoit une influence trop certaine. *Elle envoyoit le ſaint-Eſprit dans la valiſe du courier*, diſoient quelques perſonnes diſtinguées. Ce bon mot indécent eſt attribué ſur-tout à Lanſac, un des ambaſſadeurs de France. Le ſavant Pibrac, autre ambaſſadeur françois, dit ſans détour, en haranguant l'aſſemblée, que les conciles tenus ſous Paul III & Jules III, n'avoient rien fait de bon. Il ſoutint que celui-ci ne devoit pas être une continuation des deux premiers.

Influence des légats & des Italiens.

Certainement les légats & les évêques italiens employoient toute leur adreſſe à tourner les choſes au gré du pape. Lainez, général des jéſuites, s'efforça de prouver par un long diſcours, que du pape ſeul émanoit toute autorité ſpirituelle, qu'en lui ſeul étoit renfermée toute la hiérarchie. Non-ſeulement on ne put faire décider que

l'inſtitution des évêques eſt *de droit divin*, mais un des principaux canons inſinue qu'ils tiennent du pape leurs pouvoirs. Il eſt conçu en ces termes : *Si quelqu'un dit que les évêques qui ſont choiſis par l'autorité du pape, ne ſont pas vrais & légitimes évêques, mais que c'eſt une invention humaine, qu'il ſoit anathéme.* Les diſputes avoient été ſi violentes à ce ſujet, qu'on s'étoit vu au moment d'une rupture éclatante & ſans remède.

Beaucoup d'intrigues & de diſputes.

Fra-Paolo & même Pallavicini, dans leurs hiſtoires du concile, développent le tiſſu des intrigues, des conteſtations, des ſubterfuges, des vaines ſubtilités qui ne ſe mêlèrent que trop aux matières les plus reſpectables. Sans nous arrêter aux points de foi, reçus dans l'égliſe, & qu'on ne doit plus examiner, obſervons ſeulement quelques décrets de diſcipline, où reſpire l'ancien eſprit de domination & d'indépendance.

Décret propoſé pour la réformation des princes.

Tandis que le grand objet de cette aſſemblée devoit être de réformer l'égliſe, & de couper la

racine de tant d'abus que lui reprochoient les novateurs ; on projeta un décret de réformation pour les princes, compoſé de treize articles tendans à établir les immunités cléricales, telles que les ſiècles d'ignorance les avoient produites, ſoit par rapport aux perſonnes, ou aux biens même patrimoniaux. Du Ferrier, un des ambaſſadeurs françois, s'éleva contre cette entrepriſe téméraire, avec autant de raiſon que d'éloquence. Quelques-uns taxèrent ſon diſcours d'héréſie ; la plupart le jugèrent au moins ſcandaleux. Il ſe retira, ſelon les ordres de la cour, comme ſes collégues avoient déja fait. Le décret fut réduit à une ſimple exhortation aux princes, de protéger la liberté de l'égliſe, & de maintenir les immunités & la juridiction des eccléſiaſtiques. Mais on ordonna l'exécution de toutes les conſtitutions des papes ſur cet objet.

Oppoſition des François, à laquelle on a peu d'égard.

Ainſi une foule de bulles évidemment contraires aux loix civiles, à l'autorité des princes & des magiſtrats, au bien général de la ſociété,

Toutes les conſtitutions ſur les immunités eccléſiaſtiques, confirmées.

devinrent autant d'ordonnances du concile. Et ce qui eſt plus étonnant, la France ſeule, ou plutôt une partie de la nation, a conſtamment rejeté une pareille diſcipline. On s'eſt contenté ailleurs de termes généraux, pour mettre à couvert les droits de la ſouveraineté.

Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil.

Par d'autre décrets, les cauſes des évêques, en matière criminelle, ſont attribuées au pape ; on lui attribue le droit de commettre ou d'évoquer à lui les cauſes dont le jugement appartient aux évêques. On aſſigne à ceux-ci, *comme délégués du ſaint ſiège*, des fonctions eſſentiellement attachées à leur miniſtère. D'un autre côté, on leur attribue des droits que la puiſſance civile peut revendiquer. On les établit juges des livres, adminiſtrateurs des hôpitaux, exécuteurs des legs pieux, &c. On ordonne, en certains cas, des amendes, des confiſcations, des contraintes par corps, & même des peines capitales pour le duel.

Sur le mariage.

Le décret de doctrine ſur le mariage, non-ſeulement fixe des

empêchemens d'affinité ſpirituelle, dont il faut abſolument avoir diſpenſé ; mais déclare légitimes les mariages des enfans de famille, ſans le conſentement de leurs parens, avec anathême contre ceux qui ſoutiendront le contraire. (Le contraire a été maintenu en France pour de très-bonnes raiſons.) Enfin on autoriſe la profeſſion religieuſe à ſeize ans pour les deux ſexes. L'ordonnance d'Orléans en 1560, l'avoit défendue pour les hommes avant vingt-cinq ans & avant vingt pour les filles. Il eſt ſingulier que la diſcipline du concile n'ayant pas été admiſe ſur d'autres points, l'ait été ſur celui-là, malgré les inconvéniens viſibles qui en réſultoient.

Sur la profeſſion religieuſe.

Nous perdrions le temps à raconter les vives diſputes, qui s'élevèrent entre les ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, au ſujet de la préſéance, dans une aſſemblée où il s'agiſſoit de la foi chrétienne & de la tranquillité des peuples. Il ſuffit de ſavoir qu'après de longues difficultés, le pape, d'abord favorable aux Eſpagnols, décida en faveur des François.

Diſputes ſur la préſéance.

De tout ce que l'on fit à Trente, dans la vue de réformer l'égliſe, l'établiſſement des ſéminaires ſemble avoir produit le plus d'effet, parce qu'il a le plus influé ſur les principes & ſur les mœurs. L'éducation décide ordinairement de la conduite des hommes ; & le ſacerdoce exigeant des lumières, des vertus rares, on ne pouvoit trop former la jeuneſſe à en remplir dignement les fonctions. Mais au milieu des préjugés, de la ſuperſtition & du fanatiſme, il étoit à craindre qu'on n'inſpirât la bigoterie avec la piété, l'enthouſiaſme avec le zèle, de faux principes avec la diſcipline, l'eſprit de chicane & de diſpute avec la théologie ordinaire, moins de ſolide morale que de pratiques extérieures. En effet, l'éducation des ſéminaires eut long-temps pluſieurs abus, mêlés à des avantages réels ; &, ſi l'on examine bien les choſes, c'eſt une des principales raiſons, pourquoi le miniſtère eccléſiaſtique s'eſt vu encore expoſé à tant de reproches. Pie IV fonda le ſéminaire romain, & le confia

Établiſſement des ſéminaires, utile, mais imparfait.

aux jéſuites. Leur ſyſtême ſervit de modèle aux autres.

Pie IV confirme le concile avec précipitation.

Ce fameux concile, que l'on compte pour le vingtième général, ne finit qu'en 1563. Quelques cardinaux étoient d'avis de ne point le confirmer ſi vîte ; parce que, diſoient-ils, pluſieurs canons ne pouvant guère s'obſerver, les ſcandales ou les diſpenſes ſe multiplieroient à l'infini. Quelle apparence que la pluralité des bénéfices, par exemple, fût abolie par la ſeule force d'un décret ? Pie ne laiſſa pas de publier la bulle de confirmation, défendant toute gloſe, ou commentaire, ou interprétation de la doctrine du concile ; & réſervant au ſaint ſiège le droit d'éclaircir ou décider ce qui en auroit beſoin. Jamais le pape n'auroit été plus puiſſant, ſi la bulle avoit eu ſon plein effet.

Comment il fut reçu dans les états.

Le Portugal, Veniſe, le duc de Savoie, reçurent tout ſans difficulté. Le roi d'Eſpagne montra en public la même ſoumiſſion, en donnant des ordres ſecrets pour le maintien de l'autorité royale. En France

on refusa de publier le concile ; & le cardinal de Lorraine, qui venoit d'y jouer le plus grand rôle, opposa vainement son crédit aux raisons du chancelier de l'Hôpital & du parlement. Nous verrons les ligueurs insister toujours sur cet objet.

Maximilien II demande le mariage des prêtres.

L'empereur Ferdinand I travailloit à réunir les deux églises, par des voies de conciliation, préférables aux anathêmes & aux violences. Il obtint du pape la communion sous les deux espèces, pour ses sujets. La mort l'ayant enlevé trop tôt, son fils & son successeur, Maximilien II, demanda un autre point plus important, le mariage des prêtres. On trouve dans les historiens les motifs qu'il chargea son ambassadeur de faire valoir. La cour de Rome avoit de fortes raisons pour s'y opposer : Pie fut inflexible à cet égard.

Le concile & l'*index* ne font que choquer les protestans.

Alors s'évanouit l'espérance de ramener les protestans. Ils méprisoient un concile, dont on avoit attendu des miracles. L'*index* des livres défendus, que le pontife publia bientôt, augmenta leur indi-

gnation. Les catholiques éclairés ne pouvoient que gémir eux-mêmes, en voyant cet *index* flétrir des auteurs & des ouvrages dignes d'éloges.

Origine du socianisme, qui rejette les mystères.

Comme les protestans ne s'accordoient pas entre eux, non plus qu'avec les catholiques, sur le sens des écritures, qu'ils soumettoient à l'examen de la raison; comme les mystères ne font que s'obscurcir par les disputes; comme l'esprit humain, s'agitant dans de profondes ténèbres, tombe de précipice en précipice: il devoit naître tôt ou tard quelque nouveau système dangereux, où la foi se réduiroit presque à des idées philosophiques.

Lélio & Fauste Socin.

Lélio Socin, natif de Sienne, en jeta les premières semences. L'inquisition l'avoit éloigné de sa patrie, & sans doute aigri contre la religion. Fauste Socin, son neveu, développa les principes de Lélio. Craignant les persécutions de Calvin à Genève, il alla dogmatiser en Pologne, & y fonda, ainsi qu'en Transilvanie, la secte des sociniens. Elle n'admet aucun mystère; elle

honore Jeſus-Chriſt comme un ſage, deſtiné par la providence à conduire les hommes dans la route des devoirs & de la vertu. Catholiques & proteſtans, tous eurent également en horreur une doctrine qui ſappoit la foi chrétienne. Proſcrite de Pologne, elle s'eſt gliſſée parmi les ſectes de Hollande & d'Angleterre ; faiſant peu de bruit, parce qu'elle étoit peu propre à enflammer le fanatiſme & occaſionner des troubles. Fauſte Socin mourut en 1604.

Gens de lettres de ce temps.

Si les lettres pouvoient conſoler le genre humain des malheurs cauſés par les troubles de religion, les commencemens du ſeizième ſiécle fixeroient agréablement nos regards. L'Italie eut ſon Arioſte, ſon Machiavel, ſon Guichardin, Bembo, Sadolet, Annibal Caro, Paul Jove, Sannazar, &c. ; la France, Budée, Ramus, du Moulin, les Étienne, les Scaliger, & d'autres ſavans. Parmi eux ſe diſtinguèrent trois du Bellai-Langei, hommes de qualité, dont les lumières ajoutoient beaucoup à l'éclat de la naiſ-

ſance : deux de ces frères furent d'habiles généraux, d'habiles négociateurs ; le troiſième, étant cardinal, ne put les égaler que dans la carrière des ambaſſades & dans celle de la littérature. Éraſme illuſtra la Hollande & mérita l'admiration univerſelle : le roi déſira en vain de le fixer à Paris, où il n'auroit pu échapper au déchaînement d'un Noël Béda & d'autres fougueux Scolaſtiques. Copernic découvrit dans le nord le vrai ſyſtême du monde, que Galilée mit enſuite au grand jour, & que l'inquiſition condamna. Sleidan fut en Allemagne un hiſtorien reſpectable.

Raphaël & Michel-Ange.

En même-temps Raphaël & Michel-Ange faiſoient leurs chefs-d'œuvre. Mais les fureurs de la ſuperſtition, qui vont ouvrir des ſcènes toujours plus ſanglantes, permettoient à peine aux meilleurs eſprits d'apprécier les avantages de la littérature, des ſciences, des arts qui poliſſent l'humanité. D'ailleurs le *Prince* de Machiavel, malgré le mérite des autres ouvrages de cet écrivain, contenoit le germe d'une politique

déteſtable, propre encore à enfanter de nouveaux crimes.

Ramus perſécuté par les docteurs.

La perſécution que Ramus eſſuya en France, ſuffit pour connoître à quel point on étoit abſurde & barbare, dans les écoles même d'où il ſemble que la raiſon devoit ſortir, & répandre les vrais principes de la vie humaine. Philoſophe, mathématicien, ſavant littérateur, Ramus fut d'abord expoſé à la cenſure des docteurs, parce qu'il n'imitoit point leur mauvaiſe prononciation de Q : il enſeignoit à prononcer *quanquam*, & non *kankam* ; c'étoit un crime. C'en fut un autre plus énorme d'attaquer le péripatétiſme ou la doctrine d'Ariſtote. On le taxa d'héréſie, on le força de ſe réfugier auprès du prince de Condé. Après quelques années d'abſence & de voyages, il revint malheureuſement à Paris en 1571. Un de ſes lâches rivaux le fit tuer à la Saint-Barthélemi, dont nous parlerons bientôt ; & les écoliers outragèrent ſon cadavre. Combien d'exempies pareils démontrent la tyrannie des préjugés, ſur-tout de

ceux que l'esprit de corps consacre & éternise, autant qu'il peut !

Imprudence des zélateurs passionnés.

C'étoit & ce fut long-temps pour la religion un malheur insigne, qu'on attaquât comme ses ennemis des hommes éclairés, vertueux, soumis à la foi, indociles seulement aux erreurs vulgaires, pleins d'un noble zèle pour la vérité & le bien public. Quelle extravagance, de vouloir décorer de leurs noms la liste des hérétiques & des incrédules ! Les libelles & les accusations contre Érasme, par exemple, lui faisoient peut-être moins de tort qu'au catholicisme.

ONZIÈME ÉPOQUE.

GUERRES DE RELIGION EN FRANCE.

SOULÈVEMENT DES PROVINCES-UNIES CONTRE PHILIPPE II. -- L'ANGLETERRE FLORISSANTE SOUS ÉLISABETH.

Depuis l'an 1559, jusqu'au règne de Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de François II. -- Commencement des troubles de religion en France.

» IL ne s'agit plus maintenant, » dit l'illustre historien de Thou, » des belles maximes ni des grandes » actions de nos pères : je dois

Devoir pénible & dangereux d'un historien.

» exposer les désastres de l'état, » c'est-à-dire, nos erreurs & nos » vices, qui désolent depuis qua- » rante années ce royaume autre- » fois si florissant. C'est malgré » nous, & pour nous prêter à la » vérité de l'histoire, que nous » parlerons de l'ambition, de l'ava- » rice, de la mauvaise foi, des » pernicieux conseils de quelques » personnes ; car les historiens amis » de la vérité sont obligés de » tout dire, pourvu que ce soit » avec candeur, sans passion & » sans fiel. Il y a si loin de ce » temps-là au temps où j'écris, » qu'on ne doit pas me soupçon- » ner de prévention ou de haine. » (*L.* 22, *à la fin.*) Je cite volontiers ces paroles d'un grand homme, parce que même dans notre siècle la vérité historique trouve des censeurs, toujours prêts à condamner ce qu'ils ignorent, ou ce qu'une fausse politique leur fait cacher.

Factions à la cour de France. Catherine de

Depuis la mort de Henri II, la cour de France étoit pleine de factions orageuses. Catherine de

Médicis, mère d'un roi infirme & incapable de tout, joignoit à une extrême envie de dominer, l'esprit de souplesse, de dissimulation, de perfidie & de noirceur. Ne se faisant scrupule de rien pour parvenir à son but, elle respiroit en quelque sorte le pur machiavélisme. La jeune reine, Marie Stuart, prodige d'esprit comme de beauté; possédant six langues, réussissant même dans la poësie françoise, joignant à ces avantages les charmes d'un beau caractère, régnoit sur le cœur de son époux. Les Guises étoient ses oncles. Trop habiles pour ne pas profiter des circonstances, ils avoient en main l'autorité du gouvernement; & dévorés d'ambition, leur mérite même devenoit une source de maux pour la patrie. Deux princes du sang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & son frère Louis, prince de Condé, s'indignoient d'être sans crédit, & n'étoient que trop disposés à troubler l'état par des intérêts personnels. Enfin le connétable de Montmorenci & sa famille puissante avoient

Les Guises.

Les Bourbons.

Montmorenci.

auſſi des prétentions & des vues, incompatibles avec la tranquillité du royaume. Malheureuſement les uns & les autres ſe ſervirent de la religion, comme d'un inſtrument le plus utile à des factieux. Par elle, iis allumèrent les guerres civiles, où l'ambition & le fanatiſme s'acharnèrent à l'envi, pour ainſi dire, ſur les citoyens, ſur l'état, & même ſur les rois.

Progrès du proteſtantiſme ſous le règne de François I.

Sous Francois I, la nouvelle doctrine s'étoit fort répandue à la cour, ainſi que dans la capitale & les provinces. Le goût de la nouveauté auroit ſuffi pour lui faire des proſélytes, quand même les raiſons ſpécieuſes des proteſtans & ſur-tout les abus qu'ils attaquoient, euſſent été moins propres à ébranler les eſprits. Calvin, eccléſiaſtique de Noyon, avoit ſurpaſſé Luther en adoptant le fond de ſa doctrine. Il étoit devenu l'apôtre & comme le légiſlateur de Genève, le fondateur d'un culte plus ſpiritualiſé, un chef de ſecte qui, en montrant moins de paſſion, n'en étoit peut-être que plus capable de ſe faire

des proſélytes. Son livre de l'*Inſtitution chrétienne* étoit dédié au roi. Quoiqu'il eût déja cherché, quand il le publia, un aſyle hors du royaume, on ne peut douter qu'il n'eût autour du trône un grand nombre de partiſans. Auſſi le calviniſme fit-il bientôt des progrès. La ſévérité des édits venoit certainement moins du zèle de François I, que de l'influence des conjonctures. Sa ſœur, la reine de Navarre, protégeoit les religionnaires, tandis qu'ils eſſuyoient les pourſuites du clergé & du parlement.

Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté.

L'exécution de Cabrières & de Mérindol, les ſupplices que Henri II multiplia ſans prévoyance, irritèrent l'eſprit de ſecte au lieu de l'abattre ; comme on doit toujours s'y attendre, lorſque l'enthouſiaſme eſt en fermentation. Les uns aſpiroient au martyre : car ils ne doutoient pas que ce n'en fût un, de mourir pour leur doctrine ; les autres, en plus grand nombre, mêloient à leur zèle l'ardeur de la liberté & de la vengeance. Ils

ſavoient que l'amiral de Coligni, que d'Andelot & le cardinal de Châtillon, ſes frères, neveux du connétable, étoient décidés pour la réforme ; que le prince de Condé penchoit à prendre ce parti : de tels protecteurs ſoutenoient l'audace qu'inſpire la perſuaſion religieuſe.

1559. Supplice d'Anne du Bourg, ſous François II.

D'un autre côté, les Guiſes, qui gouvernoient ſous François II, ſe montrant zélés catholiques, de nouveaux exemples de rigueur augmentèrent l'animoſité des proteſtans. Anne du Bourg, conſeiller-clerc au parlement, recommandable par ſes mœurs, par ſon intégrité, encore plus que par ſa nobleſſe, fut pendu comme hérétique. Il dit au peuple avant l'exécution, qu'il mouroit *pour l'évangile de Dieu*. On ne ſauroit exprimer combien le ſupplice de ce magiſtrat échauffa la multitude. De ſes cendres, ſelon de Thou, ſortit une moiſſon funeſte de conſpirations & de révoltes.

On inquiétoit & irritoit les calviniſtes.

D'ailleurs le gouvernement inquiétoit ſans ceſſe les calviniſtes. On leur tendoit des piéges pour

avoir occaſion de les punir. Loin de corriger ce qui s'étoit gliſſé de ſuperſtitieux dans le culte, on y ajoutoit des pratiques plus ſuperſtitieuſes encore. Au coin des rues furent placées des notre-dames, des images de ſaints, devant leſquelles on allumoit des chandelles ou des cierges : la populace s'aſſembloit à l'entour, chantoit des cantiques, forçoit les paſſans à mettre de l'argent dans de petits troncs pour le luminaire. Qu'un homme ne ſaluât point ces images, & ne s'arrêtât point avec reſpect, lorſque le peuple fanatique leur rendoit ce culte, il étoit ou aſſommé de coups, ou traîné en priſon, ou du moins chargé d'inſultes. Ne pas réprimer de pareils déſordres, c'étoit les autoriſer. Les proteſtans furieux n'attendoient qu'un chef pour tout entreprendre.

1560. Conjuration d'Amboiſe.

Bientôt ſe forma la célèbre conjuration d'Amboiſe, dont le prince de Condé fut l'ame inviſible ; & que la Renaudie, gentihomme proteſtant, conduiſit avec autant d'adreſſe que d'activité. On ſe

propoſoit ſur-tout d'ôter le gouvernement aux Guiſes, haïs comme étrangers & comme perſécuteurs. On devoit les enlever à Amboiſe où étoit la cour, mettre Condé à la tête des affaires, s'aſſurer par un édit la liberté de conſcience. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce deſſein, & les meſures ſi bien concertées, que le ſuccès en paroiſſoit infaillible. Mais tandis que des milliers de conſpirateurs gardoient inviolablement le ſecret, il fut trahi par un avocat, aſſez bon citoyen, quoique calviniſte, pour avoir horreur d'une révolte. Auſſi-tôt le duc de Guiſe, nommé lieutenant-général du royaume, déploie ſa prudence & ſon courage ordinaires. Les huguenots, (on donna enſuite ce nom par injure aux calviniſtes,) arrivant de toutes les provinces au rendez-vous, ſont ſurpris, maſſacrés, ou meurent par la main des bourreaux.

Aſſemblée où Coligni préſente une requête des ſectaires.

Un parti ſi nombreux & ſi ardent ne pouvoit que s'échauffer davantage dans le malheur. Il falloit ou

le calmer, ou s'attendre à de nouvelles entrepriſes. On tient une grande aſſemblée à Fontainebleau, pour délibérer ſur les beſoins de l'état. L'amiral de Coligni y préſente au roi une requête, par laquelle les réformés demandent l'exercice public de leur culte, afin qu'on ne puiſſe déſormais leur faire un crime des aſſemblées particulières : il déclare que cinquante mille hommes ſont prêts à ſigner cette requête.

Diſcours de deux évêques modérés.

Montluc, évêque de Valence, & Marillac, archevêque de Vienne, parlent avec force contre les abus, qui occaſionnoient tant de troubles & de déſordres. Ils expoſent les vices de la cour romaine, l'ignorance & la corruption du clergé national; l'avarice des Italiens, qui poſſédoient un tiers des bénéfices du royaume ſans y réſider; l'injuſtice de la perſécution, qui confondoit les innocens avec les coupables; ils expoſent, en un mot, les ſcandales & les préjugés, comme la ſource des calamités publiques. Ils condamnent les religionnaires ſéditieux, qu'il importe de réprimer & de punir : mais ils obſervent qu'on

ne doit pas traiter en criminels des hommes paiſibles, attachés de bonne foi à l'erreur; que leurs ſupplices avoient accrédité leurs opinions; que les ſpectateurs ont eu envie de connoître, ont ſouvent embraſſé une doctrine, qu'ils voyoient ſoutenue au milieu des flammes par d'honnêtes gens, de mœurs irréprochables. Ils inſiſtent ſur la néceſſité d'une réforme. Ils concluent à tenir un concile de la nation, ſi le pape refuſoit un concile général, & à n'employer la ſévérité des lois que pour les véritables crimes. Telle étoit la ſubſtance des deux diſcours.

Plaintes & demandes de Coligni.

Coligni parla enſuite ſans détour. Il ſe plaignit de la garde qu'on avoit miſe autour du roi. Il dit que l'eſſentiel pour un ſouverain étoit de ſe faire aimer; que rien ne lui étoit plus funeſte que de craindre ſes peuples, & d'en être craint. Il conclut qu'il falloit ſupprimer la garde, aſſembler les états généraux, chercher les moyens d'extirper l'erreur dans l'égliſe. Les princes Lorrains ſoutinrent leur caractère. Le duc de Guiſe proteſta qu'aucun concile ne pourroit

Oppoſition des Guiſes.

lui

lui faire changer de religion ; le cardinal s'éleva contre la requête de Coligni, qu'il traita de séditieuse. Cependant les états furent convoqués ; les supplices furent suspendus ; & une ombre de tolérance laissa respirer les sectaires. Ils ne laissèrent pas de se soulever dans quelques provinces, tant le ressentiment ou le fanatisme étoit déja contagieux.

Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans.

Après la conjuration d'Amboise, le prince de Condé avoit été mis aux arrêts, sans preuves pour le convaincre. S'étant justifié hardiment en plein conseil, ayant même réduit le duc de Guise à dissimuler & à le défendre, il n'avoit pas plutôt été libre, qu'il s'étoit déclaré protestant. On l'accusoit d'une nouvelle conjuration. On vouloit le perdre, & s'assurer de son frère, le roi de Navarre, qui, malgré son irrésolution & sa lenteur, inquiétoit vivement les princes Lorrains. Tous deux sont mandés à Orléans, où les états devoient se tenir. Ils y viennent avec trop de confiance ; ils y éprouvent la perfidie que leurs amis avoient bien prévue. On arrête Condé, on le fait juger par

Procès de Condé.

des commiſſaires. Il refuſe de leur répondre, & réclame les droits de la pairie. On le condamne néanmoins à mort. Probablement l'arrêt ne fut pas ſigné. Le roi de Navarre étoit gardé à vue pendant ce procès.

CHAPITRE II.

Commencemens de Charles IX. — Première guerre civile de religion.

SUR ces entrefaites, François II meurt après un règne de dix-sept mois; & Charles IX, son frère, monte sur le trône, n'ayant encore que dix ans. Alors la scène change à la cour. Catherine de Médicis, dont toutes les vues se portoient à la domination, dont l'ame artificieuse se plioit à toutes les circonstances, dont la maxime favorite étoit de *diviser pour régner* : qui, par conséquent, devoit tour-à-tour favoriser ou combattre les partis contraires; ne regardant la religion que comme un ressort de politique, ne considérant l'état que du côté de son intérêt personnel; cette dangereuse princesse devoit, par ses variations, augmenter les troubles qu'elle sembloit vouloir appaiser. Elle oppose un contre-poids à l'énorme puissance des Gui-

1560. Charles IX succède à François II.

Politique de la reine mère.

Changemens à la cour.

ſes. Le prince de Condé eſt élargi, le roi de Navarre eſt nommé lieutenant général du royaume ; le connétable de Montmorenci, diſgracié dès le commencement du dernier règne, eſt rappelé avec honneur. Des apparences de concorde ſuccèdent aux plus vives inimitiés ; mais la haine reſte enracinée dans les ames.

Le chancelier de l'Hôpital.

L'homme le plus capable de guérir les maux publics, ſi les lois avoient de la force contre la rage des factions, c'étoit Michel de l'Hôpital, chancelier vertueux, ſupérieur aux préjugés, ainſi qu'aux vices dominans, magiſtrat qui eût été digne du ſénat romain dans les beaux ſiècles de la république. Il avoit ôté la connoiſſance du crime d'héréſie au parlement, pour l'attribuer aux évêques, par l'édit de Romorantin, quoique ce crime entraînât peine de mort.

Édit de Romorantin.

Mais il n'avoit pas eu d'autre moyen d'empêcher l'établiſſement de l'inquiſition, que le cardinal de Lorraine vouloit ajouter aux fléaux dont la France gémiſſoit. Du moins parmi les prélats, il ſe trouvoit quelques hommes modérés ; & les plus ſévères

pouvoient-ils être auſſi à craindre que d'impitoyables inquiſiteurs ? Entre deux maux, on ne pouvoit alors que choiſir le moindre.

Diſcours du chancelier aux états.

Aux états d'Orléans, le chancelier ſoutint ſa réputation par un diſcours éloquent, où il expoſa d'abord le but des aſſemblées de la nation, & leur utilité pour inſtruire les ſouverains de leurs devoirs : « Devoirs aujourd'hui négligés, dit-il, » parce que les rois ne voient, n'entendent que par les yeux & les oreilles d'autrui ; parce qu'ils ne vivent, » ne gouvernent, & ne décident ſur » les affaires les plus importantes, » que d'après le ſentiment ou le caprice de leurs miniſtres ; parce qu'entourés des pièges qu'on leur tend » de toutes parts, les princes, deſtinés » à conduire les autres, ſont eux-mêmes conduits par ceux qui les environnent ». Il peignit enſuite les abus introduits dans tous les ordres. Il blâma les excès en matière de religion. Il ajouta qu'on devoit retrancher ces noms odieux de luthériens, huguenots, papiſtes, qui ſentoient les anciennes factions guelfe & gibe-

line ; & qu'il falloit ne retenir que le beau nom de chrétien. Il exhorta les membres de l'assemblée à se dépouiller de toute vue, de toute affection particulière, pour exposer librement ce qu'ils jugeroient avantageux au royaume.

Point d'harmonie dans les états.

Ordonnances qu'on fit alors.

Cependant le défaut d'harmonie dans les états, la rivalité des trois ordres, la force des préjugés & les intérêts de parti, étoient un obstacle invincible au zèle du chancelier. D'une part, on invectiva contre l'ignorance & les désordres du clergé ; on demanda même qu'une grande partie des biens ecclésiastiques fût destinée à payer les dettes de l'état. D'autre part, l'orateur du clergé s'emporta jusqu'à demander qu'on punît comme hérétique quiconque auroit présenté ou présenteroit des requêtes pour les protestans. Mais il fut contraint de faire à Coligni réparation de cette insulte. On défendit, sous peine de mort, de s'attaquer mutuellement pour cause de religion. On ordonna de rendre la liberté & les biens à ceux qui en avoient été privés pour la même cause. Malheureusement les ordon-

nances étoient trop foibles contre tant de paſſions déchaînées. Le ſeul changement durable que produiſirent les états d'Orléans, fut que l'adminiſtration de la juſtice allât toute entière aux gens de robe : les baillis & les ſénéchaux, gens d'épée, furent remplacés par leurs lieutenans.

1561. Colloque dangereux de Poiſſi.

Ni les catholiques, ni les proteſtans ne vouloient céder. Catherine de Médicis, alors maîtreſſe du gouvernement, propoſe des conférences publiques ; voie dangereuſe, propre à compromettre la bonne doctrine, ſans jamais finir les diſputes. Malgré la cour de Rome, le cardinal de Lorraine fit embraſſer ce parti, pour avoir occaſion de ſatisfaire ſa vanité, en étalant ſon éloquence & ſon ſavoir. Il diſputa donc, dans le fameux colloque de Poiſſi, contre Théodore de Beze, diſciple de Calvin. Mais chacun s'attribua l'honneur de la victoire: chacun conſerva opiniâtrément ſes opinions ; & le colloque ne ſervit qu'à envenimer les cœurs. Lainez, général des jéſuites, y traita les calviniſtes de ſinges, de renards, de monſtres ; & blâma hautement la

Audace de Lainez.

reine de se mêler des affaires ecclésiastiques. Il obtint néanmoins, par le crédit des cardinaux de Lorraine & de Tournon, le premier établissement de sa société, en forme de collége. Elle n'étoit que tolérée à Paris, quoique Henri II eût ordonné de l'admettre.

L'évêque de Paris & l'université contre les jésuites.

Eustache du Bellai, évêque de la capitale du royaume, consulté sur les jésuites, déclara que cette société, comme tous les nouveaux ordres, étoit infiniment dangereuse; qu'elle paroissoit instituée plutôt pour exciter des troubles, que pour rétablir la paix dans l'église. L'université leur intenta un fameux procès, où Étienne Pasquier plaidant contre eux, apostropha les juges en ces termes : « Vous vous reprocherez quel-» que jour, mais trop tard, d'avoir » été trop crédules lorsque que vous » verrez le renversement de l'ordre » & de la tranquillité publique, non-» seulement dans ce royaume, mais » dans tout le monde chrétien, par » les ruses, les supercheries, la su-» perstition, la dissimulation, les » feintes, les prestiges & artifices dé-

» teſtables de la nouvelle ſociété ». Il eſt ſingulier que toutes les raiſons, alléguées alors contre l'établiſſement des jéſuites, l'aient été de nos jours pour leur anéantiſſement. Leurs réponſes auſſi ont toujours été les mêmes.

Le roi de Navarre avoit ſoutenu les proteſtans, ſans ſe déclarer pour leur ſecte. La cour de Rome & le roi d'Eſpagne s'efforçoient de l'attirer au parti contraire. On lui promettoit, ou de reſtituer la Navarre, ou de donner en échange la Sardaigne. Dupe de ces vaines promeſſes, il ſe jeta dans la faction qu'il avoit toujours inquiétée, & s'unit au triumvirat, compoſé du duc de Guiſe, du vieux connétable, & du maréchal de Saint-André; ardens catholiques, du moins à l'extérieur. Quoi qu'en diſe le P. Daniel, le colloque de Poiſſi contribua peu ſans doute au changement de ce prince : il lui falloit autre choſe que des argumens.

Le roi de Navarre ſe joint au triumvirat.

Pour contrebalancer une faction ſi puiſſante, la reine ſe montra plus favorable aux calviniſtes. L'édit *de juillet* avoit défendu les aſſemblées

Aſſemblée de magiſtrats, pour rétablir l'ordre & la paix.

illégitimes; mais ils ne l'obſervoient point; & ſouvent on leur faiſoit un crime, même de ce qui leur étoit permis. C'étoient continuellement des querelles, des injures, des violences. On aſſembla les chefs des parlemens, pour chercher avec eux les moyens de rétablir le bon ordre. Le diſcours que leur fit le chancelier doit être lu dans de Thou. Il réfuta ceux qui vouloient qu'on ſe déclarât abſolument pour l'un des deux partis.

Le chancelier y parle en faveur de la tolérance.

« C'eſt comme ſi on diſoit (obſerva-
» t-il) que le roi doit armer un parti
» pour attaquer l'autre. Ne ſeroit-ce
» pas oppoſer les membres aux mem-
» bres, pour détruire le corps entier?
» Ne ſeroit-ce pas une choſe
» indigne, non-ſeulement du chriſ-
» tianiſme, mais de l'humanité?...
» Il s'agit de régler l'état, non d'é-
» tablir la foi. Pluſieurs peuvent être
» citoyens, qui ne ſont nullement
» chrétiens; & en ſe ſéparant de l'é-
» gliſe, on ne ceſſe pas d'être bon
» ſujet du roi. Nous pouvons vivre
» en paix avec ceux qui ont des cé-
» rémonies, des uſages différens des
» nôtres, &c. »

Après les délibérations, parut l'édit *de janvier*, par lequel on accordoit aux proteſtans l'exercice de leur religion, hors des villes, & avec des tempéramens équitables. Il fallut trois lettres de juſſion pour le faire enregiſtrer, même en ajoutant cette clauſe : *Juſqu'à la deciſion du concile général ſur les points conteſtés.* Les préjugés de la magiſtrature n'étoient pas le moindre obſtacle aux vues bienfaiſantes du chancelier.

1562. Édit modéré, enregiſtré par force.

Le calme auroit été enfin rétabli, ſi les haines de religion connoiſſoient des lois, dans la chaleur du fanatiſme. Un événement imprévu les ranima tout-à-coup, & diſſipa toute eſpérance de paix. Le duc de Guiſe paſſant à Vaſſi en champagne, pluſieurs de ſes gens inſultèrent les calviniſtes, qui aſſiſtoient au prêche dans une grange. On commençoit à ſe battre. Il accourt pour appaiſer le tumulte ; il eſt frappé d'une pierre : ſes gens ſont furieux, & tuent ſoixante perſonnes. Ce maſſacre, fort exagéré par le bruit public, décida enfin les ſectaires à prendre les armes. Le prince de Condé ſe mit à leur

Le maſſacre de Vaſſy arme les calviniſtes.

tête, ſous prétexte que Catherine de Médicis l'appeloit au ſecours du roi; car le roi de Navarre & le triumvirat s'étoient rendus maîtres de ſa perſonne. Telle fut l'origine des guerres civiles. Nous en indiquerons ſeulement les faits principaux.

Première guerre civile, atroce.

Condé s'empare d'Orléans dont il fait ſa place d'armes. Rouen & un grand nombre d'autres villes ſont entre ſes mains. Il cède le Havre à Éliſabeth, reine d'Angleterre, pour obtenir ſon ſecours. Ne ſoyons pas étonnés qu'une guerre civile, où la religion coloroit l'eſprit de révolte, étouffât les ſentimens de citoyen. Il n'y avoit, pour ainſi dire, plus de François, plus de patrie : mais tout étoit plein, ou de fanatiques acharnés les uns contre les autres, ou de factieux qui ſacrifioient la France & la religion à leur fortune. Le parlement déclare les religionnaires proſcrits; ordonne aux catholiques de les pourſuivre, de les tuer, ſans crainte de la juſtice. On s'imagine être au temps de Sylla & de Marius. Les ſurpriſes, les maſſacres, ſe renouvellent continuellement; preſque chaque ville du

royaume eſt un théâtre de ſang & d'horreurs.

Rien ne mérite plus d'attention que la cataſtrophe de ceux qui attiroient tant de maux. Le roi de Navarre aſſiégea & reprit Rouen ; mais il y reçut une bleſſure nouvelle. Le maréchal de Saint-André périt à la bataille de Dreux, que gagna le duc de Guiſe ſous les ordres du connétable. Une ſingularité de cette bataille, c'eſt que les deux généraux, le prince de Condé & Montmorenci, y furent faits priſonniers ; le prince coucha dans le même lit que le duc, ſon vainqueur.

Siège de Rouen.

Bataille de Dreux.

1563.

Celui-ci alloit s'emparer d'Orléans. Il avoit déja pris d'aſſaut un des faubourgs, lorſqu'il fut aſſaſſiné par Poltrot, gentilhomme calviniſte, qui crut ſervir dieu en commettant un crime pour venger ſa ſecte. Ainſi mourut François de Guiſe, *le plus grand homme de ſon ſiècle, de l'aveu même de ſes ennemis.* (On peut en croire de Thou.) L'ambition du cardinal de Lorraine, plutôt que ſon propre penchant, l'avoit rendu chef de parti ; le torrent des conjonctures l'entraîna

François, duc de Guiſe, aſſaſſiné par Poltrot.

d'un excès à l'autre, ſans obſcurcir l'éclat de ſa grandeur d'ame & de ſes qualités héroïques. Les grands hommes ſont les plus à craindre, quand ils s'éloignent du devoir.

Pacification favorable aux Calviniſtes.

Un édit de pacification calma un peu les orages. Il portoit amniſtie pour le paſſé; il déclaroit que le prince de Condé & ſes partiſans n'avoient eu en vue que le ſervice du roi : il confirmoit la liberté de conſcience, & ordonnoit que dans tous les bailliages on aſſigneroit une ville où les proteſtans auroient l'exercice public de leur religion. Ces avantages furent bientôt reſtreints. La reine amuſa Condé par l'eſpérance des mêmes honneurs, du même pouvoir qu'avoit eus le roi de Navarre. C'étoit le véritable moyen, ſi l'on eût exécuté les promeſſes qu'on lui fit, de le détacher d'un parti toujours dangereux.

Le Havre repris aux Anglois.

La rage des factions & du fanatiſme étant ſuſpendue, un zèle patriotique parut animer les François pour reprendre le Havre à l'Angleterre. Eliſabeth refuſa de le

reſtituer juſqu'à ce que Calais eût été rendu. On lui déclara auſſi-tôt la guerre : on reprit le Havre; on ne rendit point Calais, & les hoſtilités finirent par un accommodement. Il s'étoit paſſé en Angleterre & en Écoſſe des événemens que je vais réunir en un ſeul tableau, pour éviter la confuſion.

CHAPITRE III.

Marie Stuart, jusqu'à sa prison. — Révolte des Flamands. — Suite des guerres civiles en France.

Progrès du calvinisme en Écosse.

LES Écossois, un des peuples de l'Europe le plus ignorant alors & le plus agreste, étoient par-là même un des plus susceptibles de fanatisme. La nouvelle doctrine avoit pénétré chez eux sous Jacques V. Marie de Guise, veuve de ce prince, en facilita les progrès par sa modération & par ses ménagemens à l'égard des réformés. Elle se fraya ainsi le chemin à la régence. L'ambition de ses frères, qui avoient en France trop de pouvoir, lui fit prendre des mesures contraires à ses inclinations. Ils méditoient de placer la jeune reine Marie Stuart sur le trône d'Élisabeth. La ruine des protestans paroissoit un moyen nécessaire. On cessa de les tolérer, on les irrita en Écosse. Des seigneurs

puissans & indociles étoient à leur tête. Un esprit de liberté ou d'indépendance animoit le zèle religieux, & en tiroit la plus grande force. En 1557, les sectaires firent une ligue contre la *congrégation de Satan*; c'est ainsi qu'ils désignoient l'église romaine, & leur ligue étoit la *congrégation de Jésus*. Ils s'engageoient à une défense mutuelle, pour le maintien & la propagation de la parole divine, *contre les pervers qui voudroient troubler leur sainte ligue*; *renonçant à toutes les abominations & idolâtries du démon.*

Congrégation rebelle.

Jean Knox, Écossois, fougueux disciple de Calvin, étoit venu de Genève attiser un feu si violent. Dans une émotion populaire, les images furent brisées, les églises pillées, les prêtres attaqués à l'autel, les monastères détruits. M. Robertson, excellent historien, ne laisse aucun doute que les violences du gouvernement, inspirées par les princes de Lorraine, n'aient été la source des révoltes, & que les chefs n'aient eu principalement en vue de se garantir du joug de la France.

Jean Knox, disciple de Calvin.

Élisabeth soutient les Écossois.

Marie Stuart, leur reine, épouse du dauphin (François II), avoit pris, par le conseil des Guises, ses oncles, les armoiries & le titre de reine d'Angleterre. Elle ne reconnoissoit pas la naissance d'Élisabeth pour légitime; ce qui lui donnoit des droits à cette couronne dont elle étoit l'héritière présomptive. Élisabeth devoit donc la regarder comme ennemie; elle étoit donc intéressée à entretenir les troubles d'Écosse. Aussi envoya-t-elle du secours à la congrégation fanatique. Les Anglois assiégèrent Leith, défendue par des troupes françoises. Le ministère de France fut réduit à signer le traité humiliant d'Édinbourg, en 1560, par lequel Marie Stuart & le dauphin devoient renoncer au titre d'Angleterre, & s'obligeoient à ne faire ni paix ni guerre sans l'aveu du parlement, qu'on autorisoit de plus à délibérer sur les affaires de religion.

Traité d'Édinbourg.

Changement de religion.

Le parlement abolit le culte romain, sous des peines très-rigoureuses : car l'esprit d'intolérance étoit commun aux deux partis.

L'épiſcopat fut ſupprimé, comme dans les républiques de Genève & de la Suiſſe. Knox fit adopter pour l'égliſe ce gouvernement *presbytérien*, où l'on crut retrouver les maximes & les uſages des premiers fidèles. Voilà encore un fruit du zèle perſécuteur des Guiſes.

Marie Stuart attaquée par le fanatiſme.

Après la mort de François II, Marie Stuart, ayant perdu ſon crédit, expoſée à l'humeur chagrine de la reine mère, quitta la France avec douleur, pour retourner dans un royaume où tout reſpiroit la barbarie. Malgré ſon eſprit, ſes graces, ſa douceur, ſes ménagemens, elle eſſuya bientôt, en qualité de catholique, la haine & les outrages du fanatiſme. Knox, qui prenoit toujours le ton de prophète, l'appela publiquement Jézabel : il lui cita à elle-même les exemples de Phinées, de Samuël, d'Élie, comme des preuves qu'un ſaint zèle peut inſpirer de juſtes violences. Il donnoit à entendre qu'on pouvoit renverſer le trône au gré de la ſuperſtition. Quelque temps après, Marie, en démentant par de grandes

fautes la ſageſſe de ſa conduite paſſée, ſe livra, pour ainſi dire, à la haine féroce de ſes ennemis. Elle avoit épouſé le lord Henri Darnley, ſon couſin, né en Angleterre du comte de Lenox. Éliſabeth, toujours pleine de jalouſie ſous les dehors d'une feinte réconciliation, ne pouvoit déſapprouver ſincérement ce mariage, qui lui épargnoit l'inquiétude de voir ſa rivale épouſer quelque ſouverain. Elle affecta de s'y oppoſer, mais en vain. Darnley, décoré du titre de roi ſans le concours du parlement, répondit mal aux bienfaits & à l'amour de Marie. Inconſtant, débauché, orgueilleux, en perdant ſon eſtime, il lui inſpira de la froideur; & il s'en vengea d'une manière atroce.

Elle épouſe Henri Darnley, & s'en repent.

Rizio, muſicien piémontois, devenu le ſecrétaire de la reine, fut ſoupçonné d'être ſon amant, quoique d'une figure tres-déſagréable. Il étoit d'ailleurs trop digne de haine, par l'inſolence avec laquelle il abuſoit de ſa faveur. Un jour qu'il mangeoit avec cette

Meurtre de Rizio.

malheureuſe princeſſe, des ſeigneurs le poignardèrent à ſes yeux, en 1566. Leur crime, auquel le roi avoit part, étoit d'autant plus affreux, qu'une groſſeſſe avancée expoſoit davantage les jours de Marie. Elle accoucha cependant d'un fils nommé Jacques, qui réunira les couronnes d'Écoſſe & d'Angleterre.

Meurtre du roi.

Une inclination fatale l'attache enſuite au comte de Bothwel, généralement décrié pour ſes vices. Tout-à-coup elle paroît ſe réconcilier avec le roi; le roi meurt bientôt aſſaſſiné. La voix publique accuſe Bothwel : on le décharge de l'accuſation par un jugement irrégulier. Il enlève la reine, il l'épouſe. Alors Marie eſt déteſtée comme ſa complice. Les Écoſſois ſe révoltent, la mettent en priſon, l'obligent de renoncer à la couronne. Elle s'évade promptement & ſe réfugie en Angleterre. (1568). Nous verrons le traitement qu'elle y reçut d'Éliſabeth.

La reine épouſe Bothwel, & perd la couronne.

Elle ſe ſauve en Angleterre, où Eliſabeth la déteſtoit.

Celle-ci gouvernoit ſon royaume avec une prudence admirable, donnant ſes ſoins à la marine, au

Sage gouvernement de cette princeſſe.

commerce, à l'agriculture, enfin à tous les objets de l'adminiſtration politique; mais elle ne voyoit dans Marie qu'une rivale qui l'effaçoit en beauté, qui lui cauſoit de l'inquiétude : elle n'étoit pas aſſez généreuſe pour ſacrifier l'intérêt à la vertu; elle étoit aſſez foible, malgré ſes grandes qualités, pour ſe livrer avec excès à une petite jalouſie de femme.

Philippe II veut en vain ſoumettre à l'inquiſition Naples & Milan.

Revenons aux affaires du continent, où les troubles de religion, que la prudence d'Éliſaheth ſavoit prévenir dans ſon royaume, ne ceſſoient de bouleverſer d'autres états.

Le deſpotiſme ſuperſtitieux de Philippe II devoit exciter par-tout des révoltes. Ce prince, inſatiable de ſang hérétique, vouloit que l'inquiſition fît en Italie & en Flandre ce qu'elle faiſoit en Eſpagne. Les Milanois, les Napolitains, ſe ſoulevèrent contre le tribunal, dont il s'efforçoit de leur impoſer le joug. L'amour de la liberté, plus naturel aux Flamands, produiſit de plus terribles convulſions.

Comme la doctrine protestante étoit fort répandue dans les Pays-bas, Philippe portoit sur-tout là son zèle farouche. L'érection de treize nouveaux évêchés dans ces provinces, faite par Paul IV, tendoit évidemment à tourmenter les consciences, & devenoit un surcroît de charges pour les peuples. Marguerite, duchesse de Parme, sœur du roi, gouvernante du pays, se régloit sur les avis du cardinal de Granvelle, archevêque de Malines, dont l'inflexibilité altière irritoit les cœurs. Les murmures éclatoient ; les ordres sévères de la cour d'Espagne aigrissoient le mal. On exigeoit que les décrets du concile de Trente fussent observés ; on employoit la violence pour cet effet. Enfin la sédition éclata ; d'autant plus dangereuse, qu'elle avoit pour chefs deux hommes illustres par leur mérite, ainsi que par leur naissance, Guillaume de Nassau prince d'Orange & le comte d'Egmond ; tous deux habiles à manier ces ressorts de religion, dont la politique des ambitieux tiroit tant de force.

Séditions dans les Pays-bas.

1565. Conférence de Bayonne, qui alarme les proteſtans.

Alors Catherine de Médicis parcouroit la France, avec ſon fils Charles IX, ſous des prétextes de bien public. La reine d'Eſpagne, ſœur de Charles, les joint à Bayonne, accompagnée du célèbre duc d'Albe, qui, peu de temps après, devint le fléau des Flamands. L'objet du voyage étoit une conférence préparée de loin. Adriani, continuateur de Guichardin, dit qu'elle ſe tint à la ſollicitation du pape, qui ſouhaitoit que Philippe s'y rendît lui-même. Tout y fut ſecret & myſtérieux. Mais les proteſtans crurent découvrir le myſtère : ils crurent, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on avoit projeté leur ruine. Soupçonneux, mécontens, vexés en France comme ailleurs, malgré l'édit de pacification ; il n'en falloit pas davantage pour leur inſpirer de nouveaux projets de révolte. Quel étoit le vertige des gouvernemens ! on vouloit exterminer les citoyens pour avoir des catholiques !

Mort de Pie IV.

La cour de Rome fournit encore aux ſectaires de nouveaux ſujets de haine.

haine. Pie IV, pape voluptueux, venoit de mourir. Il avoit suivi l'exemple de ses prédécesseurs, par la manie du népotisme ; il avoit prodigué les graces aux Borromées, fils de sa sœur, l'un desquels étoit le cardinal Charles Borromée, archevêque de Milan, saint Prélat, dont l'église honore la mémoire. Le nouveau pape (Ghisléri) Pie V, d'une naissance obscure, d'une rigidité inexorable, étoit propre à répandre la terreur plutôt qu'à gouverner avec sagesse. Autrefois dominicain, grand-inquisiteur sous Paul IV, il s'étoit montré le digne ministre du zèle violent de ce pontife. A peine élevé sur le saint-siège, il fit brûler comme hérétiques des hommes distingués, un Carnésecchi, que Côme de Médicis eut la foiblesse de lui livrer, quoiqu'il l'honorât de sa faveur ; un Zannetti livré de même par le sénat de Venise ; & le savant Paléarius, dont le crime fut d'avoir appelé l'inquisition, *un poignard levé sur les gens de lettres*. Une ordonnance rigoureuse, qu'il publia contre les

Zèle violent de Pie V.

Personnages qu'il fait brûler comme hérétiques.

Ordonnance contre les courtisanes

courtisanes, auroit infailliblement, comme les gens sages le représentoient, occasionné les plus grands désordres parmi les célibataires qui peuploient Rome, si elle n'eût pas été adoucie. On juge d'abord que ce pape, assez connu par la bulle *In cœna Domini*, publiée en 1568, convenoit peu aux besoins pressans de l'église ; & que le culte romain devenoit chaque jour plus odieux aux protestans.

1567. Révolte des *Gueux* en Flandre.

Ceux des Pays-bas, qu'on nommoit les *Gueux*, perdirent toute espérance de paix. L'inquisition, les nouveaux évêchés, les loix pour forcer la conscience, les vexations & les supplices, sembloient les provoquer à la révolte. N'obtenant rien par leurs requêtes, ils se livrèrent aux excès du fanatisme. Philippe II délibère dans un grand conseil sur les moyens d'arrêter la sédition. En vain les plus sages proposent les voies de douceur : il suit son penchant & les conseils sanguinaires du duc d'Albe (Alvarès de Toléde.) Il envoie ce duc avec des troupes, pour venger la cause

On y envoie le duc d'Albe.

de dieu & l'honneur de la couronne. C'étoit envoyer un tyran, ou qui extermineroit les peuples, ou qui les rendroit furieux & indomptables. Le prince d'Orange s'étoit prudemment retiré en Allemagne. Les comtes d'Egmond & de Horn n'avoient pas voulu le ſuivre, comptant trop ſur leur crédit & leur pouvoir. Ils furent bientôt arrêtés. Les priſons ſe remplirent ; les gibets, les échafauds, les bûchers, inſpirèrent par-tout l'horreur.

Jugement de l'inquiſition d'Eſpagne.

En un mot, l'inquiſition d'Eſpagne, conſultée par le roi, décida que tous les peuples des Pays-bas, excepté un petit nombre, étoient apoſtâts, hérétiques, criminels de lèſe-majeſté ; & en particulier les nobles, qui avoient préſenté des requêtes, ou publié des plaintes contre la ſainte inquiſition. Ce jugement ſervit de règle. Egmond, auquel on étoit ſur-tout redevable des victoires de Saint-Quentin & de Gravelines, fut exécuté avec Horn. Leur ſang, mêlé à celui d'un nombre infini de victimes, cimenta en quelque ſorte les fonde-

Les comtes d'Egmond & de Horn exécutés.

mens de la fameuſe république de Hollande, que nous verrons bientôt ſe former.

Nouvelles guerres de religion en France.

La France éprouva auſſi de nouveau les horreurs des guerres de religion. Un corps de ſix mille Suiſſes, que la reine mère avoit levé ſous un faux prétexte, vraiſemblablement pour opprimer les religionnaires, les irrita d'autant plus, qu'ils avoient beaucoup de ſujets de plaintes. Ils reprirent les armes. Ils furent battus à Saint-Denis, ou plutôt Condé, très-inférieur en forces, y perdit à peine le champ de bataille. Le connétable de Montmorenci mourut de ſes bleſſures, à l'âge de près de quatre-vingt ans. La paix ſe fit l'année ſuivante 1568, & ne dura que ſix mois. Catherine de Médicis, infidelle à toutes les conventions, ayant réſolu de faire arrêter le prince de Condé & l'amiral de Coligni, les proteſtans ſe révoltèrent encore. Le duc d'Anjou, frère du roi, dirigé par le maréchal de Tavannes, gagna ſur eux la bataille de Jarnac. Là fut tué de ſang froid

Bataille de Saint Denis.

1569.

Batailles de Jarnac & de Montcontour

le chef du parti, ce Condé, prince digne des plus grands éloges, s'il n'avoit pas été rebelle. Le jeune prince de Béarn (Henri IV,) fils du roi de Navarre, fut déclaré chef de la ligue, n'ayant que seize ans. Coligni & Dandelot trouvèrent des ressources dans leur génie, leur activité, & dans les protestans d'Allemagne. Le duc d'Anjou remporta une seconde victoire à Montcontour, sans en tirer presque aucun avantage.

1570. Traité de Saint Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils desirent.

Après quatre batailles perdues, les calvinistes paroissent imposer des conditions de paix. Par le traité de Saint-Germain, on leur accorde des villes de sûreté, entre autres la Rochelle; on les déclare capables de toutes les charges, on ajoute ainsi beaucoup à la liberté de conscience, qui d'abord étoit l'unique objet de leurs vœux. Pour juger de l'aveuglement des cours, & de celui des zélateurs du seizième siècle, il ne faut qu'une simple réflexion. Quel mal auroit produit l'indulgence, lorsque le progrès & le fanatisme des sectes sembloient

Une sage indulgence eût épargné de grands maux.

l'exiger ? elle auroit amorti le fanatiſme ; elle auroit prévenu les guerres, épargné le ſang des chrétiens ; & certainement l'égliſe & les couronnes auroient beaucoup moins perdu, puiſque les perſécutions furent toujours le motif des révoltes. On verra bientôt le maſſacre de la Saint-Barthélemi rouvrir les plaies & de la religion & de l'état.

CHAPITRE IV.

Guerre fameuſe avec les Turcs. — Pie V. -- La Saint-Barthélemi. — Fin de Charles IX.

CATHERINE de Médicis, autrefois ſi favorable aux proteſtans, dont elle avoit alors beſoin, ne penſoit plus qu'à les détruire, parce qu'elle les craignoit. Auſſi dès l'an 1568, le chancelier de l'Hôpital étoit-il diſgracié. Ami de la paix par amour de la patrie, on ſuſpecta ſa religion, on ne put ſouffrir ſes ſages conſeils. Pie V avoit permis au roi d'aliéner des biens eccléſiaſtiques, pour cinquante mille écus de rente, à condition d'employer cette ſomme à exterminer les hérétiques, ou à les forcer de ſe ſoumettre. L'Hôpital fit ſentir l'inhumanité de cette bulle; & ſelon de Thou, ce fut l'occaſion de ſa diſgrace : ſiniſtre augure pour le royaume!

Diſgrace du chancelier de l'Hôpital, pour une bulle de Pie V.

Bulle *In cœna Domini.*

La bulle *In cœna Domini* paroiſſoit alors. Elle excommunioit tout prince qui exigeroit des gens d'égliſe quelque contribution que ce pût être ; elle excommunioit quiconque croiroit le pape ſoumis au concile général, quiconque appelleroit au concile de ſes décrets ; elle anéantiſſoit les droits de la puiſſance civile ; elle réſervoit au pontiſe romain l'abſolution des anathêmes ſans nombre dont elle étoit pleine. On eût dit que Pie V, en foulant aux pieds les nations, vouloit déterminer les catholiques à ſecouer, comme les ſectaires, le joug de Rome. Philippe II, le plus ſuperſtitieux des princes, s'éleva contre la bulle, & défendit, ſous de rigoureuſes peines, de l'exécuter. Les papes l'ont publiée de nouveau tous les ans juſqu'au pontificat actuel ; mais ils ſe ſont bleſſés eux-mêmes avec cette arme dangereuſe.

Guerre avec les Turcs.

Aux diſſentions civiles & religieuſes, dont l'Europe étoit déchirée, ſe joignoit depuis long-temps la guerre du Turc ; & les chrétiens

aimoient mieux s'entredétruire pour quelques points de leur croyance, que d'unir leurs forces contre l'ennemi de la chrétienté. Les Eſpagnols venoient de prendre quelques places dans le royaume d'Alger, lorſque Soliman envoya une flotte de trois cents voiles aſſiéger l'iſle de Malte en 1565. Ce fameux ſiège lui coûta environ quarante mille hommes. Le grand-maître de la Valette, françois, à l'exemple d'Aubuſſon & de Liſle-Adam, qui s'étoient immortaliſés à Rhodes, eut la gloire de chaſſer les muſulmans. Mais ils prirent Scio l'année ſuivante; ils firent des incurſions ſur les côtes d'Italie. Soliman emporta d'aſſaut la ville de Zigeth en Hongrie.

Siège de Malte.

Il mourut trois jours avant la priſe de la citadelle, âgé de ſoixante & ſeize ans: héros plus vertueux, plus éclairé même que la plupart des grands potentats de ſon ſiècle. Il s'étoit inſtruit à l'école de l'hiſtoire; il étudioit ſur-tout les commentaires de Céſar, qu'il avoit fait traduire en ſa langue. Il

Mort de Soliman.

régnoit sur des contrées immenses, depuis Alger jusqu'à l'Euphrate. La Hongrie conquise entièrement lui ouvroit les portes de l'Allemagne.

Les Turcs prennent l'île de Chypre.

Son fils Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre en 1571. Le sénateur Bragadino, gouverneur de Famagouste, fut écorché vif par les Turcs, furieux de la perte horrible qu'ils avoient faite au siège de cette place : elle montoit, dit-on, jusques à quatre-vingt mille hommes.

1571.

Ligue de Pie V contre eux.

Pie V, qui excitoit des soulèvemens en Angleterre, qui excommunioit Élisabeth, & la déclaroit privée de sa couronne ; qui par sa bulle *In cœna Domini* sembloit déclarer la guerre à tous les princes chrétiens ; occupé cependant de projets louables, s'étoit ligué avec le roi d'Espagne & avec les Vénitiens, pour sauver une île si importante. Marc-Antoine Colonne commandoit les galères du pape ; le prince Doria, celles de Philippe. La flotte se mit en mer ; mais les généraux ne s'accordant point, n'a-

giſſant qu'avec lenteur, elle n'eut aucun ſuccès. Pie ranima bientôt la ligue *ſacrée*. Un armement formidable de deux cents galères & de pluſieurs autres bâtimens, ſe fit preſque tout-à-coup. Le célèbre Don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-quint, fut nommé généraliſſime : Colonne & le Vénitien Véniéro avoient chacun leur commandement.

Bataille de Lépante gagnée par Don Juan d'Autriche.

Environ deux cents cinquante galères turques gardoient les côtes de la Morée. On les attaque près du golfe de Lépante. On remporte une victoire complette. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante galères ; cependant les vainqueurs ne gagnèrent ici que de la gloire. Philippe, avec toute ſa diſſimulation, laiſſa entrevoir la jalouſie qu'il avoit du mérite de ſon frère. *Don Juan a été heureux*, dit-il ; *mais il a beaucoup haſardé*. Le pape, beaucoup plus ſenſible au ſuccès d'une journée ſi glorieuſe, s'écria : *Il fut un homme envoyé de dieu ; & cet homme s'appeloit Jean*. Deux ans après Don Juan ſe rendit maî-

tre de Tunis ; conquête dont l'Eſpagne ne jouit qu'une ſeule année.

1572. Alliance que le pape propoſe aux Arabes & aux Perſans.

On raconte que la mort de Pie V, fut célébrée à Conſtantinople par trois jours de réjouiſſances, tant ce pontife s'étoit rendu redoutable aux Turcs. Il ſollicita contre eux l'alliance des Perſans & des Arabes. Il écrivit à ces peuples, que la différence de religion ne devoit point les empêcher de s'unir avec les chrétiens ; que les hommes, qu'un intérêt commun rapprochoit, ne devoient être regardés comme ſéparés, ni par la diverſité de ſentimens, ni par la diſtance des lieux. Maxime très-remarquable dans la bouche du plus terrible ennemi des hérétiques. L'intérêt commun de la ſociété, de l'humanité & du chriſtianiſme, ne pouvoit donc pas réunir entre eux les chrétiens, diviſés ſur quelques points de dogme ou de culte : tandis qu'un intérêt politique pouvoit les lier avec des peuples ennemis de la foi chrétienne ? Ces contradictions bizarres, ſi fréquentes dans l'hiſtoire, ſi propres à découvrir l'influence

Contradiction remarquable.

de la passion & du préjugé, me paroissent une source de lumières pour quiconque veut connoître les ressorts du cœur humain.

Pie V fait un grand duc de Toscane.

En vertu de la puissance que dieu lui avoit donnée, & parce qu'*en qualité de pasteur, il lui appartenoit d'examiner qui méritoit des honneurs extraordinaires, par le zèle pour le saint siége*, Pie V créa Côme de Médicis *grand-duc* de Toscane, & décida ainsi le différend de ce prince, avec le duc de Ferrare au sujet de la préséance. (1569.) Malgré la réclamation de l'empereur Maximilien, Côme, avec ce titre nouveau, alla se faire couronner à Rome, & prêter serment entre les mains du pontife.

Fausses raisons pour autoriser cette démarche.

Le cardinal Commendon, habile négociateur, s'efforça de justifier la démarche de Pie V, en citant pour preuves tant de couronnes que les papes avoient données. Il osa même dire que c'étoit le pape qui avoit transféré l'empire d'orient en occident, qui avoit établi les électeurs; que le pape Zacharie avoit dégradé Chilpéric, & fait Pepin

roi de France. L'affaire fut accommodée avec de l'argent en 1574, ſous le pontificat de Grégoire XIII (Buoncompagno) ſucceſſeur de Pie.

On continue de forcer les conſciences.

S'il eſt étrange que la cour de Rome, attaquée de toutes parts, ſoutînt audacieuſement ſes vieilles prétentions ; il l'eſt encore plus, qu'après tant d'expériences funeſtes, on s'obſtinât à forcer les conſciences, & à combattre l'héréſie par les ſupplices. D'un côté, le duc d'Albe réduiſoit les Flamands au déſeſpoir ; bâtiſſoit la citadelle d'Anvers pour les opprimer ; & s'érigeoit à lui-même un faſtueux monument de bronze, où foulant aux pieds les religionnaires, il ſe vantoit d'avoir aſſuré le triomphe de la religion & affermi la paix des provinces. D'autre part, la Saint-Barthélemi s'exécuta en France, & fut le comble des horreurs.

Mariage du roi de Navarre avec la ſœur de Charles IX.

On careſſoit les proteſtans, afin de les étouffer. On avoit offert Marguerite, ſœur de Charles IX, au jeune Henri roi de Navarre. Ce mariage l'avoit fait venir à Paris,

avec le prince de Condé, ſon couſin ; & y avoit attiré ſur leurs pas les principaux chefs du parti. L'amiral de Coligni s'étoit lui-même laiſſé éblouir, par l'eſpérance d'une guerre contre Philippe II, au ſujet de la révolte des Pays-bas. Il deſiroit ardemment de venger les calviniſtes des perſécutions de ce monarque. Une illuſion flatteuſe avoit endormi ſa prudence. Enfin toutes les haines ſembloient étouffées au milieu des fêtes & des plaiſirs. Mais la reine Catherine & Charles ſon fils étoient capables de toutes les noirceurs de la tyrannie.

Lettre à l'amiral de Coligni. Soupçons des proteſtans.

Une lettre rapportée par de Thou, que reçut l'amiral à Paris & dont il fut indigné, fera connoître les ſoupçons & les craintes de quelques proteſtans moins crédules. Elle portoit en ſubſtance : « Souvenez-» vous d'une maxime reçue parmi » les papiſtes, comme un point de » religion, *qu'on ne doit pas gar-» der la foi aux hérétiques.* Sou-» venez-vous que les proteſtans ſont » hérétiques à leurs yeux ; qu'on » les haïra éternellement, que la

» reine veut les exterminer. Souvenez-vous qu'une femme étrangère, italienne, d'une famille de » papes, naturellement fourbe, » doit ſe porter aux derniers excès » contre ſes ennemis. Voyez quelle » éducation le roi a reçue. Jurer, » ſe parjurer, corrompre les filles » & les femmes, déguiſer ſa foi, » ſa religion, ſes deſſeins, compoſer » ſon viſage : voilà ce qu'on lui » a d'abord appris à regarder » comme un jeu. Et pour l'accoutumer au ſang de ſes peuples, » on lui a fait un plaiſir dès ſon » enfance de voir égorger & mettre » en pièces des animaux. Fidèle » diſciple de Machiavel, perſuadé » que les proteſtans ont réſolu de » lui ôter la couronne & la vie, » il ne ſouffrira jamais que des » hommes qui ont pris les armes » contre lui, juſtement ou injuſtement, jouiſſent de la paix qu'il » leur a donnée, &c. » Ces défiances étoient-elles frivoles? on va en juger par le fait.

1572. Maſſacre

Le mariage du roi de Navarre eſt célébré le 17 août 1572. Coligni

est blessé d'un coup d'arquebuse le 22, en se retirant chez lui. Charles IX le visite, lui promet de punir cet assassinat, en témoigne la plus vive douleur. Cependant, la nuit du 23 au 24, commence par ordre de la cour un massacre affreux des protestans. Le duc de Guise (Henri le *Balafré*, fils de François) se rend lui-même à la porte de l'amiral; il fait égorger ce grand homme. Les rues, les maisons, ruissellent de sang. La rage des assassins ne distingue ni âge ni sexe, confond même les catholiques & les huguenots. Le roi a la barbarie de tirer sur ses malheureux sujets; & contemple ensuite avec joie le cadavre de Coligni, outragé par la populace. On commande la même boucherie dans les provinces. En un mot, les historiens comptent au moins soixante mille, quelques-uns cent mille victimes de cette infernale exécution. Il y eut néanmoins des commandans de provinces, assez courageux pour refuser d'être les bourreaux des citoyens : leur désobéissance fait aujourd'hui leur éloge.

de la Saint-Barthélemi.

Cette barbarie autorisée & célébrée.

Pour que rien ne manquât à une pareille atrocité, il restoit à y mettre en quelque manière le sceau des lois & de la religion. Le roi déclare que tout s'est fait par ses ordres, prétextant un complot chimérique des sectaires contre la famille royale. Le parlement ordonne une procession annuelle, pour célébrer la délivrance du royaume. On frappe une médaille, avec cette légende : LA PIÉTÉ ARMA LA JUSTICE; légende que la justice & la piété devoient proscrire comme injurieuse. A Rome, en Espagne, la Saint-Barthélemi fut un sujet de réjouissances publiques. Du moins falloit-il suspendre les fêtes, jusqu'à ce qu'on pût juger des suites de l'événement.

1573. Les calvinistes deviennent plus redoutables.

Ce que la prudence auroit dû prévoir arriva. Le calvinisme, au lieu d'être anéanti par le massacre, devint plus redoutable par le désespoir & la vengeance. Une quatrième guerre civile s'alluma. La Rochelle se défendit avec fureur contre le duc d'Anjou, qui perdit presque toute son armée à ce siège.

La ville de Sancerre en ſoutint un plus de ſept mois, & les habitans ſe montrèrent autant de héros du fanatiſme. Il fallut leur accorder la liberté de conſcience. Les Rochelois, non-ſeulement obtinrent une capitulation avantageuſe, mais y firent comprendre les villes de Nîmes & de Montauban. Charles IX, toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, mourut au milieu des troubles, en 1574, ſans enfans mâles, à l'âge de vingt-quatre ans. Son précepteur Amiot, le traducteur de Plutarque, lui avoit donné le goût des lettres, qui inſpire naturellement l'humanité ; mais ſa mère, ſes courtiſans, & ſur-tout le maréchal de Retz, florentin, l'avoient imbu de maximes déteſtables, plus propres à lui inſpirer tous les crimes de la tyrannie. Muret, célèbre orateur, plus *cicéronien* par les mots & les périodes que par les ſentimens & les penſées, prononça l'oraiſon funèbre de Charles IX en préſence de Grégoire XIII. On diroit, en liſant ce diſcours, que la France avoit perdu le meil-

Mort de Charles IX.

leur des rois, & la religion une colonne de l'égliſe.

La jeune reine, Iſabelle d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, méritoit bien plus d'être regrettée. Quoique pieuſe catholique, & prévenue ſans doute contre les proteſtans, elle avoit déteſté le maſſacre comme le fruit d'abominables conſeils; elle avoit craint que Dieu ne le pardonnât jamais à ſon époux. La mémoire de ce prince lui fut toujours chère. Elle quitta la France, retourna dans ſa patrie, refuſa d'épouſer un autre roi, & finit ſes jours dans la pratique des vertus les plus généreuſes.

CHAPITRE V.

Commencemens du règne de Henri III. — Continuation des troubles dans les Pays-bas.

1574. Henri III perd bientôt sa réputation.

LE duc d'Anjou, qu'on avoit élu roi de Pologne, & qui régnoit dans cette république orageuse, succède au trône de France, sous le nom de Henri III : c'est le troisième fils de Catherine que nous y voyons monter ; & ce ne sera pas le moins malheureux. Craignant que les Polonois ne l'arrêtent, il s'évade comme un prisonnier. L'empereur & les Vénitiens lui conseillent inutilement, à son passage, de traiter avec douceur les calvinistes, pour rétablir le calme dans son royaume. Il étoit un des auteurs du massacre ; il joignoit aux mœurs les plus dépravées les dehors de la plus vile superstition ; ses mignons étoient ses oracles : il suit leurs conseils ; il se gouverne par leurs

caprices ; il s'annonce en roi sanguinaire ; il se rend odieux & méprisable à ses sujets ; en un mot, il perd, dès le commencement de son règne, la réputation brillante dont il étoit redevable aux talens de quelques généraux.

Faction des politiques.

Un frère lui restoit encore, le duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou. Ce prince léger & turbulent s'étoit mis à la tête d'une cabale, appelée des *politiques*, qui avoit pour but l'abaissement des princes lorrains, tout puissans auprès de la reine mère. Le roi de Navarre, que Charles IX avoit contraint d'abjurer le calvinisme après la Saint-Barthélemi, s'étoit engagé dans la même faction. Charles les avoit fait arrêter tous deux. Henri les délivra, & ne sut point les gagner. Son frère conspira même contre sa vie, se sauva ensuite de la cour, fut suivi du roi de Navarre, qui se déclara aussi-tôt bon protestant. Le prince de Condé, fugitif en Allemagne, lui avoit donné l'exemple du retour à l'hérésie. Tant il est vrai, que si la force peut faire

Le roi de Navarre uni au duc d'Alençon.

diſſimuler, elle ne change point, ou plutôt elle enracine les opinions religieuſes.

Ainſi les proteſtans ſe trouvent fortifiés par les *politiques*; le frère du roi eſt le chef de la révolte; les princes du ſang ſont les ennemis du monarque. Ainſi un mauvais gouvernement fomente les diſcordes, les guerres civiles. Le principal auteur des troubles, le cardinal de Lorraine, mourut alors dans un âge peu avancé. Il eſt facile de juger ſi l'ambition ou le vrai zèle étoit l'ame de ſa conduite. Ce grand zélateur, négociant avec les proteſtans d'Allemagne en 1562, leur faiſoit eſpérer, comme le duc de Guiſe ſon frère, qu'on pourroit établir en France la confeſſion d'Augsbourg. Ce réformateur qui, au concile de Trente, avoit inſiſté fortement contre la pluralité des bénéfices, poſſédoit neuf archevêchés ou évêchés, & neuf abbayes. Un prélat de cour, ambitieux & cruel, n'étoit propre qu'à irriter le fanatiſme. La faction catholique (car on ne voit guère ici que fac-

Mort du cardinal de Lorraine.

Fauſſeté de ſon zèle.

tions) auroit perdu beaucoup à sa mort, si le nouveau duc de Guise n'avoit eu toutes les qualités éminentes d'un chef de parti.

1576. Cinquième édit de pacification, le plus favorable aux calvinistes.

Dans la situation critique des affaires, une armée allemande étant venue au secours des confédérés, on sentit la nécessité de faire la paix. Les calvinistes obtiennent des conditions beaucoup plus avantageuses que les précédentes : l'exercice public de leur religion, excepté à deux lieues de la cour; des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. Les enfans des prêtres & des moines mariés sont reconnus légitimes. La mémoire de Coligni est lavée de toute flétrissure. On déclare fidèles sujets les chefs de la confédération. On ajoute à l'apanage du duc d'Alençon l'Anjou, le Maine, la Touraine & le Berri. On achète même le départ des Allemands. La France éprouvoit comme l'Allemagne, que les guerres de religion ne servoient qu'à étendre les vues, les progrès & le pouvoir des religionnaires.

Voilà

Voilà le cinquième édit de pacification en leur faveur.

Philippe II principale cause de tous les maux.

C'eſt à Philippe II que l'on doit attribuer en grande partie ces déſaſtres, & ceux qui nous reſtent à déplorer. Non content de fournir à ſes ſujets des motifs de révolte, par le deſpotiſme qu'il affectoit ſur les conſciences, il animoit la cour de France aux mêmes rigueurs, il excitoit de tous côtés les mêmes orages, afin de profiter des malheurs de ſes voiſins. Triſte dédommagement de ceux qu'il cauſoit à ſes états !

Les Mauriſques perſécutés & rebelles.

Les Mauriſques d'Eſpagne (on appeloit ainſi des Maures convertis en apparence par la crainte,) étoient tourmentés au ſujet de leurs pratiques, de leur habillement, de leur langue même. Un théologien ſanguinaire avoit prononcé leur ſentence en deux mots : *d'ennemis, toujours le moins*. Ils ſe révoltèrent en 1568 ; ils appelèrent à leur ſecours les Algériens & les Turcs ; ils ſoutinrent une furieuſe guerre civile ; ils auroient peut-être embrâſé tout le royaume, ſi leur culte avoit été de nature à ſéduire les Eſpagnols ; enfin

ils ne se soumirent que sur la foi d'une amnistie. Les troubles des Pays-bas, loin du monarque, dans une contrée féconde en hommes libres, ne pouvoient finir que par une révolution.

Le duc d'Albe continue ses cruautés.

Plus le duc d'Albe, avec son tribunal *de sang*, commettoit de cruautés ; plus il opprimoit ce peuple libre par des impositions inouies ; plus il coloroit ces violences d'un prétexte de religion : plus aussi les sectaires s'enflammoient de haine contre l'église & contre la monarchie. Le prince d'Orange se montra en 1570 à la tête d'une petite armée.

Révolte entière des Hollandois.

Les états de Hollande & de Zélande l'établirent stathouder, & abjurèrent la foi Romaine deux ans après. L'amour de la liberté changeoit en héros des hommes peu accoutumés aux armes. Ils soutinrent dans Harlem un siège fameux ; ils ne se rendirent qu'à des conditions honorables qui furent cruellement violées ; les barbaries, les massacres souillèrent la victoire des Espagnols : nouveau motif de haine pour les vaincus. Enfin le duc d'Albe fut rappelé en 1573. Dix-

huit mille personnes, livrées au bourreau en cinq ans, pour cause d'hérésie, crioient vengeance contre ce persécuteur ; & il s'en glorifioit.

Gouvernement de Réquesens.

Réquesens, qui lui succéda, fit abattre la statue où il insultoit à l'humanité. Le nouveau gouverneur publia en vain une offre d'abolition ; car Philippe commençoit à craindre que les remèdes violens n'augmentassent toujours le mal. On aima mieux se battre, que de compter sur la clémence d'un roi perfide. Avec des vertus & de grands talens, Réquesens étoit capable de rétablir les affaires. Mais il mourut en 1576. Leyde assiégée par ses troupes avoit échappé au péril, en perçant les digues & submergeant la contrée. Un corps de Zélandois secourut la place qui étoit réduite à l'extrémité. Ces intrépides soldats portoient un demi-croissant sur leurs bonnets avec cette inscription : *plutôt turcs que papistes*.

Don Juan d'Autriche lui succède.

Le bâtard de Charles-quint, ce Don Juan d'Autriche, que la victoire de Lépante & la prise de Tunis rendoient si célèbre, fut le successeur

de Réquesens. Il partit avec pouvoir de tout accorder aux rebelles, excepté la liberté de conscience. *Jamais je ne la leur donnerai*, dit Philippe, *quand je devrois exposer ma couronne.* Il falloit donc perdre des provinces, & y laisser l'hérésie triomphante, plutôt que de les garder, & d'y convertir les hérétiques, si on pouvoit, ou d'en faire de bons citoyens ! La superstition raisonne d'une manière inconcevable. Toute la douceur que Don Juan employa d'abord fut inutile, soit parce que l'enthousiasme & la vengeance s'étoient emparés des esprits, soit parce que l'ambition du prince d'Orange cherchoit à s'élever dans les troubles. La guerre va recommencer, & Philippe II, avec toutes ses forces, rencontrera une résistance invincible.

Les Flamands se réfugient en Angleterre.

Déja une multitude de Flamands, qui fuyoient la persécution, avoient porté leurs manufactures en Angleterre. Élisabeth profitoit des fautes de Philippe. Les mouvemens excités contre elle en faveur de Marie Stuart, ne lui permirent pas de se déclarer

ouvertement pour les Hollandois. Elle attendit des circonſtances favorables, que nous la verrons bientôt ſaiſir.

CHAPITRE VI.

Naissance de la Ligue.—Philippe II s'empare du Portugal, & perd les Provinces-unies.

Débauches & hypocrisie de Henri III.

LE dernier édit de pacification, accordé aux calvinistes de France, leur étoit trop avantageux, pour ne pas irriter violemment les catholiques; & Henri III se conduisoit trop mal, pour n'être pas en butte à la haine des uns & des autres. Son mariage avec Louise de Lorraine-Vaudemont, princesse de peu d'esprit & superstitieusement dévote, n'avoit peut-être que fortifié ses mauvais penchans. L'hypocrisie même dont il couvroit d'infâmes débauches, devoit lui attirer le mépris de ceux dont il affectoit de suivre les dévotions. Des confrèries de pénitens, bleus, blancs, noirs, inventées en Italie, où l'ancien esprit des Flagellans sembloit revivre, se donnèrent en spectacle, non-seulement dans les provinces,

Confrèries de pénitens.

mais au centre de la cour. Le monarque prenoit leurs livrées, assistoit à leurs processions, couvert d'un sac de toile, tenant un gros chapelet, portant une discipline à sa ceinture de corde. Il s'imaginoit en imposer par-là aux catholiques : il ne voyoit pas qu'outre la turpitude connue de ses mœurs, le triomphe des protestans étoit à leurs yeux une espèce de crime ineffaçable.

1576. Naissance de la ligue.

Tout-à-coup se forme la *sainte ligue*, projetée depuis long-temps par le cardinal de Lorraine, & qui porte l'empreinte de son génie arrogant & séditieux. Selon la formule d'association faite en Picardie, on s'engage à une défense mutuelle, *soit par la voie de justice, ou des armes, sans nulle acception de personne;* on déclare quiconque refusera de s'associer, *ennemi de Dieu, déserteur de la religion, rebelle au roi, traître à la patrie, abandonné à toutes les injures & oppressions possibles.* C'est pour la défense de la catholicité, du roi, de l'état, que s'unissent les Ligueurs; ne rougissant point de couvrir des

dehors même du patriotiſme l'eſprit de révolte le plus décidé !

Les confédérations des proteſtans, moins étranges.

Dans pluſieurs pays, les proteſtans avoient donné l'exemple de confédérations ſemblables. Ils méritent d'autant plus de reproches, qu'ils avoient attaqué la religion établie. Cependant, il faut l'avouer en les condamnant, leur doctrine étoit répandue, quand ils firent ces démarches ſéditieuſes. On vouloit les forcer de croire; on attaquoit également leur foi, leur liberté & leurs perſonnes. Ici les catholiques n'ont à ſe plaindre que des progrès d'une ſecte, qu'ils ont malheureuſement enhardie par leurs violences; ils conjurent ſa ruine; ils entreprennent de lui arracher le bénéfice de pluſieurs édits de paix; ils ſe révoltent contre le ſouverain, & ſe font un devoir de cette révolte. Nous déplorons la néceſſité de peindre l'acharnement du faux zèle; mais c'eſt l'unique ou le meilleur moyen d'en guérir les hommes.

États de Blois.

Henri, duc de Guiſe, l'ame du parti, en alloit être le chef. Le roi le craignit d'autant plus, que dans

les états généraux tenus à Blois, on hasarda des propositions qui tendoient à l'abaissement de l'autorité royale. Il crut se garantir du danger, en se déclarant lui-même chef de la Ligue; démarche absurde, par laquelle il encouragea & fortifia un parti dont il avoit tout à craindre. Dès-lors la liberté de conscience devoit être supprimée. Les états décidèrent qu'on ne souffriroit dans le royaume que la religion catholique. On retrancha même cette clause, qui avoit passé d'abord avec beaucoup de raison : *autant que la tranquillité publique n'en souffrira point, & qu'il ne sera pas nécessaire, pour cet effet, d'en venir aux armes.* Les prélats sollicitoient l'acceptation du concile de Trente : ils l'auroient obtenue, si les députés de quelques provinces ne s'y étoient opposés.

Le roi se déclare chef de la ligue.

Ces états & la conduite du roi firent éclore de nouvelles semences de guerre. Il fallut un nouvel édit de pacification, par lequel on rendit aux protestans la tolérance, mais non l'exercice public de leur culte. Que devoient produire tant de va-

1577. Encore un édit de pacification.

riations & d'inconſéquences ? le mépris des lois, l'inquiétude & l'animoſité des partis, un long enchaînement de guerres civiles. L'édit portoit, & cela eſt fort remarquable : » en attendant que, par le moyen *d'un* » *bon*, *libre & légitime concile*, il » plût à Dieu de réunir tous les ſujets » à l'égliſe catholique. » Le concile de Trente avoit produit ſi peu de bien à cet égard, qu'on croyoit apparemment en devoir propoſer un autre. Mais il falloit des miracles pour changer les opinions, & pour concilier des eſprits que l'animoſité attachoit à leurs ſentimens, non moins que les motifs religieux.

La conduite du roi annonce de nouveaux troubles.

Un prince ſage & éclairé, en mêlant la fermeté à la douceur, la modération à la juſtice, auroit du moins prévenu les troubles. Henri III n'étoit occupé que de ſes plaiſirs ; il prodiguoit à ſes mignons les finances de l'état ; il s'endormoit au milieu des factions : il en fut bientôt la victime. Ce qu'il fit de mieux pendant la paix, fut l'établiſſement de l'ordre du Saint-Eſprit, où les catholiques ſeuls pouvoient entrer. Mais quelque

ambitieux que ſoient les hommes de tout ce qui diſtingue à la cour, les ſeigneurs calviniſtes avoient alors une ambition plus ſéduiſante, celle de gouverner un parti, & de ſe faire reſpecter du parti contraire.

1578. Quatre princes déchirent les Pays-bas.

C'étoit auſſi dans les Pays-bas le mobile du prince d'Orange. Il avoit ménagé en 1576 la *pacification de Gand*, qui uniſſoit toutes les provinces, excepté celle de Luxembourg, ſans diſtinction de culte. Après l'arrivée de Don Juan d'Autriche, il avoit encore ſuſcité une confédération à Bruxelles. Les états ſe donnèrent pour gouverneur l'archiduc Mathias, frère de l'empereur Rodolphe II. Le prince d'Orange comptoit gouverner lui-même ſous le nom de l'archiduc. Voyant ſes eſpérances trompées, il lui oppoſa le duc d'Anjou, (auparavant duc d'Alençon,) que les Flamands mirent à leur tête. Catholiques & proteſtans haïſſoient alors le joug Eſpagnol. Si la jalouſie & la diſcorde ne s'étoient pas gliſſées parmi eux, toutes ces provinces l'auroient ſecoué. Mais la diſſention devint un obſtacle à cette liberté

civile, pour laquelle on montroit alors tant d'ardeur. Philippe II, jaloux de son frère, se défiant de ses desseins, ne lui donnoit pas les secours qu'exigeoient des circonstances si critiques. Don Juan défit néanmoins les confédérés à Gembloux, & leur enleva plusieurs places. Il mourut au milieu de ses trophées, laissant le commandement à son neveu, Alexandre Farnèse, prince de Parme, digne successeur d'un héros.

Sébastien, roi de Portugal, tué dans une expédition d'Afri-

Tandis que Philippe étoit menacé de perdre bientôt la Hollande, son ambition saisit une couronne qui ne devoit pas lui appartenir. Le Portugal étoit plus florissant que jamais. Jean III avoit suivi les traces du grand Emmanuel son père, & rendu son peuple heureux par un sage gouvernement, tandis que ses vice-rois l'enrichissoient des trésors de l'Inde & de la Chine. On peut lui reprocher l'établissement de l'inquisition; mais il ne prévit pas sans doute qu'elle deviendroit un fléau terrible pour son royaume. Il mourut en 1557. Sébastien, son fils & son successeur, enivré de cet

enthousiasme de chevalerie, dont les exemples devenoient plus rares de jour en jour ; emporté par la fougue imprudente de la jeunesse, voulut absolument se signaler en Afrique contre les Maures. Il accepta les propositions de Muley-Mahamet, que Muley Moluc, son oncle, avoit chassé des royaumes de Fez & de Maroc. Il se livra tout entier, contre l'avis des sages politiques, à une expédition que Philippe II avoit prudemment refusée. Il débarqua en Afrique, avec une armée d'environ quinze mille hommes. Les ennemis, infiniment plus nombreux, lui présentèrent la bataille ; il affronta le péril ; il combattit & fut tué ; presque tous les chrétiens périrent ou demeurèrent prisonniers. Les deux rois Maures perdirent la vie, comme le roi de Portugal, en 1577.

Sébastien n'avoit point d'enfans. Le cardinal Henri, son grand-oncle, prêtre, archevêque, lui succéda & demanda au pape une dispense pour se marier, comme la nation le desiroit. Philippe, qui aspiroit à cette

1579. Le cardinal Henri lui succède.

couronne, fit si bien que la dispense ne vint point. Grégoire XIII gagna du temps, selon la politique romaine : c'étoit tout gagner.

Après la mort de Henri, Philippe II s'empare de cette couronne.

Le roi-prêtre meurt l'année suivante. Plusieurs prétendans disputent sa succession : Philippe, neveu du côté maternel ; le duc de Bragance, issu de la maison royale, & mari de la petite-fille du roi Emmanuel ; Don Antoine, prieur de Crato, bâtard d'un infant ; le duc de Savoie, le duc de Parme, Catherine de Médicis ; & même le pape, qui renouvelle l'ancienne chimère de suzeraineté sur cette couronne, & qui de plus se dit en droit de recueillir les dépouilles d'un cardinal. Les droits du duc ou plutôt de la duchesse de Bragance étoient préférables à tous les autres, d'autant plus que les lois de Portugal excluoient de la couronne les étrangers. Mais le roi d'Espagne avoit pris ses précautions ; une armée pouvoit lui tenir lieu de titre. On le reçut à Lisbonne. Le prieur de Crato, avec des troupes & une flotte françoise, que la reine mère

lui accorda, fit de vains efforts contre un prince trop puiſſant. Les îles Açores ou Tercères, devenues le théâtre de la guerre, furent ſoumiſes par le marquis de Santa-Cruz. Don Antoine ſe réfugia en France.

Philippe avoit mis ſa tête à prix. Celle du prince d'Orange fut miſe à prix quelque temps après. Celle de l'amiral de Coligni l'avoit été en France. Que les guerres civiles renouvelaſſent les proſcriptions romaines, il ne faut pas s'en étonner. Mais qu'une religion de paix & de charité fût le premier prétexte de ces barbaries; c'eſt ce qui révolte tout homme ſenſible, & ce qui devroit inſpirer à jamais la plus grande horreur pour le fanatiſme, inſtrument affreux des paſſions les plus contraires à l'humanité.

Têtes illuſtres miſes à prix.

Contre un deſpote, maître des tréſors du nouveau monde, maître d'une grande partie de l'Europe, implacable dans ſes haines, perſécuteur obſtiné des conſciences, les confédérés des Pays-bas avoient beſoin de puiſſans ſecours. Épuiſés

Union d'Utrecht, qui ne pouvoit ſe ſoutenir par elle-même.

par la guerre, ils ſembloient devoir ſuccomber tôt ou tard. Le nouveau gouverneur, Alexandre Farnèſe, joignoit toutes les qualités d'un général à celles d'un politique. A la vérité, le prince d'Orange, dès l'an 1579, avoit formé la fameuſe union d'Utrecht, entre les états de Hollande, Zélande, Utrecht, Zutphen & Gueldres, Overyſſel, Frieſland, Groningue : union qui fut bientôt reçue à Gand, à Anvers, à Bruges, à Bruxelles, en un mot dans la plupart des provinces. Mais on reconnoiſſoit encore pour ſouverain le roi d'Eſpagne; & l'on ne ſe diſoit uni que pour s'oppoſer aux injuſtices du gouvernement. Le prince d'Orange, ſentant la néceſſité de recourir à une puiſſance étrangère, inſpira aux confédérés de ſe donner au duc d'Anjou, héritier préſomptif du roi de France.

1581. Les états-généraux déclarent Philippe II, déchu de la ſouveraineté.

Enfin les états-généraux, aſſemblés à la Haie, déclarèrent ſolennellement Philippe II déchu de la principauté, pour avoir violé, contre ſon ſerment, les priviléges des peu-

ples. L'acte portoit en ſubſtance : » Que les peuples ne ſont pas nés » pour les princes, mais que dieu » a établi les princes pour les peu- » ples; qu'il ne peut y avoir de » prince ſans peuple, mais que le » peuple peut ſubſiſter ſans le prin- » ce; que le devoir du prince eſt » d'aimer ſes ſujets, comme un » père aime ſes enfans, & de les » gouverner avec une parfaite équi- » té; que s'il en uſe autrement, ce » n'eſt plus un prince, mais un ty- » ran, & que le peuple ne lui doit » plus obéiſſance; que depuis un » temps infini, ils ſe plaignoient de » la cruauté de leurs gouverneurs; » que leurs plaintes & leurs requê- » tes avoient été portées juſqu'au » roi; que loin d'en rien obtenir, » ils n'avoient pu le détourner du » deſſein de leur impoſer un joug » inſupportable, ſous prétexte de » protéger la religion catholique, » qu'ils n'attaquoient pas; que les » lois divines & humaines, tant de » fois violées à leur égard, les re- » mettent dans leur liberté natu- » relle, & leur donnent le droit

» d'élire un nouveau prince, pour » les gouverner ſuivant leurs privi- » léges, libertés & franchiſes, &c. » (*Voyez de Thou, l. 74.*)

Philippe, ſe fondant ſur une diſpenſe du pape, rendoit caduc le ſerment de ſes ſujets.

Une choſe auſſi remarquable peut-être que cet acte des Provinces-unies, c'eſt que le roi d'Eſpagne, dans ſon édit de proſcription contre le prince d'Orange, reconnoît n'avoir pas été fidèle au ſerment qu'il avoit fait en prenant poſſeſſion des pays-bas; & ſe fonde ſur une diſpenſe du pape. Par là il fourniſſoit aux Flamands un prétexte ſpécieux pour ſe croire diſpenſés eux-mêmes de leur ſerment; car ſi le pontife pouvoit diſpenſer le prince de ſes obligations envers ſes ſujets, comment les ſujets auroient-ils reſpecté leur propre ſerment, qui étoit lié par des conditions formelles à celui du prince? Guillaume proſcrit avoit déja publié une apologie, où il accuſoit Philippe avec une fierté que la proſcription même ſembloit lui permettre.

1583. Fin malheureuſe du duc d'Anjou.

L'archiduc Mathias s'étoit retiré. Si le duc d'Anjou avoit eu de la prudence, un gouvernement équi-

table lui eût ſans doute attaché ce peuple, dont le choix libre venoit de l'établir ſouverain. Jaloux du prince d'Orange, ſéduit par l'attrait de l'ambition, il voulut ſe rendre abſolu, s'emparer des villes, aggrandir ſon autorité par la force : il ne réuſſit qu'à ſe perdre. Il fut repouſſé d'Anvers; on fit un grand carnage de ſes troupes. Obligé de revenir en France, il y mourut en 1584. La reine d'Angleterre l'avoit flatté d'eſpérances de mariage, & s'étoit même engagée par des promeſſes. Mais, quoique amoureuſe de ce prince, craignant toujours de ſe donner un maître avec un mari, & réfléchiſſant aux inquiétudes légitimes de la nation, (car l'Angleterre auroit pu être annexée à la couronne de France) elle avoit rompu avec lui, comme elle avoit trompé tant d'autres princes en leur faiſant eſpérer ſa main.

Il avoit été ſur le point d'épouſer Éliſabeth.

Après avoir échappé à deux conſpirations, le prince d'Orange fut la victime d'un francomtois, nommé Gérard, qui autant par fanatiſme que par envie de faire fortune,

Aſſaſſinat du prince d'Orange.

assassina ce grand homme âgé de cinquante & un ans. Il déclara dans son interrogatoire, qu'il avoit communiqué son projet, d'abord à quatres jésuites, dont les suffrages lui avoient fait espérer le martyre, ensuite au prince de Parme, dont le secrétaire lui avoit assuré qu'il obtiendroit la récompense promise par la cour. On assure que le roi d'Espagne dit, à la nouvelle de la mort du prince, que *ce coup auroit dû se faire depuis douze ans, pour l'intérêt de la religion & pour le sien.* Aussi fut-il soupçonné d'en être l'auteur. Les Provinces-unies, ayant besoin plus que jamais de secours, offrirent la souveraineté au roi de France. Quelle occasion pour un prince habile & courageux! Henri refusa. Ses foibles mains ne pouvoient plus soutenir le sceptre.

CHAPITRE VII.

La ligue éclate contre les Bourbons. — Excès de Sixte-Quint. — Procès de la reine d'Écosse. — Élisabeth triomphe de l'Espagne.

1584. Les ligueurs se déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne.

VOICI le temps où les Ligueurs manifestent ces projets de révolte, qu'un masque de zèle couvrira toujours, & qu'une aveugle superstition rendra si funestes au royaume. Par la mort du duc d'Anjou, le roi de Navarre (que j'appelerai d'avance Henri IV, puisqu'il mérita de bonne heure la gloire attachée à ce nom) devenoit l'héritier présomptif de la couronne, en qualité de premier prince du sang. L'ambitieux duc de Guise, qui portoit ses vues jusques à la royauté, saisit habilement l'occasion & d'exclure un prince hérétique, & de renverser un roi foible qui s'attiroit autant de haine que de mépris. Il mit en jeu les grands ressorts du fanatisme.

Les prêtres, les moines, dans les chaires, dans les écoles & dans les cercles, firent des peintures lamentables du danger imminent dont l'égliſe étoit menacée; ils repréſentèrent le Navarrois comme le ſoutien de l'héréſie, & Henri III comme un fauteur d'hérétiques, malgré toutes ſes dévotions; ils amenèrent enfin les eſprits au point où le duc les ſouhaitoit.

On conſulte le pape Grégoire XIII, avant de ſe révolter.

Un jéſuite Lorrain, nommé Matthieu, ardent émiſſaire de la Ligue, demanda au pape *ſi, pour maintenir la religion catholique, on ne pouvoit pas ſe ſouſtraire à l'obéiſſance du ſouverain.* La réponſe de Grégoire XIII étoit certainement prévue. Il la fit vérbalement. Autoriſés par cet oracle, les ſcrupuleux ne doutèrent plus que la révolte ne fût légitime: les autres n'avoient beſoin ni du pape ni de caſuiſtes. On ne raiſonnoit point aſſez pour voir que, ſi le zèle de religion juſtifioit une pareille démarche des catholiques, il fourniſſoit aux ſectaires un moyen d'excuſer leurs ſoulèvemens, puiſque ceux-ci ſe croyoient obligés

de maintenir leur fauſſe doctrine, comme étant la vraie religion.

Grégoire, naturellement doux & timide, laiſſa parler en ſon nom, ſans vouloir donner ni bulle ni bref. Il mourut avant la rébellion déclarée. On lui doit la réformation du calendrier, ſi néceſſaire, & néanmoins ſi mal accueillie par les proteſtans. Il avoit excommunié les infracteurs de la bulle *In cœna Domini*. Ses principes étoient donc ceux des ligueurs. Son fils naturel (Buoncompagno) avoit uſé de tous les avantages du népotiſme. Son ſucceſſeur, Sixte-quint, autrefois cordelier, parvenu de la dernière indigence au comble de la fortune, génie vaſte, hautain, ſévère, inflexible, entêté de toutes les maximes ultramontaines, devoit jouer un grand rôle dans ces temps d'orages.

Fin de ce pontificat.

Sixte V.

1585.

Le cardinal de Bourbon ſe déclare chef de la ligue.

Comme le duc de Guiſe n'avoit garde de ſe démaſquer trop tôt, il mit à la tête du parti le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV; après lui avoir perſuadé que l'héréſie rendant ſon neveu incapable de régner, c'étoit à lui que la

couronne appartiendroit. Bientôt parut un manifeſte du cardinal, par lequel il ſe déclaroit le chef de la ligue, & nommoit le pape, l'empereur, le roi d'Eſpagne, une foule de princes catholiques, qui en étoient les appuis; déclarant de plus, qu'on ne s'armoit que pour l'honneur de l'égliſe, le maintien de la foi, le ſoulagement du peuple, l'abolition des nouveaux impôts dont le royaume gémiſſoit, &c. Les hoſtilités ſuivirent cette déclaration de guerre.

Traité de Nemours, à l'avantage des ligueurs.

Quoique ſupérieur en forces, le roi trembla, négocia, & conclut le traité de Nemours, tout à l'avantage des ligueurs. Ils obtinrent des villes de ſureté, des ſommes d'argent, une approbation de leurs entrepriſes; en même-temps qu'on priva les calviniſtes de tout ce qu'ils avoient obtenu par les édits. Quel moyen plus sûr de révolter ces derniers, de rendre la ligue plus audacieuſe, & d'augmenter l'aviliſſement de la puiſſance royale? Mais le gouvernement n'étoit que le jouet des factions & des tempêtes.

Sixte-

Sixte-quint, ſans faire cas de la ligue, fulmine alors cette fameuſe bulle, une des plus révoltantes que Rome ait produites, par laquelle, après un pompeux éloge du pouvoir pontifical, *infiniment au-deſſus de toutes les puiſſances de la terre, & qui fait deſcendre du trône les maîtres du monde, pour les précipiter dans l'abîme comme des miniſtres de Lucifer;* il anathématiſe le roi de Navarre & le prince de Condé, *race impie & bâtarde de l'illuſtre maiſon de Bourbon, hérétiques, relaps, ennemis de dieu & de la religion.* Il les déclare privés de tous leurs droits, indignes, eux & leurs deſcendans, de poſſéder jamais aucune principauté; il délie du ſerment de fidélité tous leurs ſujets.

Bulle de Sixte-quint contre les Bourbons.

La cour de France, auſſi lâche que le ſouverain, ſe contente d'empêcher la publication de cette bulle. Mais Henri IV fait afficher dans Rome une proteſtation, où il en appelle comme d'abus à la cour des pairs; il donne un démenti à Sixte *ſoi-diſant pape*, il l'accuſe d'être lui-même hérétique; il s'offre de le

Proteſtation de Henri IV affichée à Rome.

prouver dans un concile libre & légitime ; il déclare que ſi ce pontife refuſe de s'y ſoumettre, il ne le regardera plus que comme un excommunié & un antechriſt, & qu'il eſpère tirer vengeance de l'outrage fait au roi, à la famille royale, à ſon ſang, à tous les parlemens du royaume. Sixte, très-capable de juger les hommes, admira dès-lors le courage de ce prince, comme celui de la reine Éliſabeth. En parlant de l'un & de l'autre, il diſoit ſouvent qu'il ne connoiſſoit qu'eux dans le monde, vraiment dignes de régner, à la religion près, & auxquels il voulût commmuniquer ſes grands deſſeins.

Sentimens du pape ſur ce prince & ſur Éliſabeth.

Cependant la bulle, qu'un ſentiment de patriotiſme & de raiſon auroit dû réduire en poudre, ſervoit d'aliment à la fureur du vulgaire & à la révolte des factieux. Le roi ſe vit contraint de pourſuivre avec plus de rigueur les calviniſtes. Il leur ordonna par un édit, ou d'abjurer, ou de ſortir de France, dans l'eſpace de quinze jours. De ſon côté, le roi de Navarre publia contre les catholiques une proclamation

La bulle excite une double guerre civile.

ſévère. Ainſi, preſque ſans troupes, ſans argent & ſans pouvoir, Henri III eut à ſoutenir une double guerre civile, & contre les catholiques ligueurs, & contre les proteſtans.

Détournons quelque tems les yeux vers l'Angleterre, où le ſupplice de Marie Stuart fait un événement célèbre. Suivons les traces de la politique d'Éliſabeth, juſqu'à cette ſanglante tragédie; & voyons ce mélange de grandeur & de foibleſſe humaine, qui caractériſe ſingulièrement la fille de Henri VIII.

Politique d'Éliſabeth, à l'égard de la reine d'Écoſſe.

Lorſqu'en 1568, Marie empriſonnée par ſes ſujets prit la fuite, & ſe réfugia ſur les terres de ſa rivale, Éliſabeth, balança d'abord entre la généroſité & l'intérêt. Elle ne penſa enſuite qu'à profiter adroitement des conjonctures. Sous prétexte que la bienſéance ne lui permettoit point de ſecourir, de voir même cette malheureuſe princeſſe, chargée d'accuſations atroces; elle lui perſuada de ſubir une eſpèce de jugement, & de la prendre pour arbitre. Les Écoſſois envoyèrent des accuſateurs, produiſirent des preu-

Elle la retient prisonnière.

ves embarrassantes. Marie se repentit, & refusa de répondre. En vain demanda-t-elle du secours, ou la liberté de passer en France : Élisabeth la retint prisonnière. C'étoit s'exposer à des complots inévitables ; mais ces complots lui parurent moins dangereux que la liberté d'une rivale, qui lui donnoit tant d'inquiétude.

Mouvemens en faveur de Marie.

Jamais la reine d'Écosse ne parut plus digne d'amour & de respect, que dans sa longue captivité. Le malheur ajoutoit du lustre aux charmes de sa personne ; il donnoit du ressort à son génie, à sa grandeur d'ame. Le duc de Norfolk, le premier seigneur d'Angleterre, se livra au desir de l'épouser ; s'engagea dans une conspiration, pour forcer le consentement d'Élisabeth ; fut accusé de haute trahison, & exécuté. Le zèle des catholiques devoit sur-tout exciter beaucoup d'orages. La cour de Rome, celle d'Espagne, celle de France, c'est-à-dire, les Guises, travailloient à faire une révolution.

Les catholiques font des complots, &

Pie V lança les foudres du Vatican. Un fanatique afficha sa bulle

dans Londres, croyant mériter la palme du martyre. (1571.) Le roi d'Eſpagne, au nom de Grégoire XIII envoya des troupes en Irlande, pays encore plein de barbarie & de ſuperſtition. Mais les Eſpagnols & les rebelles furent maſſacrés. (1580.) Toutes ces entrepriſes attirèrent aux catholiques des traitemens rigoureux. Leurs complots ſe multipliant toujours en faveur de Marie Stuart, Eliſabeth s'aigrit. Le parlement bannit du royaume les prêtres de l'égliſe romaine, ſpécialement les jéſuites, & les élèves de leurs ſéminaires, dont le zèle véhément ne reſpectoit point la couronne. On punit de mort ceux qui demeurèrent ou qui rentrèrent. La tolérance, juſqu'alors obſervée avec ſageſſe, ne ſubſiſta plus; & la cour de *haute-commiſſion*, nouvellement établie pour les affaires eccléſiaſtiques, parut être l'image de l'inquiſition d'Eſpagne.

en ſont punis.

On enſeignoit alors en théologie le tyrannicide; on repréſentoit comme des tyrans les princes rebelles au ſaint ſiège; & par des préjugés

La doctrine du tyrannicide réduite en pratique.

abominables, au mépris des saintes maximes de la religion chrétienne, on consacroit le meurtre, on l'excitoit, même contre les têtes couronnées. Un gentilhomme anglois, Guillaume Parry, ayant puisé cette doctrine en Italie, résolut de la mettre en pratique. Il trouva des encouragemens à la cour de Rome, & dans la lecture d'un théologien anglois, qui fut depuis cardinal. Accusé par un de ses complices, il avoua son crime, & subit la mort. (1584.).

Parry veut tuer la reine.

Deux ans après, se forma une conjuration de même nature, mais plus à craindre. Ballard, prêtre, sorti du séminaire anglois de Reims, que le cardinal de Lorraine avoit fondé, vint souffler son fanatisme à Babington, jeune homme riche, bien élevé, à qui rien ne manquoit pour vivre heureux. Celui-ci gagna d'autres catholiques. On convint de tuer la reine, de mettre sur le trône Marie Stuart, & de rétablir par ce moyen une religion, pour laquelle on se faisoit un mérite de ces attentats. Babington écrivit à Ma-

Ballard & Babington suivent ses traces.

rie; il reçut une réponſe pleine d'approbation & de promeſſes. Mais Walſingham, miniſtre d'Éliſabeth, auſſi vigilant qu'éclairé, découvrit tout, intercepta les lettres, fit arrêter les conſpirateurs. Il y en eut quatorze d'exécutés; &, de ce nombre, ſept avouèrent le complot.

Procès de Marie Stuart.

Si Marie avoit formé des intrigues ſeulement pour ſa délivrance, rien n'étoit plus excuſable. Si elle avoit conjuré la mort d'Éliſabeth, ſon ennemie, étant reine d'Écoſſe, cette entrepriſe criminelle ne la rendoit point juſticiable d'un tribunal étranger. Cependant on nomme quarante commiſſaires pour inſtruire ſon procès. On va l'interroger dans ſa priſon. Après avoir proteſté qu'elle ne reconnoît aucun juge, dans un pays ſur-tout où on lui a refuſé la protection des lois, elle ſe laiſſe imprudemment perſuader de répondre. Ses deux ſecrétaires, ſans avoir été mis à la torture, atteſtoient qu'elle avoit reçu des lettres de Babington, qu'elle y avoit répondu. L'aveu de Babington appuyoit leur témoignage. Elle nie le fait; elle

Sur quelles preuves on la condamne.

demande cependant d'être confrontée avec les ſecrétaires. On le refuſe, parce que les lois d'Angleterre n'ordonnent pas la confrontation dans les crimes de lèſe-majeſté. Enfin les juges, de retour à Londres, y prononcent la ſentence de mort.

1587. C'eſt ici qu'Éliſabeth ſe trahit par ſa diſſimulation même. Impatiente de ſe défaire de Marie, elle affecte de s'intéreſſer vivement à ſon ſort. Elle convoque le parlement, afin de paroître n'agir qu'au gré de la nation. Le parlement confirme la ſentence, preſſe la cour de la faire exécuter. La reine tient les eſprits dans l'incertitude. Ses courtiſans & ſes miniſtres, avec toutes leurs raiſons & leurs inſtances, ſemblent ne pouvoir ébranler ſon cœur généreux. Il faut des motifs extraordinaires, pour lui en arracher un acte de rigueur, qu'elle voudroit avoir déja fait. Auſſi a-t-elle ſoin de répandre des bruits d'invaſions, de conſpirations, propres à échauffer les eſprits crédules. Enfin elle ſigne l'ordre fatal; mais à l'entendre, ce n'eſt que pour s'en ſervir dans un

Diſſimulation hypocrite d'Éliſabeth.

Marie eſt exécutée.

cas de néceſſité plus preſſante. Les miniſtres, pénétrant le fond de ſon ame, ſe hâtent de la ſatisfaire. La reine d'Écoſſe meurt ſur un échafaud, en héroïne chrétienne. A la nouvelle de cette exécution, Éliſabeth ſe lamente, s'emporte, chaſſe les miniſtres de ſa préſence, en un mot pouſſe l'hypocriſie à l'excès. Vaine & odieuſe fineſſe! Son ſiècle & la poſtérité n'ont eu qu'une voix pour condamner ces procédés tyranniques, d'autant plus condamnables en effet, qu'aucune raiſon d'état ne les rendoit néceſſaires.

Éliſabeth s'attire par d'autres endroits l'admiration générale. Au refus du roi de France, les Provinces-unies lui avoient offert, en 1585, de la reconnoître pour ſouveraine. La crainte de s'expoſer au reproche d'uſurpation, ou de ne pouvoir ſe maintenir dans cette principauté, l'éloignoit prudemment d'une entrepriſe trop haſardeuſe. Elle ſe contenta de faire une ligue défenſive avec la république naiſſante. Elle lui envoya des troupes, ſous les ordres du comte de Leiceſter,

Éliſabeth ſoutient les Provinces unies.

Les Anglois deviennent redoutables sur mer.

son favori. Déja les armateurs Anglois bravoient les Eſpagnols juſqu'en Amérique. Le fameux Drake avoit fait le tour du globe, & étoit revenu chargé de butin. Élevé au grade d'amiral, il s'empara de Saint-Domingue, de Carthagène, &c. Le goût des expéditions maritimes s'anima de jour en jour; l'Angleterre ſentit quels avantages elle pouvoit tirer de l'océan: elle jeta dès-lors les fondemens les plus ſolides de ſa grandeur.

Sixte-quint donne l'Angleterre au roi d'Eſpagne.

Cependant le roi d'Eſpagne faiſoit des préparatifs immenſes pour conquérir ce Royaume. Sixte-quint venoit de le lui donner par une bulle, comme un fief de l'Egliſe romaine. L'audacieux pontife oſa même promettre des récompenſes à quiconque livreroit Éliſabeth, afin que les catholiques la puniſſent de ſes crimes. C'étoit l'inviter non-ſeulement à une vigoureuſe défenſe, mais à une guerre implacable contre le ſaint ſiège. L'armement de Philippe II parut néanmoins aſſurer l'effet de la bulle. Il conſiſtoit en cent trente gros vaiſſeaux, montés de vingt

mille hommes de débarquement, chargés de deux mille ſix cents gros canons, & de vivres pour ſix mois. Le duc de Parme, Alexandre, déja célèbre par ſes exploits dans les Pays-bas, ſur-tout par le ſiège d'Anvers en 1585, devoit faire une deſcente, pour ſeconder la flotte *invincible*. Elle auroit mérité ce nom, que lui donnoit l'orgueil de Philippe, ſi les forces humaines pouvoient être au-deſſus des coups de la fortune. Voici encore une importante leçon, pour rabattre la confiance préſomptueuſe des ſouverains.

Flotte *invincible* pour la conquérir.

La marine d'Angleterre ſe réduiſoit à vingt-huit petits vaiſſeaux, lorſqu'un orage ſi terrible alloit fondre ſur le royaume. Le courage, la prudence d'Éliſabeth ſuppléent à tout. Elle excite le zèle de la nation. On s'empreſſe de lui prodiguer les ſecours, de conſtruire des vaiſſeaux. Londres, à qui elle en demandoit quinze, en équipe trente; les catholiques même, dont le pape comptoit faire des rebelles, ſe montrent la plupart bons citoyens. Une

Prudence & courage de la reine dans le péril.

armée nombreuſe eſt prête à défendre la patrie. La reine, à cheval, paroît dans le camp; exhorte les troupes; proteſte qu'elle mourra au milieu de la mêlée, plutôt que de voir ſon peuple aſſervi. *Je n'ai que le bras d'une femme*, dit-elle avec intrépidité; *mais j'ai l'ame d'un roi, & qui plus eſt d'un roi d'Angleterre.* Qu'un prince gagne le cœur & l'eſtime de ſes ſujets; qu'il donne l'exemple : il les rend capables des efforts les plus héroïques. Les Anglois euſſent tout ſacrifié pour la reine; ils attachoient le ſalut public à ſa perſonne.

1588. L'armement eſpagnol eſt preſque détruit.

Divers accidens ſervirent encore à leur triomphe. La flotte invincible, partie de Lisbonne, fut retardée par une tempête. Le duc de Medina-Sidonia, qui en avoit reçu malgré lui le commandement, après la mort du brave marquis de Santa-Cruz; étoit ſans connoiſſance de la marine. Des pilotes & des matelots peu exercés, peu inſtruits, gouvernoient mal ces énormes machinesflottantes. Les Anglois, beaucoup plus habiles dans la manœu-

vre, profitoient de la petiteſſe même & de la légéreté de leurs vaiſſeaux; ils ſe battirent pluſieurs fois avec avantage. Le duc de Parme, ſans vaiſſeaux de guerre, ne crut pas devoir riſquer une deſcente. Enfin les Eſpagnols déſeſpérant du ſuccès, s'en retournant par les Orcades, furent battus d'une tempête affreuſe, qui acheva de ruiner leur flotte. Philippe en perdit plus de la moitié, outre la perte d'environ vingt-cinq mille hommes & de trente ſix millions.

Comment cette nouvelle eſt reçue en Eſpagne.

Il reçut d'un air tranquille la nouvelle d'un ſi grand déſaſtre. *J'avois envoyé ma flotte*, dit-il, *pour combattre les Anglois, non les élémens. Dieu ſoit loué.* Les Prêtres eſpagnols, dont les prophéties étoient confondues, en attribuèrent, dit-on, la cauſe à ce qu'il reſtoit des infidèles dans le royaume. L'inquiſition, ſans doute, ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſanguinaire.

CHAPITRE VIII.

Ligue des Seize. — Aſſaſſinat des Guiſes. — Fin de Sixte-quint.

Ligue des Seize à Paris.

EN France, où le fil des événemens nous ramène, le fanatiſme, la révolte, l'anarchie, offrent les plus triſtes ſpectacles. Au ſein de Paris, s'eſt formée la ligue des *Seize*, qui tire ſon nom des ſeize quartiers de cette ville, & qui ſurpaſſe en fureur la grande ligue. Elle projette de détrôner le ſouverain, de livrer la couronne au duc de Guiſe. Vil jouet des ſéditieux, Henri III non-ſeulement ne peut s'unir au roi de Navarre, quoique leur intérêt commun le demande; mais il eſt forcé de lui faire toujours la guerre. Henri IV, déja connu pour un héros, ſe ſignale plus que jamais à la bataille de Coutras en Guienne, (1587) qu'il gagne ſur le duc de Joyeuſe. Ce favori fut tué de ſang froid après

Henri III obligé de faire la guerre à ſon héritier.

l'action. Les haines civiles & religieuſes multiplioient les atrocités dans les deux partis. Jamais tant de crimes en France, malgré le penchant de la nation à toutes les vertus ſociales.

Le duc de Guiſe triomphant.

Une armée allemande venoit au ſecours des calviniſtes. Le duc de Guiſe l'attaque dans le Gatinois & dans le pays Chartrain; il la diſſipe. On le préconiſe à Paris comme le ſauveur de la France; & pour lui frayer la route au trône, on fait décider par la Sorbonne qu'*on peut ôter le gouvernement à un prince incapable, de même que l'adminiſtration à un tuteur ſuſpect.*

Demandes ſéditieuſes des princes lorrains.

Chaque pas des princes lorrains préſageoit la ruine du monarque. Une aſſemblée qu'ils tiennent à Nanci avec les principaux ligueurs, adreſſe au roi un mémoire, où ils le prient d'éloigner de ſa cour les perſonnes qu'on lui nommera; de livrer aux chefs de la ligue telles places qu'ils déſigneront; de faire publier le concile de Trente; d'établir l'inquiſition dans les capitales, & d'en confier l'exercice à des étrangers,

préférablement aux François, &c. Ce dernier article ſur-tout fait horreur. La moitié de la France ſeroit donc devenue un bûcher pour les citoyens ?

Inquiſition, & concile de Trente.

Obſervons ici que l'ordonnance de Blois, en 1579, avoit déja établi pluſieurs points de diſcipline, conformes aux décrets du concile de Trente : elle avoit fixé à ſeize ans la profeſſion religieuſe, ſagement retardée par l'ordonnance d'Orléans. Abus, ou non ; tout étoit égal, pourvu que l'on triomphât de ſes adverſaires, dans les choſes mêmes où la raiſon étoit évidemment de leur côté.

Guiſe, maître de la capitale.

Le roi indigné ſort enfin de ſa léthargie, raſſemble des troupes, ſe prépare à punir les Seize. Il envoie défenſe au duc de Guiſe de ſe rendre à Paris. Le duc y paroît cependant. Bientôt les ſéditieux, ayant pris les armes, forment des barricades & enveloppent les ſoldats. Henri prend la fuite. Guiſe, maître de la capitale, impoſe les conditions d'accommodement. Les Pariſiens donnoient des ſignes de

repentir ; mais le roi n'avoit pas la force de châtier les rebelles. Par un édit de réunion ſigné à Rouen, ce malheureux prince jure de ne faire jamais ni paix ni trève avec les hérétiques, d'exterminer l'héréſie dans ſon royaume ; & preſcrit à ſes ſujets un ſerment de ne recevoir pour roi, après ſa mort, aucun hérétique, ni fauteur d'hérétiques. Le droit de ſucceſſion eſt donc enlevé à Henri IV.

Édit de réunion dicté au roi.

On aſſemble enſuite les états généraux à Blois. On y déclare loi fondamentale cet édit, extorqué au ſouverain. On lui fait de nouvelles demandes qui reſpirent toujours la ſédition. On le preſſe d'exclure nommément de la couronne l'héritier préſomptif de la couronne. On veut qu'il publie inceſſamment le concile de Trente. Dans les diſputes élevées à ce ſujet, l'archevêque de Lyon trahit les libertés de l'égliſe gallicane, juſqu'à les peindre comme des attentats contre le ſaint ſiège ; le cardinal de Gondi taxa d'ignorance les défenſeurs de ces libertés, qui ne ſont qu'un reſte du droit

On veut lui impoſer des obligations encore plus dures.

commun des égliſes. L'aveuglement alloit même juſqu'à vouloir détruire les lois nationales, pour ramper dans la ſervitude de la cour romaine.

Il fait aſſaſſiner le duc & le cardinal de Guiſe.

Enfin, le duc de Savoie ayant envahi le marquiſat de Saluces, ſous prétexte d'oppoſer une barrière à l'héréſie ; le duc de Guiſe étant ſuſpect d'intelligence avec lui, & n'ayant plus qu'un pas à faire pour détrôner un fantôme de monarque ; Henri, ſans reſſource du côté des lois, crut trouver ſon ſalut dans la violence ; il fit aſſaſſiner preſque ſous ſes yeux le duc & le cardinal de Guiſe. Ce prélat, auſſi emporté que le duc étoit circonſpect, avoit ſouvent parlé de faire une couronne de capucin au roi. Le duc de Mayenne leur frère étoit à Lyon, & ne fut point arrêté. On arrêta le cardinal de Bourbon.

1589.

Il retombe dans ſa foibleſſe.

Après un coup ſi accablant, il auroit fallu profiter de la conſternation des factieux, ſe rendre maître de Paris, écraſer les Seize, déployer avec vigueur une autorité long-temps avilie. Le roi n'en fit rien,

ne donna aucun ordre, ne prit aucune précaution, ſe contenta de faire ſon apologie dans des manifeſtes.

Mort de Catherine de Médicis.

Sa mère, la fameuſe Catherine de Médicis, mourut alors, négligée depuis quelque temps, après avoir allumé tant de diſcordes & de guerres, par la plus ardente & la plus perfide ambition qui fût jamais. Les malheurs du prince & de l'état démentoient cruellement ſa maxime : qu'*il faut diviſer pour régner*. En mourant, elle conſeilla au roi de ſe réconcilier avec Henri IV, & de laiſſer la liberté aux conſciences. C'étoit du moins une fois conſeiller ce qu'exigeoit le bien public. Brantôme, beaucoup mieux inſtruit des petites anecdotes que des affaires d'état, prodigue les éloges à Catherine de Médicis. Mais que penſer du jugement d'un écrivain, qui s'extaſie ſur les avantages de la guerre civile, parce que les gens de guerre s'y enrichiſſoient de pillage? A l'entendre, la proſpérité du royaume vient de *cette bonne guerre civile*, *tant bien*

inventée & introduite de ce grand monſieur l'amiral. (Voyez Brantôme, article, l'*amiral de Chaſtillon.*

Fanatiſme des Seize.

Déja le fanatiſme des Ligueurs avoit rompu toutes les barrières. Cette vile faction, compoſée de quelques prêtres, & en grande partie d'une populace inſenſée, les Seize, dis-je, enragés du meurtre des Guiſes, mirent en combuſtion la capitale. Le préjugé, qui aveugloit la plupart des eccléſiaſtiques & des religieux, ne favoriſoit que trop leur furie. De fougueux prédicateurs, des confeſſeurs encore plus à craindre, firent par-tout de la révolte un devoir ſacré. La Sorbonne l'autoriſa par un décret, auquel on voulut forcer le parlement de ſouſcrire.

Le parlement conduit en priſon.

Sur ſon refus, un procureur nommé Buſſy-le-Clerc, que le duc de Guiſe avoit établi gouverneur de la Baſtille, conduit en priſon l'illuſtre Achille de Harlai, premier préſident : les autres magiſtrats ſuivent leur chef. Un nouveau parlement, créé par les Seize, s'empare du temple de la juſtice;

confirme la ligue avec toutes ſes conditions, & y ajoute le ſerment de venger la mort des Guiſes, contre les auteurs & les complices de leur aſſaſſinat.

Réconciliation des deux rois.

Ce qu'auroit dû faire Henri III au commencement des troubles, il s'y détermine enfin à l'extrémité : il ſe réconcilie avec le roi de Navarre. Celui-ci, malgré tant de ſujets de défiance, a le courage de venir le joindre. Alors paroît un monitoire de Sixte-quint, qui ordonne au roi de France de comparoître devant lui en perſonne ou par procureur, dans ſoixante jours, pour ſe juſtifier du meurtre du cardinal de Guiſe; & qui le déclare excommunié en vertu de la bulle *In cœna Domini*, s'il n'informe pas le ſaint ſiège de ſon obéiſſance. Le monarque avoit ſollicité l'abſolution à Rome. Frappé de ce nouveau coup de foudre, il trembloit à ſon ordinaire. *Vainquons*, lui dit Henri IV, *& nous ſerons abſous; mais ſi nous ſommes battus, nous ſerons excommuniés, aggravés & réaggravés,*

Monitoire de Sixte V.

Il eſt publié dans quelques villes.

Il eſt certain que la cour de Rome vouloit prendre conſeil de l'événement. Il l'eſt encore plus, qu'il falloit être ligueur, ou quelque choſe de ſemblable, pour ne pas rejeter une citation ſi odieuſe. On publia cependant le monitoire à Meaux: on le publia même à Chartres, malgré l'oppoſition de l'évêque, qui avoit coutume de dire, que *les cenſures du pape n'ont aucune force en-deça des monts, & ſe gèlent en paſſant les Alpes.* (Voyez la Traduct. de Thou. Reſtitutions & Corrections au liv. 95).

Siège de Paris. Le roi aſſaſſiné par Jacques Clément.

Les deux rois aſſiégent Paris, & campent à Saint-Cloud. Henri III y eſt poignardé par Jacques Clément, jeune prêtre dominicain, que les prédicateurs, les caſuiſtes & ſon prieur avoient pouſſé à ce crime, en lui montrant le ciel comme la récompenſe du régicide. Ce traître s'étoit fait introduire, ſous prétexte de commiſſions importantes. Il périt ſur le champ, percé de coups; il échappa au ſupplice & même à l'interrogatoire. Le fanatiſme le canoniſa dans Paris,

l'éleva au-dessus de Judith, & mit son image sur les autels. Selon un écrit des Ligueurs, Sixte-quint se récria d'admiration, au sujet de l'entreprise de Clément ; il ne rougit point de la comparer à l'incarnation du Verbe, à la résurrection du Sauveur. « On ne comprend pas, dit le sage de Thou, » qu'il ait pu s'exprimer en termes » si indécens, & si indignes du » père commun des fidèles. » S'il le fit, tout peut s'expliquer par le vertige général.

Mort de Sixte-quint.

Ce pontife, un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, mourut l'année suivante 1590, à l'âge de soixante-neuf ans. Par une justice rigoureuse, il rétablit la sureté dans l'état ecclésiastique, où les vices du gouvernement avoient encouragé le brigandage. Par une grande économie, il se mit en état d'orner Rome d'obélisques, de fontaines aussi utiles que superbes ; de construire un palais & la bibliothèque du Vatican ; de procurer au peuple une abondance continuelle ; d'enrichir sa famille, sans exciter

Traits de son pontificat.

des clameurs ; & de laiſſer en mourant plus de cinq millions d'or. Il méditoit la conquête du royaume de Naples. *En vérité un compliment & une haquenée ne valent pas un royaume*, avoit-il dit en recevant de la part de Philippe II l'hommage ordinaire. On voit qu'il n'étoit point dupe du zèle bigot de ce prince.

Projet ſur Naples.

Mépris pour Henri III.

Plein de mépris pour Henri III, il dit un jour au rapport de Naudé: *J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, & il fait tout ce qu'il peut pour y tomber.* (Science des princes.) Les éloges qu'il donnoit à Henri IV & à Éliſabeth, ſont une preuve que, s'il abuſoit de la puiſſance pontificale contre le droit des couronnes, il avoit l'ame & le génie d'un homme fait pour régner. Peut-être eût-il régné ailleurs avec plus de gloire que dans l'état eccléſiaſtique.

Mot d'Éliſabeth ſur ce pape.

Éliſabeth, avec laquelle il négocioit ſecrètement au ſujet de Naples, parla de lui en ces termes, ſelon Léti : *Ce n'eſt point un pape prêtre*,

prêtre, mais un pape prince. Par malheur, il ne ſuivit que trop, dans l'occaſion, les maximes des prêtres de ſon temps. Cependant il n'aimoit pas les jéſuites, ces grands zélateurs des opinions & des intérêts de Rome : il leur ordonna de ſortir d'Angleterre.

Urbain VII & Grégoire XIV.

Urbain VII, ſon ſucceſſeur, jouit à peine de la tiare. Grégoire XIV, Milanois, attaché par ſa naiſſance & par ſes principes à la cour d'Eſpagne, ſignala ſon zèle pour la Ligue, comme nous l'allons voir ſous l'époque d'un règne éternellement mémorable dans l'hiſtoire.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

HUITIÈME ÉPOQUE.
L'EMPIRE GREC
DÉTRUIT PAR LES TURCS.

LES MÉDICIS A FLORENCE. -- FERDINAND ET ISABELLE EN ESPAGNE.

Depuis le milieu jusques vers la fin du quinzième siècle.

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÈS des Turcs depuis Othman jusqu'à Mahomet II. — Prise de Constantinople, page 1.

ÉTAT pitoyable de l'empire grec depuis Michel Paléologue. Othman relève les Turcs. Orcan, son fils, gendre de Cantacuzene. Amurath I rend Constantinople tributaire. Troubles à Constantinople fomentés par les Génois. Les princes d'Europe marchent contre Bajazet I. Ils sont défaits à Nicopolis en 1396. Manuel Paléologue mendie des secours de tous côtés. Tamerlan se déclare contre Bajazet. Il le bat & fait prisonnier. Les Turcs se soutiennent cependant. Amurath II menace Constantinople. Les Grecs rompent l'union faite avec l'église romaine. Huniade arrête Amurat. Abdication du sultan. Trève rompue indignement avec les Turcs. Faux principe des chrétiens d'alors. Amurath les défait à Varne, & abdique encore. Scanderberg enlève l'Albanie aux Turcs. Mahomet II, successeur d'Amurath II. Siège de Constantinople. Constantin Paléologue tué, & la ville prise. Mahomet ne se comporte point en barbare. Succès des Turcs sous son règne. Sa mort en 1481. Aucune puissance de l'Europe ne défendit Constantinople; pourquoi?

CHAPITRE II.

FIN du règne de Charles VII.--Louis XI, juſqu'à la mort du dernier duc de Bourgogne, 17.

FIN de Charles VII. Réforme de l'univerſité. Troupes réglées. Taille perpétuelle. Jacques Cœur, négociant; devenu miniſtre des finances, indignement perſécuté. Idée du règne de Louis XI. Pie II change de principes, étant pape. Abolition de la pragmatique de Charles VII. Lettre ſingulière du pape à Mahomet II. Ligue du bien public contre Louis XI. Le roi fait un traité honteux, pour le violer. Il eſt ſoupçonné d'avoir fait mourir ſon frère. Il tombe dans le piége, où il veut attirer le duc de Bourgogne. Ambition & témérité de ce duc Charles. Battu par les Suiſſes, il eſt tué en Lorraine. Simplicité des Suiſſes. La Bourgogne réunie à la couronne de France. Mariage de l'héritière du duc avec Maximilien d'Autriche.

CHAPITRE III.

FACTIONS d'York & de Lancaſter, qui détruiſent la race des Plantagenets. — Traité de Pecquigni. 27

LE duc d'York ſe révolte contre Henri VI. La reine Marguerite d'Anjou combat en héroïne. Edouard IV détrône Henri. Marguerite encore vaincue & fugitive. Edouard s'attire la haine du comte de Warwick. Cabales de ce ſeigneur. Henri VI rétabli. Nouvelle révolution ſoudaine. Meurtres des princes. Edouard IV attaque la France. Louis XI achete une trève. Traité de Pecquigni. Edouard fait périr ſon frère. Après la mort d'Edouard IV, uſurpation atroce du duc de Gloceſter [Richard III]. Richard détrôné par le comte de Richmond [Henri VII]. Maiſon de Plantagenet éteinte dans le ſang. Henri VII ſe munit d'une bulle du pape. Idée de ſon règne. L'autorité royale devoit s'accroître.

CHAPITRE IV.

PARTICULARITÉS du règne de Louis XI, 37

CRUAUTÉS de Louis XI envers les grands. Tous les grands fiefs, excepté la Bretagne & la Flandre, réunis à la couronne. Pourquoi l'anarchie féodale tomboit tous les jours. Réglement sur les apanages. Contradictions dans Louis XI. L'argent fut son grand moyen. Il ne voulut point de Gènes, qui se donnoit & se révoltoit. Il ne pensa point à Naples. Postes établies. Ordre de Saint-Michel. Commerce. Indignes ministres de ce roi. Sort du cardinal Balue.

CHAPITRE V.

GOUVERNEMENT orageux de Florence, jusqu'à Laurent de Médicis inclusivement, 43

FLORENCE s'y prend mal pour fonder une république. Gouvernement heureux; mais court, après la mort de Frédéric II. Factions & révolutions.

La nobleſſe fut exclue du gouvernement. Gonfalonnier. Juſtice arbitraire. Les Florentins ſe déchirent. Cependant ils ſe maintiennent. Bulle de Grégoire XI contre eux. Les réformes ne remédient à rien. Sageſſe & autorité des Médicis. Côme, père de la patrie. Commiſſion pour gouverner. Conſpiration contre les Médicis. Julien & Laurent aſſaſſinés dans l'égliſe. Sixte IV, complice de la conſpiration, excommunie Florence. Louis XI la protège. Abſolution des Florentins. Laurent gouverne en grand homme. Il ſe propoſe d'établir la paix en Italie. Il en vient à bout. Sa mort en 1492.

CHAPITRE VI.

RÈGNE de Charles VIII en France. — Conquête ſtérile de Naples, 53

TROUBLES au commencement du règne de Charles VIII. Le duc d'Orléans, rebelle & priſonnier. Mariage du roi avec l'héritière de Bretagne. L'archiduc Maximilien, doublement offenſé, prend les armes. Au lieu de le dépouiller, Charles VIII veut conquérir Naples. Charles à Florence. Hardieſſe des Florentins. Alexandre VI trahit Charles. Paix entre eux. Zizim

livré & empoisonné. Conquête rapide du royaume de Naples. Les Italiens ne connoissoient point la guerre. Fautes des François. Ligue contre Charles. Il retourne en France. Sa victoire de Fornoue. Perte du royaume de Naples. Mort de Charles VIII en 1498.

CHAPITRE VII.

Sur l'Espagne. Règne de Henri IV en Castille. — Commencemens du règne de Ferdinand le Catholique & d'Isabelle, 61

Henri IV [l'Impuissant], roi de Castille. Débauches de cette cour. Bertrand de la Cuéva en faveur. Révolte contre Henri. On le dépose en effigie. Bataille d'Olmedo, où l'archevêque de Tolède se signale. Héroïnes espagnoles. On force Henri IV à déshériter sa fille Jeanne. Isabelle, sa sœur & son héritière, recherchée en mariage. Comment on la marie avec Ferdinand d'Aragon. Nouvelle guerre civile. Mort de Henri IV en 1474. Soupçons d'empoisonnement. Ferdinand d'abord mécontent en Castille. Isabelle l'y retient. Guerre avec le Portugal, bientôt finie. Désordres publics, qu'on veut réprimer.

La *ſancta Hermandad*. Gouvernement vigoureux. Torquémada & Mendoza rendent l'inquiſition atroce. Procédures odieuſes de ce tribunal, ſans appel. Ses ſatellites. *Auto-da-fé*. Réflexions ſur ſes rigueurs. Ferdinand hérite de l'Aragon & de la Sicile. Ses deſſeins ſur la Navarre.

CHAPITRE VIII.

Conquête du royaume de Grenade. — Expulſion des Juifs d'Eſpagne, 73

Les Maures de Grenade diviſés entre eux. Ferdinand & Iſabelle attaquent ce royaume avec ſuccès. Siège de Grenade. Le roi Maure capitule lâchement. Reproches de ſa mère. Expulſion des Juifs, pour les dépouiller. Cette violence ruine l'état. Ce que devinrent les Juifs.

CHAPITRE IX.

Observations générales, 80

Révolution générale, qui commence dans le quinzième ſiècle. Art militaire différent. Décadence de la chevalerie.

Politique plus cultivée, mais avec des raffinemens funeſtes. Les crimes ſe multiplient, pourquoi ? L'imprimerie, très-utile, malgré l'abus qu'on en devoit faire. Cette invention admirable fut calomniée. On attribue fauſſement aux Grecs la renaiſſance des lettres. Les langues ſavantes firent d'abord plus de pédans que de gens de goût. On négligea malheureuſement les langues vulgaires. Préjugés de l'école. Ariſtote y règne. Diſputes ridiculement ſérieuſes des Réaliſtes & des Nominaux. Diſputes des Thomiſtes & des Scotiſtes, plus ſérieuſes. Savonarole accuſé d'héréſie. Epreuve du feu, qu'on offre & qu'on refuſe de ſubir. Supplice de Savonarole. Thèſes de Pic de la Mirandole. Sa condamnation à Rome, & ſon apologie. La cour de Rome n'étoit point réformée. Conduite intéreſſée des papes. Calixte III. Pie II. Paul II. Sixte IV. Innocent VIII. Alexandre VI. Maux prochains.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

LIGUE CONTRE VENISE.—LÉON X ET LUTHER.

Depuis la fin du quinzième siècle, jusqu'à l'an 1519.

CHAPITRE PREMIER.

PROGRÈS de la navigation, jusqu'à la découverte de l'Amerique, 95

INFLUENCE de la navigation sur le système politique. Premiers navigateurs. Courses des anciens Danois. On prétend qu'ils abordèrent en Amérique. On pense que les Eskimaux viennent d'eux. Idées absurdes sur les Anti-

podes, jusqu'au quinzième siècle. Invention de la bousſole. Don Henri excite les navigateurs en Portugal. Il obtient de Martin V un droit de conquête, avec des indulgences. Découverte du cap de Bonne-eſpérance.

CHAPITRE II.

VOYAGES de Chriſtophe Colomb au nouveau monde, 102

CONJECTURES & projets de Chriſtophe Colombo. Il eſt traité de viſionnaire à Gènes & ailleurs. Ce qui détermine la cour d'Eſpagne à l'employer. Premier voyage de Chriſtophe Colomb en Amérique. Honneurs qu'il reçut à ſon retour. Colonie d'Hiſpaniola ou Saint-Domingue. Révolte des Eſpagnols contre Colomb. Il va ſe juſtifier à la cour. Il découvre le continent de l'Amérique. Nouvelles injuſtices qu'il éprouve. Uſage qu'il fait d'une éclipſe. Fin malheureuſe de ce grand homme. Barbaries contre les ſauvages. Amèric Veſpucci s'attribue injuſtement la découverte du nouveau monde. Prétentions de quelques Anglois à cette découverte. Les Eſpagnols & les Portugais ſe diſputent leurs droits étranges de conquête. Alexandre VI termine ſingulièrement le procès.

CHAPITRE III.

Conquête des Portugais en Asie. — Le Mexique & le Pérou conquis par les Espagnols, 112

Les Portugais vont aux Indes par l'Océan. Leurs conquêtes en Asie. Barbarie & superstition dans ces vastes entreprises. Tout étoit sauvage en Amérique, excepté le Mexique & le Pérou. Empire du Mexique. Fernand-Cortez y pénètre avec très-peu de monde. Terreur qu'il inspire. Il force l'empereur Montezuma de se soumettre. On veut en vain le dépouiller du commandement. Une violence révolte les Mexicains. Fin tragique de Montezuma. Cortez assiégé dans Mexico. Il rentre vainqueur dans cette ville, & subjugue l'empire. Supplice de l'empereur Guatimozin. Cortez mal récompensé. Trois aventuriers entreprennent la conquête du Pérou. Les Incas ; leurs ouvrages, &c. Mœurs des Péruviens. Particularités de cette conquête. L'Inca brûlé. Les conquérans acharnés les uns contre les autres. Maladie honteuse & autres maux que nous devons à l'Amérique. Découvertes faites en différens temps.

CHAPITRE IV.

MŒURS des Américains ſauvages, 128

GOUVERNEMENT des ſauvages. Point de peine réglée pour le crime. Leurs mœurs, moitié douces, moitié féroces. Mariages, éducation, &c. Idées religieuſes. Induſtrie humaine développée au Mexique & au Pérou. Les ſauvages, plus remarquables.

CHAPITRE V.

LOUIS XII & Ferdinand le Catholique, juſqu'à la ligue de Cambrai. --- Alexandre VI, 134

LOUIS XII monte ſur le trône. Il veut répudier ſa femme, pour épouſer l'héritière de Bretagne. Alexandre VI accorde tout, & ſon fils Borgia eſt récompenſé. Conquête du Milanès ſur Ludovic Sforce. Ligue avec Ferdinand le Catholique pour la conquête de Naples. Gonſalve de Cordoue. La conquête reſte aux Eſpagnols. Mort d'Alexandre VI. Fortune caduque de

César Borgia. Le cardinal d'Amboise veut être pape ; ce qui cause un grand malheur. Traité de Blois, qui tendoit à démembrer la France. Fin de la reine Isabelle en Castille. Troubles après sa mort. Ferdinand a la régence. Le cardinal Ximénès fait la conquête d'Oran. Il fait des établissemens pour les lettres. Entreprises ambitieuses de Jules II.

CHAPITRE VI.

DEPUIS la ligue de Cambrai contre Venise, jusqu'à la fin de Louis XII. --- Jules II, 144

GOUVERNEMENT de Venise, depuis son origine au cinquième siècle. Tribuns. Doge. Grand-conseil. Aristocratie héréditaire en 1289. Conseil des Dix. Inquisiteurs d'état. Venise gouvernée par la terreur ; mais d'une manière invariable. Ambition de cette république. Elle irrite l'empereur Maximilien, & bat ses troupes. Ligue de Cambrai. Venise refuse le secours du Turc. Louis XII force les Vénitiens de s'umilier. Jules II trahit les alliés ; détache de la ligue Ferdinand, & prend d'assaut la Mirandole. Scrupules pernicieux en France. On perd le Milanès & Gènes. Concile de Pise

contre le pape. Ferdinand uſurpe la Navarre, en vertu d'une excommunication. Mort de Jules II. Succès de ſes entrepriſes. Léon X lui ſuccède. Henri VII avoit affermi ſon autorité en Angleterre. Simnel & Perkin. Henri VIII. Ligue contre Louis XII. Invaſion en Picardie & en Bourgogne. Dijon ſauvé. Paix de Louis avec le pape & avec l'Angleterre. Sa mort. Bonté & fautes de Louis XII.

CHAPITRE VII.

COMMENCEMENS de François I, juſqu'à la naiſſance du luthéraniſme, 159

FRANÇOIS I ſe livre au goût des conquêtes. Odieuſe vénalité des charges. Bataille de Marignan contre les Suiſſes. Mort de Ferdinand le Catholique. Reproches qu'il mérite. Les Napolitains refuſèrent malgré lui l'inquiſition. Il laiſſe toutes ſes couronnes à Charles qu'il n'aimoit point. Régence de Ximenès. Il abaiſſe les grands. Mort de l'empereur Maximilien, qui avoit voulu être pape. Cercles d'Allemagne. Chambre impériale. Conſeil Aulique. Exactions de la cour de Rome en Allemagne. Circonſtances critiques pour le pape. Concordat de Léon X & de François I en 1516.

CHAPITRE VIII.

LE luthéranisme s'établit sous le pontificat de Léon X, 167

LÉON X fait vendre des indulgences. Luther s'élève avec audace contre l'abus. On l'irrite imprudemment, au lieu de le calmer. Il ne ménage plus rien. Le pape le condamne avec rigueur. Sa bulle & les décrétales brûlées. Progrès rapides du luthéranisme. La science de ses théologiens y contribua beaucoup. Erasme n'avoit pas tort dans ses jugemens. Il est vrai qu'une réforme étoit extrêmement difficile. Mais le pape s'aveugloit étrangement. On fournissoit matière de mépriser les bulles & les excommunications. La raison seule auroit produit peu de changement. Véritables causes de la révolution. Le fanatisme arma bientôt les Suisses, & les payſans d'Allemagne. Anabaptistes.

CHAPITRE IX.

RÉVOLUTIONS dans le Nord, ſur-tout en Suède & en Danemarck, 178

MARGUERITE de Waldemar unit la Suède, le Danemarck & la Norwége. Après ſa mort, l'union fut rompue. Chriſtian II. Troll, primat de Suède, cabale pour le tyran. Perfidie de Chriſtian. Le ſénat de Suède maſſacré. Guſtave-Vaſa délivre la Suède. Vengeance atroce du tyran. Les Danois détrônent Chriſtian par une ſentence du ſénat. Changement de religion dans le nord, exécuté facilement. Moſcovie & Pologne. Les Jagellons. Gouvernement polonois plein de vices. La Pruſſe ſous l'ordre Teutonique. Albert de Brandebourg la partage avec le roi de Pologne.

DIXIÈME ÉPOQUE.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR.

PUISSANCE DE LA MAISON D'AUTRICHE. — CONCILE DE TRENTE.

Depuis l'an 1519, *juſques vers* 1560.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLECTION de Charles-quint. Ses guerres juſqu'à la bataille de Pavie, 188

IDÉE de cette époque. Qualités de Charles-quint. Il eſt roi d'Eſpagne en 1516. Révolte ſagement appaiſée. Charles eſt élu empereur, malgré François I. Capitulation qu'on lui fait ſigner. Il n'envoie point à Rome l'ambaſſade d'obédience. Il tint cependant enſuite la bride & l'étrier du pape. Rivalité de Charles & de François. Wolſey, miniſtre d'Angleterre. Le roi

de France & l'empereur le gagnent tour à tour. Variations politiques de Léon X. La Navarre prise & reprise. Le Milanès & Gènes perdus pour la France. Les plaisirs & les dissipations de la cour, causes des malheurs. Adrien VI succède à Léon X. Charles regagne Wolsey. Conduite du nouveau pape. Grande ligue contre la France. Le connétable de Bourbon persécuté. Il embrasse le parti de Charles-quint. Bonnivet battu en Italie. Mort du célèbre chevalier Bayard. Siège de Marseille, levé. Nouvelles fautes de François I. Bataille de Pavie, où il est pris. C'étoit le fruit d'une témérité inexcusable. Ligue contre l'empereur. L'alliance de l'Angleterre est rompue.

CHAPITRE II.

TRAITÉ de Madrid, sans exécution. --- Traité de Cambrai. --- Divorce de Henri VIII, & schisme d'Angleterre, 207

CONDITIONS prescrites par Charles-quint à François I. Traité de Madrid. Ce traité ne s'exécute point du tout. Bourbon assiége Rome. Elle est saccagée. Hypocrisie de l'empereur. Cartels & démentis entre deux grands monarques. Défection funeste d'André

Doria. Traité de Cambrai. Henri VIII se prépare au divorce. Sa passion pour Anne Boleyn. Clément VII le trompe. Disgrace de Wolsey. Les théologiens approuvent le divorce par une mauvaise raison. Catherine d'Aragon répudiée. Innovations religieuses. Cependant Henri craignoit de rompre avec Rome. La précipitation du pape cause le schisme. Progrès des Turcs, sous Soliman II. Prise de Rhodes. Hongrie & Bohême disputées à l'archiduc Ferdinand. Progrès des sectes, ennemies de l'église romaine.

CHAPITRE III.

AFFAIRES du luthéranisme depuis la diète de Worms. -- Charles-quint vainqueur des Turcs, 220

DIÈTE de Worms, où Luther comparut. Comment il échappa aux catholiques. Adrien VI exhorte à le poursuivre; & fait des aveux singuliers. Opérations remarquables de la diète de Nuremberg. Mariage de Luther avec Catherine de Bore. Progrès de la réforme pendant la guerre de l'empereur avec Clément VII. Diète de Spire, d'où vient le nom de *protestans*. Confession d'Augsbourg. Décret sévère contre les réformés. Ils se liguent à Smalkalde.

Ferdinand, élu roi des Romains. Liberté de conſcience, accordée à cauſe des Turcs. Elle procure un grand avantage ſur Soliman. Barberouſſe, uſurpateur de Tunis. Charles-quint le défait. Sac de Tunis. Traité avec Muley-Haſcen. Négociations de François I, manquées. Zèle qu'il affecte contre les religionnaires, auxquels il s'étoit montré favorable. Il cherche les moyens de réunir les eſprits. Il reprend ſes deſſeins ſur le Milanès. Il ſe laiſſe amuſer, quand il faut agir.

CHAPITRE IV.

INVASION en France par Charles-quint. --- Alliance de François I avec les Turcs. -- Trève de Nice. -- Révolte des Gantois, 233

CHARLES-QUINT veut conquérir la France. La Provence envahie & délivrée. Invaſion auſſi inutile en Picardie. L'empereur cité au Parlement. Soupçons téméraires, jetés ſur lui au ſujet de la mort du dauphin. Alliance de François I avec les Turcs. Elle ne réuſſit point. Entrevue & trève de Nice. Mariage d'Ottavio Farnèſe. Aſſaſſinat d'Alexandre de Médicis. Charles-quint ne peut obtenir de l'argent des *cortès*. Il en exclut le clergé

& la nobleſſe. Hauteur & indépendance des grands d'Eſpagne. Révolte des Gantois, dont François I ne profite pas. Charles obtient le paſſage en France. Il dompte & punit les Gantois. Il manque de parole au roi.

CHAPITRE V.

CONCILE général convoqué par le pape Paul III. -- Suite de troubles & de guerres. -- Traité de Crépi. -- Tyrannie de Henri VIII, 244

CONDUITE de Paul III, à l'égard des affaires de religion. Projets de concile. Conférence infructueuſe de Ratisbonne. Recès condamné par le pape, & déſagréable aux proteſtans. Ferdinand perd une partie de la Hongrie. Entrepriſe de Charles-quint ſur Alger. Nouveau ſujet de guerre pour François I. Ses alliances. Il avoit aliéné les proteſtans, & Henri VIII. Henri ſe ligue avec l'empereur. Cinq armées françoiſes. Première campagne, ſans ſuccès. Siège de Nice, levé par les François & les Turcs. Hardieſſe des proteſtans d'Allemagne. L'empereur les gagne, en leur laiſſant la liberté de religion. Victoire inutile de la France à Cériſoles. Les ennemis perdent le temps à faire des ſièges.

Traité de Crépi entre Charles & François. Mort du jeune duc d'Orléans, qui déconcerte les mesures prises pour la guerre. Henri VIII fait la paix, n'ayant presque rien gagné. Ce prince, esclave de ses passions; ses six mariages. Il dictoit au parlement des lois absurdes & sanguinaires. Ses caprices tyranniques en fait de religion. Ce qu'il vouloit qu'on retint de l'église romaine. Morus & Fisher exécutés.

CHAPITRE VI.

COMMENCEMENT du concile de Trente. — Guerre contre les protestans d'Allemagne. — Fin de François I & de Henri VIII, 261

LES catholiques demandoient toujours un concile. Paul III, occupé de sa famille, convoque néanmoins le concile de Trente. Les protestans refusent de s'y soumettre. L'empereur cesse de les ménager. Mais leur parti grossissoit. Commencement du concile. Investiture de Parme. Premiers décrets, sur l'écriture & la tradition. Le pape les irrite, en déposant l'archevêque de Cologne. Charles-quint se ligue contre eux avec Paul III. Conditions du traité, contraires à ses protestations publiques. Le pape revèle imprudemment

ment le secret. Forces redoutables des protestans. Plusieurs cependant s'étoient détachés de la ligue. Ils écrivent, au lieu d'attaquer promptement. Fermeté hardie de l'empereur. Il prévoit leurs divisions. Maurice de Saxe envahit l'électorat de son cousin. Les confédérés se divisent, & demandent grace. La Saxe reprise par l'électeur. Paul III, jaloux, retire ses troupes. Conjuration de Fiesco à Gênes. François I meurt, en se préparant à rétablir l'équilibre. Ses bonnes & mauvaises qualités. Protection accordée aux lettres & aux arts. Barbarie, sous prétexte de religion en Provence. La Bretagne réunie à la couronne. Mort de Henri VIII.

CHAPITRE VII.

CHARLES-QUINT opprime la liberté germanique. --- Henri II, roi de France. --- Suite du concile de Trente. 276

CHARLES-QUINT envahit la Saxe. L'électeur Jean Frédéric défait à Mulhausen, & prisonnier. Il est condamné à mort, sans être ébranlé. Par complaisance pour sa famille, il cède l'électorat. Le landgrave de Hesse se soumet. On le retient prisonnier par trahison. Despotisme révol-

tant de l'empereur. Il rétablit le culte romain à Augsbourg, & parle pour le concile. Mais le concile alloit se dissoudre. Assassinat de Pierre Louis Farnèse. L'*interim* de l'empereur, publié dans la diète d'Ausbourg. Les deux partis devoient en être mécontens. La terreur le fait exécuter. Paul III veut réunir Parme & Plaisance au saint siège. Ottavio Farnèse lui résiste. Mort du pape. Société naissante des jésuites. Commencemens de Jules III. Il rassemble le concile de Trente. Charles-quint veut avoir Parme. L'Angleterre sous Édouard VI, n'inquiétoit point la France. Henri II prend la défense de Farnèse. Décisions importantes du concile, quoique peu nombreux. Nouveaux traits du despotisme de l'empereur.

CHAPITRE VIII.

MAURICE de Saxe humilie Charles-quint. — Henri II prend & conserve les Trois-Évêchés. 289

POLITIQUE adroite de Maurice de Saxe. Il est nommé général contre Magdebourg. Il force cette ville luthérienne, & regagne la confiance des luthériens. Ligue avec la France, il dissimule

toujours. Il trompe même l'habile Granvelle. Il se déclare enfin. Manifeste de Henri II. Conquête des Trois-Évêchés. L'empereur s'enfuit d'Inspruck. Conférences de Passaw. Conditions imposées à Charles-quint. Le roi de France abandonné de ses alliés. Le concile encore rompu. Quelles avoient été les demandes des protestans. Grands préparatifs pour reprendre les Trois-Évêchés. Le duc de Guise se prépare à défendre Metz. L'empereur lève le siège. Ses pertes en Italie. Mort du fameux Maurice de Saxe. Sa branche [Albertine] demeure en possession de l'électorat. Mort de Jean Frédéric. Événemens de guerre. Strozzi & Montluc. Complot des cordeliers de Metz. Punition des coupables.

CHAPITRE IX.

RÈGNE de Marie en Angleterre. — Paul IV remue l'Europe par ambition. — Abdication de Charles-quint. 303

MARIE avoit succédé à Édouard VI en Angleterre. Son mariage avec Philippe II, désagréable aux Anglois. Le catholicisme rétabli. Persécution de Marie & de Philippe. D'où venoit cet

esprit de persécution parmi les chrétiens. Les hétérodoxes le prirent comme les autres. Maux qui en résultent nécessairement. Diète d'Ausbourg où se fait la paix de religion. Articles du recès. Il devoit offenser la cour de Rome, qui vouloit décider seule. Paul IV [Caraffa] d'abord religieux austère. Il change de mœurs à quatre-vingt ans. Sa dureté & sa hauteur. Il menace l'empereur & se ligue avec la France. Abdication de Charles-quint en faveur de son fils. Discours qu'il lui tient à Bruxelles.

CHAPITRE X.

GUERRE de Henri II avec Philippe II, excitée par Paul IV. --- Mort de Charles-quint. 314

CHARLES-QUINT conclut une trève avec la France. Mais l'ambition de Paul IV & des Guises rallume la guerre. Démarches violentes du pape. Scrupules de Philippe II. Le duc de Guise échoue dans la guerre de Naples. Siège de Saint-Quentin. Le duc de Savoie défait Montmorenci. Philippe profite peu de la victoire. L'Escurial bâti par vœu. Paul IV fait la paix avec l'Espagne, & l'humilie. Le duc de Guise prend Ca-

lais. Prise de Thionville. Bataille de Gravelines. Tout se dispose à la paix. Charles-quint laisse, malgré lui, l'empire à son frère Ferdinand. Opposition de Paul IV aux actes de la diète. Ce qu'il exigeoit de l'empereur. Retraite de Charles-quint dans un monastère. Il meurt dans la mélancolie & dans la dévotion, âgé de quarante-neuf ans. Son activité & ses talens. Il auroit dû suivre une autre route. Ses sentimens sur la persécution. Zèle violent de Philippe II, pour la Catholicité.

CHAPITRE XI.

ÉLISABETH règne en Angleterre, & change la religion. --- *Paix de Cateau-Cambresis.* --- *Fin de Henri II & de Paul IV.* 327

ÉLISABETH succède à Marie en Angleterre. Paul IV la traite indignement. Elle change la religion avec prudence. Avantages politiques de la réforme. Combien le pélerinage seul de saint Jacques nuisoit au royaume. Conduite de Philippe II avec Élisabeth. Négociations de Cateau-Cambresis. Traité avec Élisabeth, qui abandonne Calais. Traité avec Philippe II. La France cède beaucoup; on colore ces

unions par deux mariages. Mort de Henri II. Son zèle outré & funeſte. Mort de Paul IV, déteſté à Rome. Pie IV.

CHAPITRE XII.

FIN du concile de Trente. --- Sa diſcipline, rejetée en France. --- Socinianiſme, Littérature, &c. 336

ON demandoit en France un concile national. Propoſitions faites au pape par Catherine de Médicis. Pie IV raſſemble le concile de Trente. Ne pouvant y attirer les proteſtans, il propoſe d'armer contre eux. Plaintes des François contre le concile. Influence des légats & des Italiens. Beaucoup d'intrigues & de diſputes. Décret propoſé pour la réformation des princes. Oppoſition des François, à laquelle on a peu d'égard. Toutes les conſtitutions ſur les immunités eccléſiaſtiques, confirmées. Autres décrets contraires au droit commun ou au droit civil. Sur le mariage. Sur la profeſſion religieuſe. Diſputes ſur la préſéance. Établiſſement des ſéminaires, utile, mais imparfait. Pie IV confirme le concile avec précipitation. Comment il fut reçu dans les états.

Maximilien II demande le mariage des prêtres. Le concile & l'*index* ne font que choquer les proteſtans. Origine du ſocinianiſme, qui rejette les myſtères. Lélio & Fauſte Socin. Gens de lettres de ce tems. Raphaël & Michel-Ange. Ramus perſécuté par les docteurs. Imprudence des zélateurs paſſionnés.

ONZIEME ÉPOQUE.

GUERRES DE RELIGION EN FRANCE.

SOULÈVEMENT DES PROVINCES-UNIES CONTRE PHILIPPE II. --- L'ANGLETERRE FLORISSANTE SOUS ÉLISABETH.

Depuis l'an 1559, jusqu'au règne de Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE de François II. --- Commencement des troubles de religion en France. 351

DEVOIR pénible & dangereux d'un historien. Factions à la cour de France. Catherine de Médicis. Les Guises. Les Bourbons. Montmorenci. Progrès du

proteſtantiſme ſous le règne de François I. Sous Henri II, le mal s'étoit augmenté. Supplice d'Anne du Bourg, ſous François II. On inquiétoit & irritoit les Calviniſtes. Conjuration d'Amboiſe. Aſſemblée où Coligni préſente une requête des ſectaires. Diſcours de deux évêques modérés. Plaintes & demandes de Coligni. Oppoſition des Guiſes. Le roi de Navarre & le prince de Condé, mandés aux états d'Orléans. Procès de Condé.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de Charles IX. --- Première guerre civile de religion. 363

CHARLES IX ſuccède à François II. Politique de la reine mère. Changemens à la cour. Le chancelier de l'Hôpital. Édit de Romorantin. Diſcours du chancelier aux états. Point d'harmonie dans les états. Ordonnances qu'on fit alors. Colloque dangereux de Poiſſi. Audace de Lainez. L'évêque de Paris & l'univerſité contre les jéſuites. Le roi de Navarre ſe joint au triumvirat. Aſſemblée de magiſtrats, pour rétablir l'ordre & la paix. Le chancelier y parle en faveur de la tolérance.

Edit modéré, enregiſtré par force. Le maſſacre de Vaſſy arme les calviniſtes. Première guerre civile, atroce. Siège de Rouen. Bataille de Dreux. François, duc de Guiſe, aſſaſſiné par Poltrot. Pacification favorable aux calviniſtes. Le Havre repris aux Anglois.

CHAPITRE III.

MARIE STUART, juſqu'à ſa priſon. --- Révolte des Flamands. --- Suite des guerres civiles en France. 376

PROGRÈS du calviniſme en Écoſſe. Congrégation rebelle. Jean Knox, diſciple de Calvin. Éliſabeth ſoutient les Écoſſois. Traité d'Édimbourg. Changement de religion. Marie Stuart attaquée par le fanatiſme. Elle épouſe Henri Darnley, & s'en repent. Meurtre de Rizio. Meurtre du roi. La reine épouſe Bothwel, & perd la couronne. Elle ſe ſauve en Angleterre, où Éliſabeth la déteſtoit. Sage gouvernement de cette Princeſſe. Philippe II veut envain ſoumettre à l'inquiſition Naples & Milan. Sédition dans les Pays-bas. Conférence de Bayonne, qui alarme les proteſtans. Mort de Pie IV. Zèle violent de Pie V. Perſonnages qu'il fait brûler comme

hérétiques. Ordonnance contre les courtiſanes. Révolte des *Gueux* en Flandre. On y envoie le duc d'Albe. Jugement de l'inquiſition d'Eſpagne. Les comtes d'Egmond & de Horn, exécutés. Nouvelles guerres de religion en France. Trois batailles perdues par les calviniſtes. Bataille de Jarnac. Traité de Saint-Germain, où ils obtiennent tout ce qu'ils deſirent. Une ſage indulgence eût épargné de grands maux.

CHAPITRE IV.

GUERRE fameuſe avec les Turcs. — Pie V. — La Saint-Barthélemi. — Fin de Charles IX. 391

DISGRACE du chancelier de l'Hôpital, pour une bulle de Pie V. Bulle *In cœna Domini*. Guerre avec les Turcs. Siège de Malte. Mort de Soliman. Les Turcs prennent l'île de Chypre. Ligue de Pie V contre eux. Bataille de Lépante gagnée par Don Juan d'Autriche. Alliance que le pape propoſe aux Arabes & aux Perſans. Contradiction remarquable. Pie V fait un grand-duc de Toſcane. Fauſſes raiſons pour autoriſer cette démarche. On continue de forcer

les consciences. Mariage du roi de Navarre avec la sœur de Charles IX. Lettre à l'amiral de Coligni. Soupçons des protestans. Massacre de la Saint-Barthélemi. Cette barbarie autorisée & célébrée. Les calvinistes deviennent plus redoutables. Mort de Charles IX.

CHAPITRE V.

COMMENCEMENS du règne de Henri III. — Continuation des troubles dans les Pays-bas. 405

HENRI III perd bientôt sa réputation. Faction des politiques. Le roi de Navarre uni au duc d'Alençon. Mort du cardinal de Lorraine. Fausseté de son zèle. Cinquième édit de pacification, le plus favorable aux calvinistes. Philippe II, principale cause de tous les maux. Les Mauriſques persécutés & rebelles. Le duc d'Albe continue ses cruautés. Révolte entière des Hollandois. Gouvernement de Réquesens. Don Juan d'Autriche lui succède. Les Flamands se réfugient en Angleterre.

CHAPITRE VI.

NAISSANCE de la Ligue. — Philippe II s'empare du Portugal, & perd les Provinces-unies. 414

DÉBAUCHES & hypocrisie de Henri III. Confréries de pénitens. Naissance de la Ligue. Les confédérations des protestans, moins étranges. Etats de Blois. Le roi se déclare chef de la Ligue. Encore un édit de pacification. La conduite du roi annonce de nouveaux troubles. Quatre princes déchirent les Pays-bas. Sébastien, roi de Portugal, tué dans une expédition d'Afrique. Le cardinal Henri lui succède. Après la mort de Henri, Philippe II s'empare de cette couronne. Têtes illustres mises à prix. Union d'Utrecht, qui ne pouvoit se soutenir par elle-même. Les états-généraux déclarent Philippe II, déchu de la souveraineté. Philippe, se fondant sur une dispense du pape, rendoit caduc le serment de ses sujets. Fin malheureuse du duc d'Anjou. Il avoit été sur le point d'épouser Élisabeth. Assassinat du prince d'Orange.

CHAPITRE VII.

La ligue éclate contre les Bourbons. —Excès de Sixte-Quint.—Procès de la reine d'Écosse. — Élisabeth triomphe de l'Espagne. 429

Les Ligueurs se déchaînent contre le roi de Navarre, héritier de la couronne. On consulte le pape Grégoire XIII, avant de se révolter. Fin de ce pontificat. Sixte V. Le cardinal de Bourbon se déclare chef de la Ligue. Traité de Nemours, à l'avantage des Ligueurs. Bulle de Sixte-quint contre les Bourbons. Protestation de Henri IV affichée à Rome. Sentimens du pape sur ce prince & sur Elisabeth. La bulle excite une double guerre civile. Politique d'Elisabeth, à l'égard de la reine d'Écosse. Elle la retient prisonnière. Mouvemens en faveur de Marie. Les catholiques font des complots, & en font punis. La doctrine du tyrannicide réduite en pratique. Parry veut tuer la reine. Ballard & Babington suivent ses traces. Procès de Marie Stuart. Sur quelles preuves on la condamne. Dissimulation hypocrite d'Elisabeth. Marie est exécutée. Élisabeth soutient

les Provinces-unies. Les Anglois deviennent redoutables ſur mer. Sixte-quint donne l'Angleterre au roi d'Eſpagne. Flotte *invincible* pour la conquérir. Prudence & courage de la reine dans le péril. L'armement eſpagnol eſt preſque détruit. Comment cette nouvelle eſt reçue en Eſpagne.

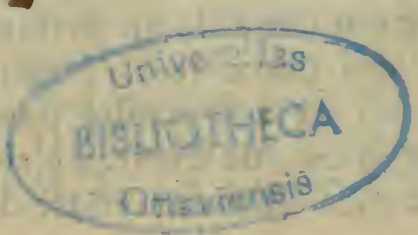
CHAPITRE VIII.

LIGUE des Seize. — Aſſaſſinat des Guiſes. — Fin de Sixte-quint. 446

LIGUE des Seize à Paris. Henri III obligé de faire la guerre à ſon héritier. Le duc de Guiſe triomphant. Demandes ſéditieuſes des princes Lorrains. Inquiſition, & concile de Trente. Guiſe, maître de la capitale. Édit de réunion dicté au roi. On veut lui impoſer des obligations encore plus dures. Il fait aſſaſſiner le duc & le cardinal de Guiſe. Il retombe dans ſa foibleſſe. Mort de Catherine de Médicis. Fanatiſme des Seize. Le parlement conduit en priſon. Réconciliation des deux rois. Monitoire de Sixte V. Il eſt publié dans quelques villes. Siège de Paris. Le roi aſſaſſiné par Jacques Clément. Mort de

Sixte-quint. Traits de ſon pontificat. Projet ſur Naples. Mépris pour Henri III. Mot d'Éliſabeth ſur ce pape. Urbain VII & Grégoire XIV.

Fin de la Table des Matières du troiſième Volume.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book o
fore the last date stamped belo
will be a fine of five cents, and
charge of one cent for each additio

Universita
BIBLIOTHEC
Ottaviens